Lorsque Lachapelle publia en 1772
son ouvrage intitulé Le Ventriloque
ou l'Engastrimythe, j'en donnai un
long extrait dans le Journal des Savans
de novembre, et dans l'Encyclopédie
d'Yverdun. M. de St Gilles, épicier
de St Germain en Laye, avait ce talent
et les commissaires de l'académie
attestèrent qu'ils avaient éprouvé
une illusion complète, quand à la
distance ou à la direction de la voix;
cependant lorsqu'il vint à l'académie
des sciences le 22 Dbre 1770, on
n'éprouva point l'étonnement énoncé.
Peut-être étions nous trop prévenus
et St Gilles trop intimidé; mais en
entendant le Cit Fitz-James chez le
Cen Robertson, j'ai retrouvé tout ce
que Lachappelle raconte des Ventri-
loques dont parle Van-dale, Brodene
et autres auteurs. Je l'ai vu à côté de
moi, faire sortir des réponses du fond d'un
poële, du haut de la cheminée, de tout
autre partie de la salle, ou des pièces
voisines, et je n'ai pas douté des histoires
surprenantes que l'on reconte dans l'ou-
vrage cité de Van-Dale. Mais le

Baron de Menge, qui possedait
l'art du Ventriloque, a expliqué
lui même le mecanisme de l'air et
de la bouche, nécessaire pour cet art
singulier et rare, qu'on a appelé
mal à propos art du Ventriloque.
Journal de Paris
12. Thermor an 8. = Lalande =

307
Cal 48

31780/A D XVIII 0 18

1002

307
6243

LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE VENTRILOQUE,

OU

L'ENCHANTEMENT.

PREMIÈRE PARTIE.

48576

LE VENTRILOQUE,

OU

L'ENGASTRIMYTHE;

Par M. DE LA CHAPELLE, *Censeur Royal à Paris, de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen, & de la Société Royale de Londres.*

PREMIÈRE PARTIE.

3 liv. les deux Parties.

A LONDRES,

Chez DE L'ETANVILLE, dans James-Street, New Golden Squarre;

Et en France,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PROSPECTUS,

Où l'on donne une courte Analyſe de cet Ouvrage.

DÉFINITION.

PROSPECTUS... Ce mot, adopté, depuis pluſieurs années, par les Auteurs & les Libraires de France, eſt purement Latin. Il ſignifie,

en Français, vue, perſpective, vue de loin ; & vient du verbe *Proſpicere*, voir de loin.

Quand on veut publier un Ouvrage de quelque conſéquence, dont on voit que les frais d'impreſſion ſeront conſidérables, on a intérêt de le faire connoître au Public, avant qu'il ſoit ſous Preſſe, ou qu'il en ſoit ſorti. Pour y parvenir, on a coutume de l'annoncer par un *Proſpectus* ; afin que le voyant, en quelque ſorte, venir de loin par le tableau que l'on en a eu d'avance ſous les yeux, on puiſſe ſe

déterminer à ſon aiſe, & avec connoiſſance de cauſe, ſur l'acquiſition que l'on en propoſe. Ce mot répond parfairement à l'idée que l'on veut faire naître.

PROSPECTUS.

L'ART de tromper eſt auſſi ancien que le Monde animé. Tout ce qui a vie, tout ce qui renferme en ſoi la faculté de déterminer ſes mouvements, apporte, en naiſſant, l'Art de feindre,

Art qui contribue ſi merveilleuſement à la conſervation des Êtres.

Il n'y a point d'Animal qui ne ſoit le Tombeau d'un autre Animal. Le Renard croque la Poule, la Poule mange le Ver, le Ver ronge l'Homme, & l'Homme dévore tout. Le Foible doit donc ruſer contre le Fort, & le Fort même contre le Foible; l'un, crainte des tourments ou de la mort, & l'autre, preſſé par le plaiſir ou la faim.

Toute la Nature eſt contre l'Homme, & l'Homme

ſeul contre toute la Nature. Il arrache de la terre ſa ſubſiſtance, bien plus qu'il ne la reçoit. Il eſt perpétuellement à combattre ſes ſemblables, ou à ſe défendre contre, & la Société, faite pour le protéger (*), dès qu'elle vient à ſe dépraver, eſt cela même qui l'opprime.

(*) *Eſt cela même qui l'opprime*..... Il y a encore quelques Cantons en Europe, où il eſt permis à un homme d'être un homme, c'eſt-à-dire, de faire uſage, pour ſa propre perſonne, des facultés dont la Nature lui

Le nombre de ceux à qui l'on apporte tout, n'eſt rien en comparaiſon de ceux à qui l'on ôte tout. Voilà donc

---

a fait préſent, en cédant quelque choſe aux autres, de pouvoir s'approprier ce qu'il a trouvé inhérent à ſon éxiſtence, la Penſée, le Mouvement, le Repos, les Senſations, *&c.*

Par-tout ailleurs l'Homme ne penſe & n'agit point pour ſoi. Dans les vaſtes Pays de l'Orient, dans preſque toute l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, les Femmes, qui compoſent à-peu-près la moitié du monde, naiſſent pri-

preſque tous les Hommes forcés de ruſer pour conſerver leur éxiſtence.

Cette eſpèce de néceſſité dégénère bien-tôt en Abus.

ſonnières & eſclaves, & tous les Sujets n'y diffèrent guère du Bétail qu'on mène au Marché ou à la Boucherie ; c'eſt donc une Aſſertion moralement vraie, que la Société, faite pour défendre l'Homme, eſt cela même qui l'opprime. Voilà pourquoi il oppoſe la Ruſe à la Force, & il arrive aſſez ſouvent que la Ruſe eſt la plus forte.

L'habitude de tromper, pour avoir le néceſſaire, enfante celle de tromper pour avoir le ſuperflu, & l'Homme des Bois, innocent par ſes ruſes envers les autres animaux, devient criminel, en ſociété, par ſes ruſes envers ſes ſemblables.

Il y a pourtant des ruſes qu'il faut ſçavoir ſouffrir. On ne doit point ſçavoir mauvais gré à un infortuné, qui éxagère ſes malheurs : mais ceux qui tendent des piéges à notre liberté, ceux qui ſe maſquent ſous l'image de la Divinité, on ne ſçauroit

trop les réprimer, on ne ſçauroit trop les pourſuivre.

Tels étoient les Caractères des anciens *Ventriloques*. Malheureuſement ils n'ont pas été reconnus ; & il eſt incroyable combien ils ont bouleverſé de Têtes, combien ils ont cauſé de Troubles !

En faiſant croire qu'*ils parloient du ventre* (ce qui a fondé leur dénomination, & ce qui eſt contre Nature) les Aſſiſtants ſe perſuadoient que quelque Génie ſupérieur y avoit pris

ſiége, & que de-là il prononçoit des Oracles.

Quand ces Fourbes vinrent enſuite à perfectionner leur Talent, en faiſant imaginer que leurs paroles venoient de pluſieurs centaines de toiſes, dans toutes les Directions poſſibles, quoique l'on fût à côté d'eux, on n'oſa plus douter que ce ne fût Dieu même, qui parloit du ſein de l'Air, du creux de la Terre, du fond des Abîmes, *&c.*

Un *Ventriloque* moderne, actuellement vivant, d'une

probité & d'une franchiſe parfaites, que j'ai obſervé avec ſoin, & qui s'eſt laiſſé obſerver ſans aucun myſtère, m'a mis en état de compoſer un Traité ſur cette matière, Traité unique, tout-à-fait neuf, & dont il n'éxiſte abſolument rien de ſemblable dans aucune Bibliothèque.

J'y remonte juſqu'à des Temps fort reculés. L'évocation de l'Ombre de Samuel, ſi fameuſe dans la Bible, y eſt diſcutée. On y éxamine les Oracles de Delphes & de Dodone. On

y produit un assez grand nombre de personnes, réputées *Ventriloques*, dont la date ne remonte pas à plus de trois cents ans.

On y verra des Traits d'une extrême singularité, rapportés par des personnages très-graves, se disant témoins oculaires & auriculaires ; Traits qui ont dû confondre & ont confondu en effet la sagacité de quelques hommes fort éclairés.

On en viendra aux *Ventriloques* de nos jours, qui ne le cèdent nullement à ceux du Temps passé.

Après tous ces Faits bien établis, on éxaminera s'il y a eu véritablement des *Ventriloques*, aux termes de la dénomination; c'eſt-à-dire, s'il y a eu véritablement des Perſonnes qui aient articulé des ſons, ou prononcé des paroles par le ventre même, comme le fait entendre l'expreſſion qui les déſigne, & ainſi qu'on l'éxécute avec le goſier, la langue, les dents, les lèvres, *&c.*

On tâchera enſuite de démontrer, comment, ſans articuler du ventre, on pourroit produire tous les effets

attribués aux *Ventriloques*, & même, dans quelques cas, la bouche & les narines fermées.

Il y aura un Chapître sur l'Utilité Politique, Morale & Physique d'une pareille Recherche, & l'on finira par un Trait d'histoire des plus étranges, où le Génie, les Recherches, le Courage, le Sacrifice même des conventions les plus sacrées, ont dû se réünir contre les Assauts de la superstition.

D'où l'on conclura aisément, qu'étant comme moralement impossible, dans

l'état d'ignorance, de ſe ſouſtraire à cette maladie de l'eſprit, ſa deſtruction met le comble à la dignité des Sciences.

I. REMARQUE.

S'IL m'eſt échappé, dans le cours de cet Ouvrage, quelques fautes ou quelques erreurs, en quelque genre que ce ſoit, je déclare que j'ai écrit dans la ſincérité de mon âme, ſans aucune ma-

lignité, ſans aucune envie de nuire à perſonne, & encore moins de faire ſuſpecter la Pureté d'aucun Dogme orthodoxe.

Les Eſprits inquiets ou malins, qui voudroient y faire voir autre choſe, ne ſeroient que des Méchants; & je ſuis tout prêt à rétracter ou à réformer publiquement ce que les Critiques judicieux & de bonne-foi, ce que les Gens de bien, ce que les Ames honnêtes trouveroient d'irrégulier dans mon Travail. Je les ſupplie même très-inſtam-

ment de me le faire remarquer. Comme mes intentions ſont pures, la Docilité eſt une vertu qui me coûte fort peu. J'apprends tous les jours, & depuis long-temps, que les vues fauſſes ſont, bien plus que les vraies, l'Apanage de l'Humanité.

Mon unique but a été d'éclairer mes ſemblables, ſur une cauſe d'illuſion & de ſuperſtition très-redoutable & très-difficile à découvrir, &, au cas que j'y aie réüſſi, d'acquérir par-là quelques Droits ſur leur Eſtime.

II. REMARQUE.

TOUTES les Pièces juſtificatives de cet Ouvrage ont été vérifiées dans leurs ſources mêmes. On ne s'en eſt aucunement rapporté à des Citations d'Auteurs, quelquefois très-fauſſes, aſſez ſouvent altérées, & preſque toujours ou mal lues ou mal entendues.

Et je déclare bien volontiers qu'en cette partie, M.

de la Forgue, ancien Sous-Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine, m'a rendu de très-bons Offices. C'eſt un Furet *ſagace* (*), qui ſent de très-loin le Gîte d'un Paſſage.

(*) *Sagace*..... Du Latin *Sagax*, qui a le nez fin. Puiſque nous avons le ſubſtantif *Sagacité*, pourquoi n'en pas adopter l'adjectif *Sagace* ? En évitant les Phraſes, on évite la Diffuſion : ce ſeroit donc, pour notre Langue, un Mot de plus & un Vice de moins.

ATTESTATION
DE M. SAINT-GILLE.

JE, soussigné, atteste que tout le fond des Scênes que j'ai données, par mon Talent de Ventriloque, *& que M.* De la Chapelle *a narrées ou décrites, dans son Ouvrage intitulé le* Ventriloque *ou l'*Engastrimythe, *est conforme à la plus éxacte vérité.*

A Saint-Germain-en-Laye, ce 12 Mai 1771. SAINT-GILLE.

LE VENTRILOQUE,

LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE*.

DÉFINITION.

EN ſupprimant la terminaiſon Françoiſe, la première dénomination eſt toute Latine : *Ventriquus*, Ventriloque, homme qui parle du ventre ; ou *ventris-loquela*, parole du ventre ; & la

(*) Cet Ouvrage a été commencé en Mars 1770.

ſeconde eſt toute Grecque : *en*, dans, *gaſter*, ventre, & *muthos*, parole; c'eſt-à-dire, parole dans le ventre : les premiers, qui ont été ainſi nommés, paroiſſant faire ſortir leurs paroles du fond de leur ventre, & non de la bouche, comme à l'ordinaire.

Mais on verra, dans la ſuite, qu'en ſuppoſant qu'on ait jamais parlé du ventre, la dénomination Latine ou Grecque eſt tout-à-fait inſuffiſante, à l'égard de ceux dont la voix paroit venir de loin, comme de cent ou deux cents toiſes, quoique l'on ſoit à côté d'eux.

CHAPITRE PREMIER.

Occaſion de cet Ouvrage. Précautions contre les piéges. Obſervation faite ſur un Ventriloque.

JE n'avois plus rien à imaginer ſur mon *Scaphandre* (1). Je pouvois, avec cet habit, traverſer les plus grands fleuves, ſans ſçavoir nager : je pouvois, ſans aucun riſque & avec facilité, faire toutes ſortes de manœuvres au milieu des eaux les plus profondes & les plus rapides : j'étois même parvenu à y marcher, comme ſur un plan ſolide, lorſqu'on me préſenta un *phénomène* (*a*) d'une toute autre eſpèce.

(*a*) *Phénomène.* On appelle Phénomènes tous les effets qu'on obſerve

J'étois alors au *Louvre* (2) (*b*), dans la Salle d'Audience de M. le Duc de la Vrillière (alors M. le Comte de Saint-Florentin (*c*), où je converſois avec M. Caperonnier, Garde de la Bibliothèque du Roi, & avec M. Bernard de Vallabrègue, Secrétaire, Interprète du Roi pour les Langues Orientales. M. Galand, autre Interprète du Roi pour les Langues du Levant, s'approcha de nous

---

dans la Nature; mais ce nom convient plus particulièrement à ceux qui paroiſſent extraordinairement. Ce mot vient de Grec *Phaïnomèno*, j'apperçois.

(*b*) *Louvre*. Palais des Rois de France à Paris. Voyez le N°. 2. de mes Notes ou Remarques.

(*c*) En Janvier 1770.

& me demanda, au ſujet des Ventriloques, l'explication d'un effet très-ſingulier, qu'il ſe mit à nous raconter d'après M. Lionci (*d*), qui l'avoit ouï dire par M. Maloët, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, témoin oculaire & auriculaire.

Comme toute ſa narration tenoit du merveilleux, je lui répondis que je me garderois bien de renouveller l'hiſtoire de la *Dent d'Or* (3); qu'avant d'eſſayer quelque explication, il étoit néceſſaire de bien conſtater le fait, d'après des obſervations ſuivies & multipliées; & que, la choſe

(*d*) Commerçant de Marſeille, devenu fameux pour avoir occaſionné l'expulſion des Jéſuites de France en 1762.

une fois bien vue & bien entendue, je ne déſeſpérois pas de pouvoir remonter à la cauſe phyſique de cette eſpèce de prodige.

Pour ne manquer à aucune des précautions qui pouvoient aſſurer le ſuccès de mon projet, je fus trouver M. Lionci (*e*) : il me confirma le récit de M. Galand, & le fortifia de nouvelles circonſtances, dont je devois trouver les preuves chez M. Maloët, qui avoit vu, entendu & éxaminé le tout dans la ſource même.

M. Maloët, que je voyois pour la première fois, m'aſſura qu'il n'y avoit rien d'éxagéré dans le récit que l'on m'avoit fait, qu'il avoit été exprès ſur les lieux,

(*e*) Précautions contre les piéges.

pour en faire l'obſervation par lui-même, & que l'homme, dont on m'avoit parlé, étoit *Ventriloque* dans toute l'étendue du terme. Je dus même à ſa complaiſance quelques détails curieux, qui ne firent qu'accroître en moi le déſir de m'inſtruire.

A meſure que j'avançois dans mes recherches je découvrois de nouveaux Obſervateurs. M. l'Abbé Arnaud, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & actuellement de l'Académie Françoiſe (*f*), avoit été témoin de quelques ſcènes fort réjouiſſantes, que le Ventriloque avoit données dans le Château de Saint-Germain-en-Laye. Il en avoit même obſervé une partie de la méchanique, & il m'encouragea

(*f*) En Février 1772.

fort à ſuivre un phénomène, dont l'éxiſtence n'étoit pas moins certaine, que digne de l'attention des Phyſiciens & de la curioſité des gens du monde.

Muni de toutes ces autorités, il ſemble que rien ne manquoit à ma conviction, & que j'aurois pu partir de-là pour imaginer un ſyſtême de cauſes, qui euſſent expliqué les effets ſurprenans, dont on verra bien-tôt l'expoſition.

Mais ſçavoir pour ſimplement raconter, & ſçavoir pour découvrir des cauſes, ſont deux manières abſolument différentes. La première n'éxige que des yeux, des oreilles, une langue; il n'eſt pas même néceſſaire que le fond en ſoit vrai, pourvu qu'il amuſe.

C'eſt toute autre choſe, quand on veut développer les reſſorts ſecrets, qui produiſent un effet.

S'il y a ſur-tout du merveilleux, comme dans ce cas-ci, il faut être en garde de tous côtés, éxaminer ſoi-même le ſujet du prodige en tous ſens, le mettre & le ſurprendre en différentes poſitions, le placer en différens lieux; en un mot, le dépouiller de tous les voiles, ſous leſquels un piége pourroit être tendu.

Très-peu de perſonnes s'occupent, & très-peu ſont à portée de s'occuper de pareilles recherches. Les ſujets s'en préſentent rarement, & même, pour en avoir vu, on n'en eſt ſouvent que mieux trompé. *Si je le voyois, ſi je l'entendois, je le croirois*, diſent preſque tous les hommes, qui entendent un récit de faits au-deſſus de leur imagination; mais le vrai Philoſophe (4) dit preſque toujours,

quand je le verrois, je ne le croirois pas : c'eſt qu'il n'a pas aſſez de préſomption, pour croire qu'on ne puiſſe pas le tromper.

En général, plus un effet, produit par l'homme, paroît au-deſſus de la puiſſance humaine, plus on peut prononcer avec ſureté, ou que cela n'eſt pas, ou que la cauſe en eſt plate ou puérile.

On a vu aſſez long-tems, & je crois que l'on peut voir encore, aux anciens Boulevards de Paris, des effrontés qui affirment très-poſitivement, & qui convaincront même, pourvu qu'on les paye, que leurs yeux percent à travers les corps les plus opaques; qu'ils ont la faculté de voir, par éxemple, à travers une boîte d'or, d'argent, de bois, *&c.* bien fermée & bien cloſe, tous les changemens que l'on feroit

dans les différentes caſes ou cellules, dont elle ſeroit compoſée.

De plus, qu'ils ſont en état de dire, mot pour mot, toute la teneur d'une lettre que l'on écriroit à pluſieurs lieues de l'endroit où ils ſont, ſans qu'on la leur communiquât d'une manière quelconque; pourvu ſeulement qu'elle fût écrite en préſence d'une horloge de leur façon, qu'ils ont ſtilée, ſelon eux, à répéter, par ſa ſonnerie, tout ce que l'on auroit fait en ſa préſence.

Ce qu'il y a de ſingulier, ils font ce qu'ils diſent (*g*), & de plus ſingulier encore, c'eſt qu'ils le perſuadent, au point d'avoir fait dire à des hommes très-

(*g*) Mais il ne le font pas de la manière qu'on le croit.

éclairés, que ces ſortes de Gens *avoient découvert un nouvel Agent dans la Nature.* Au fond, cela n'eſt qu'un nouveau maſque, & encore la nouveauté peut en être très-légitimement conteſtée (5).

Je ne permettrai point à ma plume une digreſſion ſur les miſérables cauſes de ce faux merveilleux. Il ſuffit que cela nous ſerve à devenir très-circonſpects dans les jugemens que nous avons à porter ſur tout ce qui paroît ſortir ou ſort en effet des règles ordinaires de l'Art & de la Nature.

Par ce moyen le Public verra la tâche auſtère que je me ſuis impoſée, pour le compte que je vais bien-tôt lui rendre. Si je ſuis trompé, il conviendra, je l'eſpère, que j'ai acquis le ſeul droit de l'être, par toutes les peines que j'ai priſes de ne l'être pas.

Le Ventriloque, que j'avois à obſerver, ne ſe livroit pas à tout le monde. Je ne le connoiſſois point, & il ne m'avoit jamais vu. On ne le voyoit, & on ne l'entendoit point pour de l'argent. Son état & ſes ſentimens le mettoient au-deſſus de toute ſéduction. La ſupercherie entroit encore moins dans ſon caractère. On m'avoit beaucoup vanté ſa franchiſe. Rien ne pouvoit s'obtenir que de ſa complaiſance.

Je n'en fus pas moins ſcrupuleux. Comme je craignois toujours quelque machine, afin qu'on n'eût ni le deſſein ni le tems d'en préparer, je pris le parti, avant de me mettre en route, de lui écrire la Lettre ſuivante.

LETTRE

DE L'AUTEUR à M. S^t.-GILLE,

Marchand Epicier à St-Germain-en-Laye.

J'AI beſoin, Monſieur, d'inſtructions très-poſitives & très-préciſes ſur un objet, dont vous êtes ſeul capable de donner de bonnes notions : mais, comme elles ſont de nature à ne pouvoir être confiées au papier, voudriez-vous bien avoir la complaiſance de me donner votre jour & votre heure, afin que je me tranſportaſſe où vous êtes, pour vous communiquer le ſujet de ce voyage, & recevoir en perſonne les réponſes que votre politeſſe voudroit bien y faire. Cela demandera quelques détails : ainſi, je vous ſupplie,

Monſieur, de prendre un jour & une heure, qui n'apporteroient aucun dérangement dans vos affaires. Dès que vous aurez entendu mes propoſitions, je me perſuade que vous ne les trouverez point du tout indifférentes, & même que vous pourriez y prendre un très-vif intérêt. Je ſuis, *&c.* A Paris le 13 Février 1770.

Cette Lettre ne laiſſe rien échapper ſur l'objet que j'avois en vue. Adreſſée à un Commerçant, elle pouvoit tout-au-plus lui faire ſoupçonner quelques affaires d'intérêt, & l'éloignoit abſolument de l'idée d'une obſervation, que je voulois faire en ſa perſonne.

On peut me dire qu'il valoit mieux le ſurprendre, pour ne pas lui donner le tems de ſe recon-

noître : mais, par ma lettre, je m'assurois bien positivement de son éxistence, & faisois tomber tout projet de m'en faire accroire, au cas que l'on eût voulu se jouer de moi par un conte fait à plaisir. D'un autre côté, sans cette précaution, il eût pu me refuser tout net : comme cela arriva, en ma présence, à un homme, qui le sollicitoit pour le même sujet que moi.

Cette attention de ma part me valut une réponse on ne peut pas plus satisfaisante. Elle me donnoit la liberté de prendre le jour & l'heure que je voudrois (*h*).

En arrivant chez lui deux jours après, je débutai par l'ouverture de mon projet, qui fut écouté & bien reçu dans le moment

---

(*h*) Le 15 Février 1770.

même. M. Saint-Gille me fit entrer dans une petite chambre au rez-de-chauſſée, (ce que l'on appelle, en termes de Marchand, une *Arrière-boutique*), & chacun de nous occupa un coin d'une petite cheminée qui nous chauffoit, une table à côté de nous. Nous étions ſeuls. Mes yeux ne quittoient pas ſon viſage, que je vis preſque toujours en face.

Il y avoit près d'une demie-heure qu'il me racontoit des ſcènes très-comiques, cauſées par ſon talent de Ventriloque, lorſque, dans un moment de ſilence de ſa part & de diſtraction de la mienne, je m'entendis appeller très-diſtinctement *M. l'Abbé de la Chapelle* (*i*); mais de ſi loin, & avec un ſon de voix ſi étrange,

(*i*) Obſervation faite ſur un Ventriloque.

que toutes mes entrailles en furent émues.

Comme j'étois prévenu, je crois, lui dis-je, que vous venez de me parler en Ventriloque. Il ne me répondit que par un ſourire; mais, dans le tems que je lui montrois la direction de la voix, qui m'avoit paru venir du toît d'une maiſon oppoſée, à travers le plancher ſupérieur de celle où nous étions, je m'entendis dire bien diſtinctement, avec le même caractère & le même timbre qui venoit de me ſurprendre, *ce n'eſt pas de ce côté-là*; & alors la voix me parut venir d'un coin de la chambre, où nous faiſions à la fois l'expérience & l'obſervation, comme ſi elle fût ſortie du ſein de la terre même.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement. La voix me parut

abſolument anéantie dans la bouche du Ventriloque. Rien ne paroiſſoit changer ſur ſon viſage, qu'il eut pourtant ſoin, dans cette première ſéance (*k*), de ne me préſenter que de profil, toutes les fois qu'il ſe mettoit à parler en Ventriloque.

Cette voix voltigeoit à ſon gré. Elle venoit d'où il vouloit; de même que l'on entend les *Eſprits familiers*, qui ſe jouent de ceux qui y croient.

L'illuſion étoit abſolument complète. Tout préparé, tout en garde que j'étois contre, mes ſeuls ſens ne pouvoient me déſabuſer; &, comme beaucoup de perſonnes ſont bornées-là, où avec les pauvres jugemens d'une fauſſe éducation, on voit avec

(*k*) Le 17 Février 1770.

quelle facilité a pu s'établir l'opinion des Oracles, des Revenans, des Eſprits familiers, j'ai preſque dit des Apparitions, ſi elles n'étoient le produit de l'imagination, ou de quelque illuſion d'optique. Mais nous reviendrons ſur tout ceci dans le cours de cet ouvrage.

L'évocation de l'ombre de Samuel, réduite au ſimple preſtige d'une Ventriloque, eſt un des premiers avantages que nous retirerons de cette recherche, contre le règne de la ſuperſtition, dont on va voir la deſtruction, pourſuivie avec tant de zèle dans l'Écriture-Sainte.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE PREMIER CHAPITRE
DU VENTRILOQUE.

1. *JE n'avois plus rien à imaginer ſur mon Scaphandre*...Le nom de *Scaphandre* vient des deux mots Grecs *Scaphè*, bateau, eſquif, & *Andros*, de l'homme (*), ils

(*) J'écris ici le Grec en lettres vulgaires, afin qu'il puiſſe être lu par tout le monde : car le Grec a des lettres qui lui ſont propres : *Scaphè* eſt traduit

ſignifient, dans leur aſſemblage, le *bateau de l'homme*, ou plutôt, *l'homme-bateau*, ſi l'on en veut faire un ſeul mot François ; parce qu'effectivement, avec cet habit, l'homme eſt comme un bateau, qui ſurnage tout droit ſur la ſurface des eaux, même les plus profondes, dans leſquelles il plonge juſques vers la partie appellée vulgairement le *bréchet*, le *creux de l'eſtomach*, &, par les Anatomiſtes, *ſcrobiculus cordis*, le ſcrobicule du cœur.

Cet inſtrument, que j'inven-

---

en Latin par *vas oblongum*, & *ſpecies navium*, vaſe oblong & une eſpèce de vaiſſeaux ; *andros*, génitif d'*anèr*, *vir*, le mâle de la femme, dont le mot générique, pour ſignifier l'un & l'autre, eſt *anthropos*, *hic & hæc homo*, l'homme & la femme.

tai vers le commencement de 1765, eſt tout-à-fait propre à faire nager l'homme ſur le champ, ſans l'avoir jamais appris ; à lui procurer l'avantage de ſe tenir toujours debout, au milieu des eaux les plus profondes & les plus agitées, en les éloignant conſidérablement des organes de la reſpiration.

Avec ce Corſelet on peut avancer, à la nage, tout habillé, & ſe diriger en tous ſens, ſans le riſque d'être jamais ſubmergé, ſans aucun danger des effets de la crampe, ni de l'épuiſement des forces ; puiſque avec cela on peut s'arrêter quand & auſſi longtems que l'on veut.

Un des plus grands avantages de cette eſpèce d'armure contre les dangers des eaux, eſt de pouvoir y éxécuter, à la nage, toutes ſortes de manœuvres, avec ſu-

reté & facilité ; comme de boire, manger, lire, écrire, combattre avec toutes ſortes d'armes, charger le fuſil ou le piſtolet, tirer, tourner autour de ſoi-même le fuſil couché en joue, ſans en perdre la première poſition, ou en la changeant à volonté.

Cet habit permet au Soldat de combattre à la nage, ainſi qu'au ſortir de l'eau, ſans être obligé de s'en défaire. Il n'empêche point la manœuvre du Matelot, au milieu des plus grandes eaux. Sans bateau on peut avec cela pêcher dans la mer, & dans les fleuves les plus profonds : ſans parler de l'avantage ineſtimable de pouvoir ſe ſauver d'un naufrage, en tout tems ; de conſerver toute ſa tête, quand il y a lieu de le craindre, & de mettre à portée, lorſqu'on y eſt malheureuſement, d'attendre du ſecours,

pendant

pendant plusieurs jours, si cela est nécessaire.

Joignez à cela la douceur de pouvoir prendre, dans la belle saison, les bains froids en eau courante, non-seulement sans aucun risque d'être noyé ou submergé, mais encore avec le plaisir inexprimable, de voir passer sous ses yeux une infinité d'objets amusants, en se laissant aller à la dérive, les bras croisés, & se tournant de quel côté l'on veut, par la simple action de sa volonté.

Pour aider la progression, quand on est à flot, j'ai imaginé des nageoires très-fléxibles, en forme de pattes d'oie, dont on arme ses mains; &, quand elles sont occupées par des manœuvres, ou par quelque corps que l'on seroit obligé de tenir, j'ai trouvé un point fixe, moyennant lequel on peut marcher au

milieu des eaux les plus profondes, comme ſur un plan ſolide. Dans les différentes expériences que j'en ai faites publiquement, plus de dix mille perſonnes en ont été témoins.

On peut ſe revêtir de cet habit, en moins d'une minute, & s'en défaire de même. L'art d'en faire uſage coûte ſi peu, qu'en moins d'une heure on en ſçaura tout autant que les plus éxercés. On n'a qu'à en juger par la Lettre ſuivante, qu'un homme très-éclairé en ces matières, & fait pour l'être, a fait inſérer dans les papiers publics, depuis un mois ou ſix ſemaines (*).

(*) J'écris ceci le 26 Octobre 1770.

LETTRE DE M. D'ARTUS,

CAPITAINE AU CORPS DU GÉNIE, A HUNINGUE,

Sur les éxercices du Scaphandre,

Du 7 Septembre 1770.

MONSIEUR, il faut avouer que M. l'Abbé de la Chapelle a porté le *Scaphandre* au point de perfection déſiré. Un habitant de cette Ville, peu inſtruit dans l'art de nager, mais zélé pour les découvertes utiles, a eſſayé, le mois dernier, dans le Rhin, un de ces inſtruments, que M. l'Abbé de la Chapelle a fait conſtruire ſur ſes principes, & qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Dès le ſecond eſſai, ce Nageur novice

enhardi, ne s'eſt fait qu'un jeu de paſſer & repaſſer le Rhin, dans les endroits les plus larges & les plus profonds. Il en a parcouru, en deſcendant, un eſpace conſidérable, marchant dans l'eau debout, comme s'il y étoit porté par enchantement. Rien n'eſt plus agréable, Monſieur, que ce ſpectacle; Rien de plus utile que le fruit que l'on peut retirer de cette invention, pour la mer & pour bien des circonſtances de guerre, où il eſt eſſentiel de porter, à la hâte, un petit corps de troupes de l'autre côté d'un fleuve : mais c'eſt à l'Auteur à décrire lui-même, comme il ſe le propoſe, tous les avantages que l'on peut attendre de ſa découverte.

Extrait de l'Avant-Coureur, du Lundi 24 Septembre 1770.

Dès que cet ouvrage sur les *Ventriloques* sera fini, je me mettrai à en composer un sur la construction de ce Scaphandre, avec tout l'appareil qu'il comporte. J'y décrirai tous les usages, auxquels il me paroît utile, &, j'ose dire, nécessaire. J'y répondrai, à ce que j'espère, d'une manière satisfaisante, à toutes les objections que l'on m'a faites, & même à celles que l'on ne m'a pas faites.

Si j'ai différé si long-temps la production de l'ouvrage que je promets (*), c'est qu'on ne sçauroit être trop réservé sur la pu-

(*) Je commençai à m'en occuper en 1764, & j'en fis quelques expériences publiques en 1765 : mais il étoit alors fort éloigné du dégré de perfection, où je l'ai porté depuis.

blication des inventions d'une utilité publique, juſqu'à ce qu'elles aient acquis un dégré de perfection, qui leur aſſure l'eſtime des connoiſſeurs en ce genre.

Cette retenue m'a valu le bonheur de trouver, en 1769, l'art de marcher debout, avec le Scaphandre, dans les eaux les plus profondes; art que je cherchois depuis aſſez long-temps, & dont la découverte a mis le comble à toutes mes recherches là-deſſus : car, quant-à-préſent, mon imagination ne me laiſſe plus rien d'eſſentiel à déſirer ſur ce ſujet. Ainſi, n'ayant plus aucun motif d'en différer la publication, je ferai enſorte qu'elle ſe faſſe attendre le moins de temps qu'il ſera poſſible.

2. *Louvre.* Palais des Rois de France, à Paris. Ce mot vient de *Lupara*, nom Latin d'un

Bourg appellé *Louvre*, à ſix lieues de Paris. Daviler, dans ſon Dictionnaire d'Architecture, dit que le Louvre a été ainſi appellé de l'Hôtel d'un Seigneur de *Louvre* en Pariſis, lequel étoit à l'endroit où l'on bâtit le vieux Louvre.

Selon M. A. F. Jault, Docteur en Médecine, & Profeſſeur en Langue Syriaque au Collége Royal, Éditeur & Correcteur du Dictionnaire étymologique de Ménage, édition de Paris en 1750, le ſentiment le plus commun eſt que le nom de *Louvre* vient de *Lupus* Loup; & qu'il fut donné à ce Château, parce que c'étoit auparavant une ménagerie, où l'on gardoit des Loups. (*Voyez le Diction. Etym. de Ménage, édit. de* 1750.

3. *L'Hiſtoire de la Dent d'Or...* Quoique ce ſoit une hiſtoire uſée pour les hommes inſtruits,

elle ſera toute neuve pour ceux qui ne le ſont pas ; & c'eſt aſſurément le plus grand nombre, auquel principalement notre travail eſt conſacré. J'en emprunte le fond & la forme de M. de Fontenelle, qui ſçait marier, ſi merveilleuſement bien, le ſérieux du Philoſophe avec l'enjouement de l'homme du monde.

Aſſurons-nous bien du fait, dit ce très-ingénieux Auteur, » avant que de nous inquiéter » de la cauſe. Il eſt vrai que cette méthode eſt bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cauſe & ſautent par-deſſus la vérité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cauſe de ce qui n'eſt point.

Ce malheur arriva ſi plaiſamment, ſur la fin du ſiècle paſſé, à quelques Sçavans d'Allemagne,

que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Siléſie, âgé de ſept ans; il lui en étoit revenu une d'or, à la place d'une de ſes groſſes dents. Horſtius, Profeſſeur en Médecine, dans l'Univerſité de Helmſtad, écrivit, en 1595, l'hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour conſoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle conſolation & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs?

En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrivit encore l'Hiſtoire. Deux ans après Ingolſterus, autre Sçavant,

écrit contre le ſentiment que Rullandus avoit de la dent d'or ; & Rullandus fait auſſi-tôt une belle & docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramaſſe tout ce qui avoit été dit de la dent d'or, & y ajoûte ſon ſentiment particulier.

Il ne manquoit autre choſe à tant de beaux ouvrages, ſinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfèvre l'eut éxaminée, il ſe trouva que c'étoit une feuille d'or, appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe : mais on commença par faire des livres, & puis on conſulta l'Orfèvre. « Rien n'eſt plus naturel, » ajoûte M. de Fontenelle, » que » d'en faire autant ſur toutes ſortes » de matières. *Voyez l'Hiſt. des Orac. édit. de 1698, p. 31 & ſuiv.*

4. *Le vrai Philoſophe...* Autrefois on eût dit ſimplement le

Philoſophe : mais, aujourd'hui, cette dénomination réveille ſouvent une idée de ridicule, & preſque toujours celle d'un mauvais Citoyen. Fronder les uſages établis dans le culte dû à la Divinité, mépriſer les devoirs & les obligations ordinaires de la vie civile, ſe mettre au-deſſus des règles de la décence & de la pudeur, rire de ces deux vertus, qui mettent tant de douceur & de charmes dans les mœurs, prendre des ridicules pour des raiſons, & de l'eſprit pour du bon ſens & de la bonne conduite, parler en maximes indiſcrètes, profeſſer publiquement l'*Egoïſme* (*), oublier qu'on ne

(*) L'*Égoïſme* eſt l'amour-propre qui rapporte tout à ſoi-même. Ce mot vient du Latin *Ego*, moi, ma perſonne.

doit jouir de ſa liberté qu'en en ſacrifiant une partie, & par conſéquent rompre les liens qui attachent les hommes entr'eux; voilà, en général, les caractères d'un aſſez grand nombre de perſonnages qui ſe donnent effrontément le titre de *Philoſophe*; tître qu'on leur laiſſe par dériſion, comme à des ſujets bien dignes de mépris & de l'animadverſion publique.

Qu'eſt-ce donc qu'un *vrai Philoſophe*? Suivant l'étimologie du mot, c'eſt l'*Ami de la Sageſſe*: cela vient des mots Grecs *Philos*, Ami, & *Sophia*, Sageſſe. Nous ne dirons pas comme Boileau, que la ſageſſe eſt

. . . . . Cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun déſir n'enflâme.

Mais tout ſimplement, *une bonne conduite dans le cours de la vie*, s'il eſt queſtion de morale, & de ce qui a fondé véritablement cette dénomination.

Car aſſez communément on donne le nom de *Philoſophes* à ceux qui s'appliquent à l'étude des Sciences, & qui cherchent toujours à remonter aux cauſes des effets qu'ils obſervent : & il ſemble que cette claſſe d'hommes devroit être plus ſage ou plus philoſophe que les autres : s'il eſt vrai, comme l'expérience le démontre, que nos habitudes déterminent communément nos actions, les hommes occupés à méditer, n'ont jamais le temps de troubler celui des autres; & c'eſt déjà un grand commencement de ſageſſe, de n'avoir pas le loiſir de faire du mal.

Mais, il y a plus. A force de

combiner des rapports, de rechercher la liaiſon des événemens, de courir après les cauſes des effets, il eſt comme impoſſible de ne pas faire quelque retour ſur ſoi-même & de ne pas ſe dire ſouvent : mon bonheur eſt entre mes mains ; mais il eſt auſſi en partie entre celles des autres. Un bon moyen, une voie ſûre d'avoir du plaiſir eſt d'en faire. Le bien-être s'augmente & ſe fortifie par le ſoin d'en procurer aux autres. Les intéreſſer à nous faire du bien, c'eſt être preſque ſûr d'en obtenir. Les petits préſens coûtent peu, & rendent beaucoup. Les égards attirent des égards. Le vrai Philoſophe va donc au-devant de ſes ſemblables. Il n'attend pas qu'ils lui faſſent du bien, il commence par leur en faire.

C'eſt une grande erreur de croire

qu'on ne peut y parvenir que par de l'argent ou par des denrées qui en font le prix. On a bientôt ſatisfait au ſimple néceſſaire, au vrai phyſique. Les beſoins de l'âme ſont bien plus étendus : il lui faut de la juſtice, de l'équité, des égards, de la conſidération, de l'humanité, de la commiſération, de bons conſeils, *&c.* Elle ne trouvera ces tréſors, que chez le vrai Philoſophe. Lui ſeul ſçait bien ſentir ; parce qu'il a appris à bien ſentir. Le mot Latin *Sapere*, d'où l'on a tiré *Sapientia*, Sageſſe, ſignifie avoir le goût fin : ce qui ne peut s'acquérir que par des comparaiſons multipliées, qui nous mettent à portée de pouvoir diſcerner, en Phyſique, comme en Morale, le bon, le médiocre & le mauvais ; & dans nos jugemens le vrai, le douteux & le faux.

Attendrez-vous ces avantages de l'homme ſans culture, qui ignore juſqu'aux moyens de ſe faire du bien à lui-même; parce qu'il ignore ceux de ne pas bleſſer les intérêts de ſes ſemblables? Une tête remplie de mots, comme un ſimple *Linguiſte* (*), ou chargée de faits, comme un pur Érudit, ne vous préſentera pas

---

(*) *Linguiſte.* Du Latin *Lingua*, Langue. On y trouve auſſi *Bilinguis*, qui a deux Langues. Un *Linguiſte* eſt donc un homme qui ſçait ou qui parle pluſieurs Langues, ſur-tout les Sçavantes, comme le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, le Chinois, *&c.* On ne trouve pas ce mot dans nos Dictionnaires François. Il me ſemble qu'on pourroit l'y mettre. Cela ne vaudroit-il pas mieux qu'une phraſe?

plus de reſſources. Vous ne trouverez donc ces ſublimes qualités que dans le vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, dans l'homme de bien éclairé, qui cherche à ſe rendre compte de tout, & tâche, dans tout ce qu'il voit, & dans tout ce qu'il ſent, à remonter aux cauſes des effets qu'il éprouve ou qu'il obſerve.

Il y a pourtant des gens qui appellent *Philoſophe*, un homme ſage, qui mène une vie tranquille & retirée, hors de l'embarras des affaires.

Le *vrai Philoſophe* n'eſt point un homme dégoûté, n'eſt point un homme inutile; il cherche, au contraire, ſes ſemblables, auxquels la Nature, la Société & la Raiſon lui ordonnent de faire du bien & d'en recevoir.

5. *La nouveauté peut en être très-légitimement conteſtée.* . . . .

La plûpart des petits prodiges, avec leſquels les Eſcamoteurs de nos jours ont charmé tant de gens, qui aiment à donner de l'argent pour qu'on les trompe, n'ont d'autre baſe que l'*aimant* & les *pièces fourrées*. Deux artifices que les Fripons connoiſſent depuis bien des ſiècles, eux qui ſont de tous les temps.

L'aimant attire ou repouſſe le fer; mais, ſans avoir d'action ſur les autres métaux, il ne laiſſe pas de les pénétrer; c'eſt-à-dire, par éxemple, que ſi l'on enferme bien hermétiquement un morceau de fer dans une pièce d'or ou d'argent, placée dans la ſphère d'activité de l'aimant, il paroîtra agir ſur l'or ou l'argent, comme ſi c'étoit du fer. En pénétrant ces ſubſtances, il porte ſon impreſſion ſur le fer qu'elles renferment, & les fait paroître ſou-

miſes aux mêmes loix que ce métal qui les entraîne.

Ce n'eſt pourtant qu'une apparence : car, ſi l'or ou l'argent bien dégagés du fer, ſont préſentés à la ſphère d'activité de l'aimant, cette pierre ne produira ſur ces métaux aucun effet d'attraction ou de répulſion.

Or on dit qu'une pièce d'or ou d'argent eſt *fourrée*, quand ſon extérieur eſt d'or ou d'argent, & que le dedans eſt d'un autre métal. La Syrène, qui fit tant de bruit, il y a quelques années, n'étoit, au fond, qu'une pièce fourrée. C'eſt une fraude de faux Monnoyeur, ſur laquelle tous les états ne ſçauroient trop avoir l'œil.

La *Platine* (*) eſt un huitième

(*) Platine, de l'Eſpagnol *Platina*, petit Argent, diminutif de

métal, dont on pourroit, ſous ce rapport, ſingulièrement abuſer ; mais je ne veux pas m'expliquer d'avantage là-deſſus. Il y a tant d'âmes baſſes ! Elles ne pourroient, peut-être, que trop m'entendre.

Les hommes inconſidérés s'amuſent à des jeux, dont ils ne voient pas les dangereuſes ſuites.

Plata, Argent.... La Platine, dit M. Macquer, dans ſon Dictionnaire de Chymie, eſt une ſubſtance métallique analogue aux métaux parfaits, & ſur-tout à l'or, avec lequel elle a un grand nombre de propriétés communes. Il n'y a pas encore quarante ans que ce métal eſt connu en Europe. On écrit ceci le 4 Février 1772. Voyez, ſur cela l'excellent article de M. Macquer.

Apprendre à eſcamoter ne paroit d'abord qu'un paſſe-temps ; mais j'oſe affirmer que c'eſt une vraie école de Filoux.

Pour le ſuccès d'un projet quelconque, il faut le concours de deux facultés, le vouloir & le pouvoir. Qui ne peut point le mal ne le fait point ; mais qui le peut eſt au moins tenté de le vouloir, & la Société a tout à craindre de ce côté-là. On doit chercher beaucoup plus à empêcher le mal qu'à le punir ; il faut donc en empêcher la poſſibilité : toute école qui en montre les moyens, ou tout talent qui en donne l'éxemple, doivent donc être abſolument proſcrits, comme une manufacture de déſordres publics.

C'eſt pourtant avec cela que l'on a opéré, de nos jours, tant

de merveilles aux yeux des ignorans de toutes les classes, & même de quelques Sçavans fameux, qui n'ont pas vu que, dans l'art de tromper, ils avoient le bonheur d'être eux-mêmes de très-pauvres gens.

CHAPITRE II.

De l'Évocation de l'Ombre de Samuel.

OBSERVATION ESSENTIELLE.

L'ÉGLISE A LAISSÉ LA LIBERTÉ DE PENSER ET D'ÉCRIRE A CE SUJET.

LE P. Calmet, dans sa Dissertation sur l'Apparition de Samuel à Saül, que l'on trouvera à la tête de son Commentaire sur le premier Livre des Rois, édition de 1724, dit, en termes formels, que « l'Église encore » aujourd'hui, par une discrétion » pleine de sagesse, souffre sur » cela une diversité d'opinions.....

» Les uns veulent que l'Appari-
» tion de Samuel à Saül ſoit une
» fourberie de la Pythoniſſe, qui
» voulut tromper ce Prince, en
» lui perſuadant qu'elle voyoit
» Samuel, quoiqu'elle ne vît rien
» du tout. D'autres ſoutiennent
» que Samuel apparut véritable-
» ment, *&c.* »

Dom Calmet ſe diſpenſe de prouver ſon aſſertion ; mais vous trouverez la preuve que l'Égliſe a laiſſé là-deſſus la liberté de penſer & d'écrire, dans la note de mes Remarques ſur le Chapitre VI du préſent ouvrage, où vous verrez, aſſez au long, qu'Euſtathe, un très-Saint Archevêque du quatrième ſiècle, & qu'un Prêtre Italien, nommé *Allazzi* (en Latin *Allatius*) Sçavant très-diſtingué dans le dix-ſeptième ſiècle, ont écrit exprès contre la prétendue évocation

tion de Samuel par la Pythonisse, & que les travaux réünis de ces deux Sçavans ont été imprimés à Lyon en 1629, avec Privilége, environ 66 ans après la fin du Concile de *Trente*, qui se tint en cette Ville depuis l'an 1545, jusqu'à l'an 1563.

LA PYTHONISSE *n'a pu évoquer ce Prophête. Caractéres d'une* VRAIE VENTRILOQUE.

SAÜL (*a*), Roi & Général des Israëlites (1), craignant d'être accablé par l'armée des Philistins (2), consulta Dieu sur le succès de ses armes en cette occasion. Les

(*a*) 1055 ans avant Jésus-Christ.

Songes, les Prêtres, les Prophêtes, rien ne l'inſtruiſit. Samuel (3), mort depuis environ deux ans, ne le ſoutenoit plus par la ſageſſe de ſes conſeils. Ce Prince en fut ſi troublé qu'il en perdit le jugement.

Le métier de Devin, de Devinereſſe, de Magicien, de faiſeur de ſortiléges, de Nécromantienne (4), *&c.* étoit défendu aux Iſraëlites, ſous peine de mort (*b*). « N'allez point chercher des Ma» giciens, dit le Lévitique; ne » conſultez point les Devins; de » peur que le commerce de ces » gens ne vous corrompe ».

Cette défenſe eſt bien plus poſitive dans le Deutéronome (*c*).

(*b*) Lévitique, Chap. 19. v. 31.

(*c*) Chapitre 18. v. 10 & ſuiv.

« Qu'il ne ſe trouve perſonne parmi vous qui conſulte les Devins, ou qui obſerve les Songes, les Augures, &c; perſonne qui faſſe métier de ſortiléges, d'enchantements, ou qui conſultent ceux qui ont l'eſprit de Python (5), leſquels ſe mêlent de deviner; perſonne enfin qui interroge les morts, pour apprendre d'eux la vérité; car le Seigneur a en abomination toutes ces choſes, & il exterminera tous ces gens-là, à cauſe de ces ſortes de crimes ».

Saül venoit lui-même d'en renouveller l'Édit dans ſes États, & de chaſſer les Magiciens & les Devins de ſon Royaume (*d*).

(*d*) Livre premier des Rois, Chapitre 28

Brûlant du désir de faire observer les Loix du Seigneur, il chassa toutes ces sortes de gens, dont l'art trompeur répand la superstition & le désordre dans les États.

Cependant il quitte son camp de nuit, il se déguise & va consulter, à quelques lieues de-là, une Pythonisse ou plutôt une Nécromantienne, laquelle, pour se soustraire à la sévérité des Loix contre les Devins, s'étoit retirée au pied de la montagne Gelboë, au haut de laquelle campoit l'armée de Saül.

Évoquez-moi le Prophête Samuel, lui dit le Roi, & tout-à-coup la Pythonisse jettant un grand cri, déclara qu'elle voyoit des Dieux qui s'élevoient de la terre. Saül ne voyoit rien. Quelle est la forme de ce que vous

voyez, ajoûta le Roi ? Un Vieillard avec un manteau, répartit la Pythoniſſe.

Saül, qui mouroit d'envie de reconnoître Samuel, ne s'aviſa pas de douter de la préſence du Prophête. Dans l'aliénation de ſon eſprit, il révèle toutes ſes craintes, & demande ce qu'il doit faire. On lui répond qu'il va être battu par les Philiſtins, & que le Sceptre lui ſera enlevé.

Prédiction, aſſurément, bien aiſée à faire à un Général qui a perdu la tête. D'un autre côté tout le monde ſçavoit que, dans la défaite des Amalécites, Saül n'avoit pas éxécuté ponctuellement l'ordre du Seigneur : on pouvoit donc prédire, à coup ſûr, ſans autre ſcience que celle des circonſtances actuelles, quelle ſeroit la deſtinée d'un Prévarica-

teur envers ſon Maître; & d'un homme, déjà vaincu par la crainte, qu'il alloit mener à la boucherie toute ſon armée.

Ainſi la Pythoniſſe ne fit montre d'aucun ſçavoir extraordinaire. Le cri qu'elle jetta n'étoit qu'un jeu, pour préparer l'imagination de Saül au grand Arrêt qu'il alloit entendre, ou plutôt pour y jetter un nouveau déſordre, qui l'empêchât de réfléchir ſur toute cette momerie.

Mais enfin, ſi Saül ne vit rien, il entendit quelque choſe, (la Bible eſt bien formelle là-deſſus), & il n'y reconnut point la voix de la Pythoniſſe.

J'ai déjà dit que les Ventriloques avoient deux voix abſolument différentes, une d'uſage ou à l'ordinaire, & l'autre d'un timbre tout-à-fait étrange, te-

nant du merveilleux, & bien propre à jetter la terreur dans l'âme.

Quand on poſſède bien l'art de rendre cette voix, elle vient d'où & avec le caractère que l'on veut; du fond de la terre, & avec des tons lugubres ou lamentables, quand on fait parler des morts; du creux de l'eſtomach, ſi l'on veut produire des ſons ou prononcer des mots grêles, ſourds ou étouffés; du ſein de l'air même, & d'un ton éclatant, lorſqu'il s'agit d'une menace ou d'une révélation divine : en un mot, on fait voltiger cette voix, & on lui donne un caractère approprié aux beſoins ou aux circonſtances.

La Pythoniſſe ne pouvoit faire autre choſe. L'avenir ni même le paſſé (ſans une inſtruction préliminaire) ne ſe préſentoient point

aux Devins d'aucune espèce : « Qu'ils viennent, dit Isaïe (e), » qu'ils nous prédisent ce qui doit » arriver, & qu'ils nous fassent » sçavoir les choses passées, & » nous les écouterons, avec at- » tention, de cœur & d'esprit ».

Quant à l'évocation des morts, c'est une insigne supercherie, aux termes de la Bible même. « Dieu » a en abomination ces Nécro- » mantiens, dit le Deutérono- » me (f), & il les exterminera » à cause des crimes de leur art » même, qui n'étoit que men- » songe ou illusion.

D'ailleurs, Dieu, interrogé de toutes les manières par Saül,

(e) Chapitre 41. v. 22. & 23.

(f) Chapitre 18. v. 10 & suiv.

n'avoit voulu lui rien révéler. Auroit-il permis qu'une pauvre chétive créature, qui ne ſçait pas même ſe tirer d'un état vil & abject, ou que le Démon, ſon plus mortel ennemi, eût fait ce qu'il n'avoit pas voulu faire lui-même ?

De plus, prédire à Saül qu'il alloit être battu, c'étoit lui ouvrir une voie de ne l'être pas, ſoit en fuyant avec ſon armée, ſoit en dérobant ſa ſeule perſonne au coup dont on le menaçoit, & ôter par-là au motif de le chaſſer du Thrône la plus grande partie de ſon poids : indiſcrétion peu concevable, même dans des chefs ordinaires, qui euſſent dédaigné le Gouvernement de Saül.

D'un autre côté, en chaſſant les Devins & les Nécromantiens

des terres d'Israël, en les condamnant à mort, lorsqu'ils étoient convaincus de faire profession de leur art, on avoit eu pour objet de détruire une superstition, qui affoiblissoit le culte dû au vrai Dieu, qui ôtoit une partie de leur considération aux vrais Prêtres, dont la puissance se trouvoit contre-balancée par des hommes sans mission légitime, dont les miracles apparents pouvoient jetter le trouble dans l'État, & apportoient infailliblement à leurs pieds la fortune des sujets.

Or c'eût été infailliblement donner le plus grand caractère de vérité à un Art, réputé abominable, que de lui laisser une pareille puissance sur les corps & les esprits; puissance, dont la démonstration eût été sans ré-

plique, & à laquelle on n'auroit pu reprocher, avec fondement, ni artifice ni illuſion, ſi l'évocation eût été réelle.

Ainſi la contradiction eût été manifeſte d'avoir ordonné d'exterminer des gens, ſous le motif ou le prétexte que leur art n'étoit que ſéduction ou fourberie, tandis que, dans le fait & par une démonſtration irréſiſtible, leur pouvoir eût été, en ce cas, à l'égal de la Puiſſance Divine. Il n'y a donc pas eu de véritable évocation du fait de la Pythoniſſe, aux termes mêmes de l'Écriture-Sainte, dont il ne faut que rapprocher les paſſages.

Que cette évocation n'étoit qu'une pure ſupercherie de la Pythoniſſe, cela eſt démontré par la pratique même de la Nécromantie. Elle étoit fort en

uſage chez les Grecs, & ſur-tout chez les Theſſaliens. Ils arroſoient de ſang chaud le cadavre du mort, dont ils vouloient évoquer l'âme, & prétendoient qu'enſuite il leur donnoit des réponſes certaines ſur l'avenir.

Ceux qui les conſultoient devoient auparavant avoir fait les expiations preſcrites par le Magicien, qui préſidoit à cette cérémonie, & ſur-tout avoir appaiſé par quelque ſacrifice les mânes du défunt, lequel, ſans ces préparatifs, demeuroit conſtamment ſourd à toutes les queſtions qu'on pouvoit lui faire. Voyez *Buxtorf. Antiq. Grecq. & Rom.*

Mais, ſuivant le Texte de l'Écriture, il n'y a ni cadavre ni arroſement de ſang de la part de la Pythoniſſe ; & Saül, de ſon côté, ne fait ni puriſi-

cations, ni expiations, ni ſacrifices. Il prend ſon parti ſur le champ, arrive à l'improviſte, conſulte, fait évoquer, entend, ne voit rien, ſe proſterne, ſe remet, mange, & part la même nuit de ſon arrivée.

Concluons donc, en récapitulant ce qu'il y a d'eſſentiel, que l'art des Ventriloques, ſatisfaiſant à toutes les conditions de la queſtion préſente, a été véritablement employé en cette occaſion par la Pythoniſſe. Il eſt ſimple & ne demande aucun appareil; auſſi le Roi, arrivé bruſquement, trouve la Nécromantienne toute prête, contre les règles de ſon art. Il eſt peu commun; & par-là très-propre à exciter l'admiration. On n'y voit aucune action, mais on entend parfaitement bien; c'eſt préci-

ſément ce qui arrive à Saül ; il ne voit rien, il ne fait qu'entendre. La voix prend le timbre, & ſort de l'endroit que l'on veut ; elle peut donc être la cauſe d'une illuſion complette. Il n'y a rien de plus dans toute cette affaire de Saül avec la Pythoniſſe : c'étoit donc, ou, au moins, il y a toutes les apparences que c'étoit une vraie Ventriloque.

Cependant, comme des vraiſemblances ne ſont pas des certitudes, & que l'Égliſe a laiſſé la liberté de penſer & d'écrire à ce ſujet, ainſi qu'on l'a dit, & que l'on en a vu la preuve à la tête de ce Chapitre, je ne vois pas que l'on doive déſapprouver le ſentiment de ceux qui apperçoivent véritablement du miraculeux dans ce trait de l'hiſtoire de Saül, non pas du fait de la

Pythoniſſe, impuiſſante & chétive créature, mais par une permiſſion Divine, pour des raiſons cachées dans la profondeur de ſes Décrets.

Et ce trait ſeroit d'autant plus remarquable, qu'il démontreroit, par le fait même, l'immortalité de l'âme, que tant de prétendus Philoſophes affectent de révoquer en doute.

De peur que l'on ne m'accuſe de n'avoir pas rendu fidèlement tout le fond de l'hiſtoire concernant l'Évocation de l'Ombre de Samuel, on n'a qu'à lire le N°. 6 de mes Notes, Chapitre II. J'y rapporte tout le Chapitre XXVIII du premier Livre des Rois, où ce fait eſt décrit dans toutes ſes circonſtances.

Nous allons voir se ranger tout naturellement dans cette même classe les oracles fameux, qui ont gouverné si long-temps le monde.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE SECOND CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *SAÜL, Roi & Général des Israëlites.* Avant lui le Peuple d'Israël n'avoit eu que des Juges. Il étoit fils de *Cis*, de la Tribu de Benjamin. Il fut sacré par le Prophête Samuel, & reconnu le premier Roi d'Israël, vers l'âge de quarante ans, l'an du Monde 2909, avant J. C. 1091. Il eut à combattre l'armée des

Philiſtins, campés à Sunam, dans la Vallée de Jézraël, l'an du Monde 2949, avant J. C. 1051, & il fut ſe poſter ſur les montagnes de Gelboë, où, après avoir perdu la victoire, il ſe tua lui-même vers l'âge de quatre-vingts ans, dont il en avoit règné quarante ſur le peuple d'Iſraël.

2. *Philiſtins*.... C'étoient des Étrangers pour les Iſraëlites, venus, ſelon l'opinion de quelques Critiques, de Crète ou Candie, Iſle de la Méditerranée, au Sud de l'Archipel. Ils s'étoient établis dans la Judée par la force des armes. Quoiqu'ils ne poſſédaſſent qu'une aſſez petite partie de ce pays, le long des Côtes de la Méditerranée, depuis Gaze juſques vers Lydda, le nom de *Paleſtine*, donné à toute cette contrée, eſt venu des *Philiſtins*, ſelon quelques Auteurs : tant

furent grands les succès, qu'ils eurent fort long-temps contre le Peuple de Dieu, qu'ils défirent complètement sur la fin du règne de Saül. Goliath, vaincu par David dans un combat singulier, étoit de cette nation, *&c. Diction. de la Bible, par Calmet*, au mot PHILISTINS.

3. *Samuel*, fils d'Elchana & d'Anne, de la Tribu de Lévi, & de la famille de Caath, fut Prophête & Juge d'Israël, pendant plusieurs années. Il naquit l'an du monde 2849, avant J.C. 1151 ans. Tout Israël le reconnut pour Juge, & pour Gouverneur du Peuple l'an du monde 2888, avant J. C. 1112 ans. Il mourut âgé de 98 ans, environ deux ans avant la mort de Saül, l'an du monde 2947, avant J. C. 1053 ans. Samuel avoit eu des liaisons très-intimes

avec ce Premier Roi d'Iſraël... *Diction. de la Bible par Calmet*, au mot SAMUEL.

4. *Nécromantienne*... On appelloit ainſi celles qui faiſoient profeſſion de *Nécromantie*. Ce mot, compoſé des deux mots Grecs *Nécros*, Mort, & *Mantéia*, Divination, ſignifie la *Divination par les Morts* : c'étoit une Magie noire, qui conſiſtoit à évoquer les âmes des Tré-paſſés, pour en apprendre l'avenir. Cette eſpèce de ſuperſtition eſt fort ancienne. On en étoit ſi entêté du temps de Moïſe, on trompoit par-là tant de bonnes gens, qu'il ſe crut obligé de défendre, ſous peine de mort, la prétendue évocation des Morts.

5. *L'eſprit de Python*.... Les Grecs donnent à Apollon le ſurnom de *Python*, parce qu'il

tua le *Serpent Python*. Et, comme Apollon eſt conſidéré comme le Dieu de la Divination & des Oracles, on dit que ceux qui ont le don de prédire l'avenir, ſont remplis de l'*Eſprit de Python*. Les *Septante* & la *Vulgate* (*) ſe ſont ſouvent ſervis de cette expreſſion, pour marquer les Devins, les Magiciens, les Ventriloques ou ceux qui parloient du ventre.

Il y avoit dans toutes ces ſortes de gens beaucoup de friponnerie, d'imagination, d'opération du Diable, dit le P. Calmet. Dieu avoit défendu, ſous peine de mort, comme on l'a vu plus haut, de conſulter ces

---

(*) On verra, Note ſur le Chapitre VI, ce que c'eſt que *Septante* & *Vulgate*.

ſortes de Devins. Saül les chaſſa, & les extermina des Terres d'Iſraël ; & pourtant, après cela, il eut la foibleſſe d'aller conſulter une *Pythoniſſe*. Moïſe veut qu'on lapide ceux qui ſeront remplis de l'*Eſprit de Python*.

Le terme Hébreu *ob* ou *oboth*, que l'on traduit par *Python*, ſignifie auſſi un *outre* ou *vaſe* de peau, où l'on mettoit des liqueurs. Peut-être a-t-on donné ce nom aux Devins, parce que, dans le moment qu'ils étoient remplis de leur enthouſiaſme, vrai ou feint, ils s'enfloient ou groſſiſſoient comme un *outre*, & qu'on leur entendoit tirer leurs paroles comme du creux de leur eſtomach : d'où vient que les Latins les appelloient *Ventriloqui*, Ventriloques, & les Grecs *Engaſtrimythoi*, c'eſt-à-dire, gens qui parlent du ventre.

Isaïe dit, Chapitre XXIX, que Jérusalem affligée & humiliée parlera comme du creux de la terre, ainsi qu'une Pythonisse. Elle gémira & tirera ses paroles comme du fond d'une caverne.

Diodore de Sicile (Livre 16.) raconte qu'à Delphes il y avoit une certaine fosse, d'où sortoit une vapeur qui troubloit les sens. Un Berger ayant remarqué que les chèvres qui en approchoient & qui regardoient dedans, commençoient d'abord à sauter & à crier d'une manière différente de leur cri ordinaire, voulut en approcher lui-même, & ayant regardé dedans, il fut saisi d'un enthousiasme, qui lui fit prédire les choses futures.

Au bruit de cette merveille, tout le monde voulut en approcher & regarder dedans, & tous

étoient saisis de cet esprit de Prophétie : mais, comme plusieurs, étant violemment agités de cette vapeur, tomboient dans ce précipice, on jugea à propos d'établir une femme pour Prophétesse, laquelle éxerceroit seule la fonction de rendre les Oracles ; &, de peur qu'elle ne tombât dans ce trou, comme les autres, on lui fabriqua une espèce de siége à trois pieds, sur lequel elle se tiendroit, lorsque recevant la vapeur, elle seroit saisie de l'enthousiasme, & prédiroit l'avenir. On appella depuis cette machine un *Trépied*, qui devint un instrument sacré pour les Sacrifices, & la Prophétesse fut nommée *Pythienne*. Telle fut l'origine de l'Oracle de Delphes.

On raconte aussi que le plus ancien Temple de Delphes n'étoit bâti que de branches de lauriers,

lauriers. On le compoſa enſuite de cire & d'aîles d'abeilles ; enfin on le fit de Bronze. Les Mythologues prétendent qu'un Dragon, nommé *Python*, gardoit l'entrée, d'où Thémis prononçoit les Oracles ; qu'Apollon, y étant venu, tua le Dragon à coups de flèches : ce qui lui fit donner le nom d'*Apollon Pythien.*

D'autres diſent que le Serpent Python fut produit par la Terre, après le déluge de Deucalion ; que Junon ſe ſervit de ce monſtrueux Dragon, pour empêcher l'accouchement de Latone, fille aînée de Jupiter ; ce qui l'obligea de ſe ſauver dans l'Iſle d'*Aſtérie*, nommée depuis *Délos*, où elle mit au monde Apollon & Diane ; que *Python* ayant attaqué ces deux enfans dans le berceau, Apollon le tua à coups de flè-

ches, d'où lui vint le nom de *Pythien* ; &, en mémoire de quoi, l'on inſtitua les Jeux *Pythiques*. De-là vint auſſi qu'on donna le nom de *Pythoniſſe* aux femmes qui prédiſoient l'avenir, *&c.*

Je ſuis bien las de tranſcrire ; & je ſerois bien honteux de préſenter toutes ces ſornettes, ſi je ne ſçavois pas que la plûpart des hommes ſe repaiſſent, comme les enfans, des contes de *ma mere l'oie*, & que leur hiſtoire n'eſt, en grande partie, que celle de leurs abſurdités, de leurs ridicules, de leurs ſottiſes, trop heureux ſi l'on n'étoit pas forcé de dire, de leurs atrocités. *Voyez le Diction. de la Bibl. du P. Calmet*, au mot PYTHON.

6. Je prie le Lecteur de bien peſer ſur les principes que j'ai

établis dans le texte, & de lire attentivement le vingt-huitième Chapitre du premier Livre des Rois, que je vais mettre tout entier ſous ſes yeux, d'après la traduction tirée des Commentaires de la Bible, par le P. Calmet.

CHAPITRE XXVIII,

DU PREMIER LIVRE DES ROIS.

EN ce temps-là les Philiſtins aſſemblèrent leurs troupes, & ſe préparèrent à combattre contre Iſraël : alors Achis dit à David : aſſurez-vous que je vous mènerai aujourd'hui à la guerre, vous & vos gens. David lui répondit : vous verrez maintenant ce que votre ſerviteur fera ; & moi, lui dit Achis, je vous confierai pour toujours la garde de ma perſonne.

Or Samuel étoit mort, tout Iſraël l'avoit pleuré, & il avoit été enterré dans la Ville de Ramatha, lieu de ſa naiſſance, &

Saül avoit chaſſé les Magiciens & les Devins de ſon Royaume.

Les Philiſtins, s'étant donc aſſemblés, vinrent ſe camper à Sunam. Saül, de ſon côté, aſſembla toutes les troupes d'Iſraël, & vint à Gelboë, & ayant vu l'armée des Philiſtins, il fut frappé de frayeur; & la crainte le ſaiſit juſqu'au fond du cœur. Il conſulta le Seigneur; mais le Seigneur ne lui répondit ni par ſonges, ni par les Prêtres, ni par les Prophêtes.

Alors il dit à ſes Officiers: cherchez moi une femme, qui ait un *Eſprit de Python*; afin que je l'aille trouver, & que je la conſulte. Ses ſerviteurs lui dirent: il y a, à Endor, une femme qui a un *Eſprit de Python*: Saül ſe déguiſa donc, changea d'habit, & s'en alla, accompa-

gné de deux hommes ſeulement. Il vint la nuit chez cette femme, & lui dit : conſultez pour moi *l'Eſprit de Python*, & évoquez-moi celui que je vous dirai. Cette femme lui répondit : vous ſçavez tout ce qu'a fait Saül, & de quelle manière il a exterminé les Magiciens, & les Devins de toutes ſes terres. Pourquoi donc me tendez-vous un piége pour me perdre ? Saül lui jura, par le Seigneur, & lui dit : vive le Seigneur ; il ne vous arrivera de ceci aucun mal.

La femme lui dit : qui voulez-vous voir ? il lui répondit : faites-moi venir Samuel. La femme ayant vu paroître Samuel, jetta un grand cri, & dit à Saül : pourquoi m'avez-vous trompée ? car vous êtes Saül. Le Roi lui dit ne craignez point. Qu'avez-vous

vu ? J'ai vu, lui dit-elle, des Dieux qui ſortoient de la terre.

Saül lui dit : comment eſt-il fait ? c'eſt, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. Saül reconnut donc que c'étoit Samuel, & lui fit une profonde révérence, en ſe baiſſant juſqu'à terre. Samuel dit à Saül : pourquoi avez-vous troublé mon repos, en me faiſant évoquer ? Saül lui répondit : je ſuis dans une étrange extrémité, car les Philiſtins me font la guerre, & Dieu s'eſt retiré de moi. Il ne m'a point voulu répondre ni par les Prophêtes, ni par ſonges : c'eſt pourquoi je vous ai fait évoquer, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire.

Samuel lui dit : pourquoi vous adreſſez-vous à moi ? puiſque le Seigneur vous a abandonné, &

qu'il a passé à votre rival ? car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ait dit de sa part. Il déchirera votre Royaume, & l'arrachera de vos mains, pour le donner à un autre, c'est-à-dire, à David votre gendre.

Parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni éxécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites : c'est pour cela que le Seigneur vous envoye aujourd'hui ce que vous souffrez. Il livrera même Israël avec vous entre les mains des Philistins. Demain vous serez avec moi, vous & vos fils ; & le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp d'Israël.

Saül tomba aussitôt, & demeura étendu sur la terre ; car les paroles de Samuel l'avoient effrayé, & les forces lui man-

quèrent, parce qu'il n'avoit point mangé de tout ce jour-là. La Magicienne vint à lui dans le grand trouble où il étoit, & elle lui dit : vous voyez que votre ſervante vous a obéï, & que j'ai expoſé ma vie pour vous, & que je me ſuis rendue à ce que vous avez déſiré de moi. Ecoutez donc auſſi votre ſervante, & ſouffrez que je vous ſerve un peu de pain; afin qu'ayant mangé, vous repreniez vos forces, & que vous puiſſiez reprendre votre chemin.

Saül le refuſa, & lui dit : je ne mangerai point : mais ſes ſerviteurs & cette femme le contraignirent de manger; & s'étant enfin rendu à leurs prières, il ſe leva de terre & s'aſſit ſur le lit. Or cette femme avoit dans ſa maiſon un veau gras, qu'elle alla tuer auſſitôt. Elle prit de la fa-

rine, la pétrit, & elle en fit du pain ſans levain, qu'elle ſervit devant Saül & ſes ſerviteurs. Après donc qu'ils eurent mangé, ils s'en allèrent, & marchèrent toute la nuit. *Fin du vingt-huitième chapitre du premier Livre des Rois.*

Si l'on veut ſe donner la peine de réfléchir ſur tout ce chapitre, on y verra d'abord, ſuivant l'opinion de quelques-uns, une contradiction manifeſte, & tous les caractères d'une vraie ſuppoſition. L'art des Nécromantiens n'eſt que tromperie & illuſion, ſuivant le Deutéronome & le Lévitique, & cependant ici ils ſçauroient véritablement évoquer les morts en corps & en âme : mais on ſoutient que la contradiction s'évanouit, quand on conſidère que toute cette hiſtoire n'a d'au-

tre baſe que le manège de la Pythoniſſe. Il n'y a qu'elle, dit-on, qui voit Samuel, & ſes prédictions ſont très-vulgaires. Un Général, vaincu par la crainte & la conſternation, l'eſt déja par ſes ennemis. Elle reconnut Saül malgré ſon déguiſement ; mais ceux qui lui avoient indiqué cette femme, pouvoient auſſi l'avoir inſtruite en entrant. Il étoit d'une fort haute ſtature, & par conſéquent fort remarquable. Puiſqu'il changea d'habit, de peur d'être reconnu, elle le connoiſſoit donc, ou tout au moins les habits Royaux : ainſi elle pouvoit l'avoir entendu parler. On ne dit point qu'il déguiſa ſa voix vis-à-vis d'elle : or perſonne n'ignore que tous les maſques du monde ne cacheront jamais un homme, qui

se fera entendre avec sa voix ordinaire.

Cependant Jésus, fils de Sirach, Auteur de l'Ecclésiastique, livre de l'Ecriture Sainte, reconnu & déclaré canonique par le Concile de Trente, paroît regarder comme réelles l'évocation, l'apparition, les réponses & les prédictions de l'Ombre de Samuel, dans l'éloge qu'il fait lui-même de ce Prophête. « Il » mourut ensuite, dit cet Au» teur, *Chapitre* 46. *vers.* 23; il » parla au Roi, & lui prédit la » fin de sa vie. Il haussa sa voix » pour prophétiser la ruine du » peuple, en punition de son » impiété ».

C'est sur ce fondement que le P. Pierre le Brun, Prêtre de l'Oratoire, dans son Recueil de Pièces, pour servir de supplément

à l'Hiſtoire des Pratiques ſuperſtitieuſes, *p.* 10. *du* 4e *T. in*-12. *Edit. de Paris, en* 1737, ſe déclare pour la réalité de l'apparition de Samuel en ces termes : « comme le Livre de l'Eccléſiaſtique n'a pas toujours été reconnu pour canonique, non plus » que l'Apocalypſe & l'Epître aux » Hébreux, je ne m'étonne pas » que des Auteurs Eccléſiaſtiques » aient douté & même nié que » Samuel ait paru lui-même : mais, » depuis qu'il n'eſt plus permis à » un Catholique de douter de la » vérité de ce Livre, il ne doit » être permis non plus de douter que Samuel n'ait paru ».

M. l'Abbé du Guet, dans ſon *Inſtitution d'un Prince*, imprimée en 4 volumes *in*-12, à Leyde, en 1739, dit auſſi, *p.* 497 *du troiſième livre* « que Dieu ſe ſért, » pour avancer le chatiment de

» Saül, de l'Ombre de Samuel ; » qui lui prédit ſa défaite & ſa » mort ».

Ainſi, M. du Guet regarde comme très-réelles l'évocation, l'apparition, & les prédictions de l'Ombre de Samuel.

Il faut que je me donne des bornes à ce ſujet. Le nombre des Écrivains Eccléſiaſtiques, qui ont écrit & opiné ſur ce Chapitre, comme Mrs. le Brun & du Guet, eſt très-conſidérable. Je vais donc répondre à tous en très-peu de paroles.

C'eſt un principe reçu, en matière de dogme, que toutes les fois qu'un paſſage de l'Écriture Sainte n'exprime pas, formellement & en propres termes, qu'il y eſt queſtion d'un fait, auquel il paroît avoir rapport, on n'eſt pas obligé de croire que ce fait y ſoit véritablement indiqué :

car cela pourroit regarder quelques autres Livres de l'Ecriture Sainte qui ſeroient perdus; comme il y en a véritablement : mais le paſſage de l'Eccléſiaſtique, que l'on vient de citer, n'énonce point expreſſément l'évocation de l'Ombre de Samuel ; on n'eſt donc pas obligé de croire que ce ſoit là préciſément le but de l'Ecrivain ſacré.

On eſt d'autant plus fondé à affirmer le contraire, que, ſelon d'autres paſſages, l'art des Nécromantiens n'eſt qu'un art d'impoſture, abominable & proſcrit ſous peine de mort : mais, en ſuppoſant la réalité de l'évocation, on lui donne le plus grand crédit, & il eſt impoſſible à ceux qui en ſont témoins de n'y pas reconnoître une puiſſance au-deſſus de la Nature. On ne ſçauroit donc ſauver cette con-

tradiction apparente, qu'en attribuant à la Pythoniſſe la faculté des Ventriloques modernes. Ce qui explique & concilie tout d'une manière très-ſimple.

Je viens de dire *les Ventriloques modernes*; non pas que les anciens Ventriloques n'euſſent, comme ceux de nos jours, la faculté de faire croire que leurs paroles venoient de loin; mais c'eſt qu'elle n'avoit point été reconnue, & encore moins expliquée. Ce qui donnoit à ce preſtige un caractère d'inſpiration divine ou de vrai miracle : on ne peut pas s'aviſer de rechercher la cauſe de ce que l'on ne ſoupçonne pas même éxiſter dans la Nature.

On ſçavoit bien, du temps de Moïſe, & bien après lui, du temps d'Hippocrate, que quelques perſonnes avoient la faci-

lité, ſans ouvrir les lèvres ni la bouche, de prononcer des paroles grêles, ſourdes & étouffées, comme du ſein de leurs entrailles : ce qui leur fit donner le nom de *Ventriloques* ou *d'Engaſtrimythes* : mais on n'avoit jamais penſé qu'elles puſſent les faire venir de plus de cent toiſes, ſi elles le vouloient.

Ainſi l'on a donné le même nom à des effets totalement différents. Des anciens, même habiles, ont dû y être trompés. Ils ne connoiſſoient point aſſez les Loix de l'Acouſtique, ni la Métaphyſique des cauſes de nos jugements d'habitude. Des ſiècles aſſez modernes, mais auſſi ignorants ſur ce ſujet, ont donné préciſément dans la même ſuperſtition, comme on verra par la ſuite.

Quant aux Ventriloques, nos

contemporains, ils ont très-bien fait de ſe faire un mérite de leur franchiſe. Au point où nous en ſommes dans nos cantons de l'Europe, on les eût bien-tôt devinés, & peut-être n'eût-on pas voulu entendre raillerie.

CHAPITRE III.

DES ORACLES.

DE toutes les eſpèces de Divinations (1), les Oracles (2) étoient les plus diſtinguées & les plus religieuſes. On ſe perſuadoit que l'on pouvoit, par leur moyen, converſer immédiatement avec la Divinité, que l'on avoit à conſulter; que les matières compliquées, obſcures ou difficiles à entendre, acquéroient par-là un dégré de lumière, qui en faiſoit diſparoître toute obſcurité; &, ce qui flattoit bien plus encore, que l'avenir s'y dévoiloit ſans aucun nuage. Avantages que l'on ne pouvoit attendre

des hommes, dont l'ignorance & les préjugés engagent preſque toujours à diſſimuler ou à trahir la vérité.

Ainſi les Oracles devinrent l'unique voie de délibérer, ſans aucune crainte, ſur toutes les affaires de quelque importance, privées ou publiques. Si l'on avoit à déclarer une guerre, ou à conclure une paix; s'il falloit établir une nouvelle forme de gouvernement, ou créer de nouvelles loix; tout cela devoit ſe faire ſuivant l'avis & l'approbation des Oracles, dont on regardoit toujours les déciſions comme ſacrées & inviolables.

On en croyoit Jupiter la première cauſe, ainſi que de toutes les autres eſpèces de Divinations. Il tenoit devant lui le Livre des Deſtinées, & il en révéloit plus ou moins aux Dieux

ſubalternes, ſelon qu'il le jugeoit à propos.

Mais, quand on vint à faire uſage de ſa raiſon, on trouva que cette manière d'entrer en commerce avec la Divinité, n'étoit qu'un jeu groſſier, un pur artifice des Prêtres du Paganiſme, & cependant une des plus anciennes impoſtures, qui aient jamais éxiſté dans le monde.

Que l'on ſe rappelle une circonſtance de la vie de Daniel. Emmené captif à Babylone, capitale de la Chaldée, ſous le règne de Nabuchodonoſor, il captiva lui-même l'amitié & la confiance de ce Roi, ainſi que de ſes ſucceſſeurs Evilmérodach, Balthaſar, Darius le Mède & le Grand Cyrus, qui gouvernèrent ſucceſſivement, pendant ſa captivité, cette contrée de l'Aſie

vers le confluent de l'Euphrate & du Tygre.

Les opinions & les coutumes ſont les reines des Nations. On adoroit à Babylone une idole ſous le nom de *Baal*, de *Bel* ou de *Bélus*. C'étoit l'Oracle des Chaldéens. Il avoit ſon Temple, ſes Prêtres, ſes Prophêtes. Daniel, bon Iſraëlite & adorateur du Dieu unique, ne voulut point ſe proſterner devant cette ſtatue. Les Prêtres du Temple en portèrent leurs plaintes à Cyrus, qui y règnoit alors.

Pourquoi n'adorez-vous point Baal, lui dit le Roi ? ne voyez-vous pas que c'eſt un Dieu vivant ? il conſomme, toutes les nuits, une grande quantité de farine, de viande & de vin, que l'on ſert, tous les jours, avec profuſion ſur ſon autel.

Baal n'eſt point un Dieu, ni vivant, répondit Daniel en préſence de ſes accuſateurs. Le calomniateur mourra, répartit le Roi; que l'un & l'autre parti travaille à ſe juſtifier.

L'ordre ayant été accepté des deux côtés, les Prêtres livrèrent à Cyrus les portes du Temple, où il fut lui-même faire ſervir à Baal les proviſions ordinaires: après quoi Daniel, qui l'accompagnoit, fit ſemer de la cendre très-fine par-tout le Temple, & tout le monde s'étant rétiré, le Roi ſcella les portes avec ſon cachet.

Il y revint le lendemain matin; & ayant bien obſervé que le ſceau étoit en ſon entier, il entra avec confiance dans le Temple, d'où toutes les proviſions avoient diſparu. Vous êtes

grand, ô Baal, s'écria le Roi en regardant Daniel.

Voyez, répondit celui-ci, en ſouriant, voyez les marques tracées ſur la cendre. Ce ſont des veſtiges de pieds d'hommes & d'enfans, dit Cyrus; & les Prêtres furent forcés d'avouer, qu'ils avoient pratiqué des conduits ſecrets, par leſquels ils venoient toutes les nuits, avec leurs femmes & leurs enfans, enlever le ſouper du Dieu.

Tout cela ſe paſſoit cinq ou ſix cents ans avant J. C. (3); mais l'établiſſement du Dieu, & des Prêtres qui le ſervoient, étoit d'une date bien plus reculée: c'eſt-à-dire, plus de 1263 ou 67 ans avant J. C., ſuivant quelques Chronologiſtes.

Le lecteur remarquera, en paſſant, le courage ſoutenu & l'intrépidité réfléchie de Daniel.

Il

Il y alloit de ſa tête, &, outre cette impiété envers la Divinité du pays, il avoit encore contre lui ſon état d'étranger, un grand mérite, & les honneurs éclatants dont il jouiſſoit. Cependant il accepte l'ordre du Roi avec gaieté, & en conduit toute l'opération avec enjouement. Il s'éléve avec confiance contre tout le Sacerdoce & le Dieu d'un grand Empire : ainſi la ſuperſtition n'a jamais eu d'ennemis plus décidés que les grands peſonnages de la Bible.

Toute l'autorité, toute la conſidération, toute la fortune des Prêtres étoit donc fondée ſur les Oracles. Ainſi, dès que ces Miniſtres s'apperçurent que leur ſupercherie avoit des fondements bien établis, ils ne permirent plus à perſonne de conſulter les

Dieux, ſans leur faire de ſomptueux ſacrifices, & à leurs Miniſtres de très riches préſents.

Peu de perſonnes étant en état de ſoutenir une pareille dépenſe, cela contribua ſingulièrement à étendre le crédit de ce miniſtère, & même à l'augmenter parmi le peuple, en le tenant toujours à une diſtance tout-à-fait propre à inſpirer le reſpect & la crainte; &, afin d'accroître de plus en plus la haute eſtime que l'on avoit pour eux, il fut réglé que l'on ne pourroit les conſulter que certains jours de l'année: ainſi la choſe n'en devint que plus myſtérieuſe: & c'eſt faute de ce bon gouvernement qu'ils tombèrent bientôt en décadence, & qu'ils furent enfin totalement anéantis.

En faiſant abſtraction des ar-

tifices qu'il y avoit dans la partie religieuſe des Oracles, des perſonnages très-diſtingués ont cru, que cet établiſſement avoit produit de fort bons effets, quant à la choſe publique. Le peuple réüniſſoit volontiers ſes forces dans les expéditions les plus déſeſpérées; il ſe ſoumettoit, ſans murmure, à tous les changements du Gouvernement, ſitôt qu'il apprenoit, par la bouche de l'Oracle, que telle étoit la volonté ou l'ordre irréſiſtible de leurs Divinités.

Auſſi les Philoſophes les plus déterminés, qui ſe ſont perſuadé que toute religion étoit d'invention humaine, ont néanmoins avoué que c'étoit un des reſſorts les plus puiſſants du Gouvernement politique. Ils s'étoient convaincus que les peuples, natu-

rellement ſuperſtitieux, ſe conduiſoient bien plus par la foi que par la raiſon; qu'occupés de leurs beſoins & de leurs paſſions, ils n'avoient ni aſſez de loiſir, ni aſſez d'entendement, pour remonter aux cauſes des événements; qu'il leur étoit donc plus ſimple, plus court & plus commode de croire que d'examiner.

Ainſi, tandis que les Magiſtrats les plus ſages & les plus éclairés du Paganiſme, ſe moquoient au fond des pratiques religieuſes du peuple, ils ne laiſſoient pas de tenir la main très-ſérieuſement à l'obſervance de ces pratiques : témoin ce que Cicéron (4) dit des cérémonies des Augures (5). Tout revêtu qu'il étoit de cette dignité, elles lui paroiſſoient ſi ridicules, qu'il

s'étonnoit, avec le vieux Caton, que deux Augures puſſent ſe regarder, en faiſant leurs fonctions, ſans éclater de rire (6).

Voilà donc un grand homme, qui ne croit point à une ſuperſtition, dont il eſt pourtant le miniſtre ; jugeant que cela importoit à la conſervation & à la proſpérité de la République. Telle fut auſſi la méthode que ſuivirent Minos, Lycurgue, & tous les autres fameux Légiſlateurs des anciens temps.

En effet ces grands perſonnages trouvèrent le peuple ſi dévoué à cette partie de la Religion, que ce fut la voie la plus aiſée, & quelquefois le ſeul moyen d'obtenir quelque choſe de ſa complaiſance : c'eſt pourquoi ils eurent un très-grand ſoin d'envelopper les réponſes des Ora-

cles ſous des expreſſions, qui ſe prêtoient également bien à tous les ſens qu'on vouloit leur donner (7).

On les interprétoit preſque toujours à l'avantage du Gouvernement qui les faiſoit conſulter; excepté dans des cas de corruption ou de flaterie, comme celui où Démoſthêne eut la hardieſſe de ſe plaindre que la Pythie *philippiſoit* (8); c'eſt-à-dire, qu'elle parloit comme Philippe la faiſoit parler.

Le plus grand nombre des Oracles, ceux qui avoient le plus de réputation, étoient les Oracles d'Apollon. Jupiter, qui en étoit la première cauſe, lui en avoit donné la préſidence, & lui permettoit d'inſpirer toutes ſortes de Prophêtes & de Devins : mais le plus célèbre de

tous étoit l'Oracle de Delphes (9). Il l'emportoit ſur les autres par ſon ancienneté, ſa clarté, ſa certitude, au point que les réponſes du *Trépied* (10) paſſèrent en proverbe : *Cela eſt auſſi ſûr que l'Oracle de Delphes* étoit une expreſſion, qui donnoit à une aſſertion le plus grand caractère de certitude.

Ce qui mit le comble à ſa célébrité fut une Pythoniſſe, qui s'aviſa la premiére de rendre ſes réponſes en vers héroïques. On trouva un charme ſecret dans la cadence, dans l'harmonie des mots, qui donnoient à tout un air de pompe & d'importance. C'eſt de-là que vint la pratique générale des Légiſlateurs & des Philoſophes, de produire ſous cette parure leurs Loix & leurs maximes. Dans ces anciens temps

on publioit, preſque toujours en vers, tout ce qu'il y avoit d'excellent ou de conſéquence à communiquer aux hommes.

Voilà l'aurore de la Poëſie. Bien-tôt ſa réputation prit de nouveaux accroiſſemens, & tant qu'elle ne ſervit qu'aux grands & nobles ſujets de la Religion & du Gouvernement des Peuples, on rendit aux Poëtes des honneurs ſi diſtingués, qu'on leur confia une Partie de l'adminiſtration publique.

Mais, quand la Poëſie fut parvenue à un certain dégré de perfection, elle deſcendit à des objets ſubalternes & ſerviles. Les Poëtes proſtituant leur Muſe, & l'aviliſſant par la baſſeſſe de leurs ſujets, on vit alors leurs dignités, & le cas que l'on en faiſoit, ſe dégrader dans la même proportion.

Quant à l'hiſtoire des Oracles, il en eſt fait mention dès les premiers temps de la Grèce : mais le vrai point de leur naiſſance n'eſt pas moins incertain que celui de leur extinction totale. Souvent ils perdoient, pour quelque temps, leur faculté prophétique, & ils la recouvroient de nouveau.

Je ſçais bien que c'eſt l'opinion commune, qu'ils furent univerſellement réduits au ſilence à la venue de J. C. dans ce monde (11) : mais on voit par l'hiſtoire, que pluſieurs d'entr'eux ont ſubſiſté juſqu'au règne de Julien l'Apoſtat (12), qui alla même juſqu'à les conſulter.

On peut donc regarder toute l'affaire des Oracles comme une pure invention humaine ; impoſture brillante, fondée ſur la ſu-

perſtition, & ſoutenue par la politique & l'intérêt; juſqu'à ce que des Oracles d'un ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire, les Prophêtes des Saintes-Écritures ſoient venus pour diſſiper ces nuages d'erreur & d'enthouſiaſme (*a*).

Mais comment les Oracles ſe rendoient-ils ? Quelles ont été les vraies cauſes d'une illuſion ſi univerſelle, ſi conſtante, ſi ſoutenue ? La paſſion de dominer dans les uns, & dans les autres l'ignorance abſolue de la Phyſique, c'eſt-à-dire, des opérations de la Nature.

Avant d'en venir à mes preuves, je ne puis réſiſter à la tentation de produire une origine des Oracles de la tournure de

(*a*) Voyez, ſur-tout cet Article, Stanyan, Anglois, *Abrégé de l'Hiſt. Grecque*

M. de Fontenelle. « Quelque » ridicule que ſoit une penſée, » dit cet Auteur, il ne faut que » trouver le moyen de la main- » tenir pendant quelque temps ; » la voilà qui devient ancienne, » & elle eſt ſuffiſamment prouvée.

» Il y avoit ſur le Parnaſſe un » trou, d'où ſortoit une exha- » laiſon, qui faiſoit danſer les chè- » vres, & qui montoit à la tête : » peut-être quelqu'un, qui en fut » entêté, ſe mît à parler, ſans ſça- » voir ce qu'il diſoit, & dit quel- » que vérité : auſſitôt il faut qu'il » y ait quelque choſe de divin » dans cette exhalaiſon, elle con- » tient la ſcience de l'avenir. On » commence à ne s'approcher plus » de ce trou qu'avec reſpect. Les » cérémonies ſe forment peu-à-peu : » ainſi naquit apparemment l'O- » racle de Delphes ; &, comme

» comme il devoit ſon origine à » une exhalaiſon qui entêtoit, il » falloit abſolument que la Py- » thie entrât en fureur pour pro- » phétiſer. Dans la plûpart des » autres Oracles la fureur n'étoit » pas néceſſaire. Qu'il y en ait » un une fois d'établi, vous ju- » gez bien qu'il va s'en établir » mille. Si les Dieux parlent bien » là, pourquoi ne parleront-ils » point ici ? Les peuples, frappés » du merveilleux de la choſe, » & avides de l'utilité qu'ils en » eſpèrent, ne demandent qu'à » voir naître des Oracles en tous » lieux, & puis l'ancienneté ſur- » vient à tous ces Oracles, qui » leur fait tous les biens du mon- » de ». *Hiſt. des Orac. Edit. de* 1698. *p.* 143 *&* 114.

Cela eſt ſi agréable, que l'on renonceroit volontiers à tout au-

tre éxamen : mais, comme une plaiſanterie n'eſt pas toujours une raiſon, & qu'il y a bien des gens qui n'entendent point raillerie, il faut leur parler ſérieuſement.

Pluſieurs ont ſoutenu que la Pythie de Delphes rendoit ſes Oracles d'une manière tout-à-fait ſurnaturelle. On ſçait qu'étant aſſiſe ſur le Trépied, placé à l'ouverture de l'antre à Oracles, elle entroit dans une eſpèce de fureur, & qu'alors l'eſprit prophétique ou le Démon, ſuivant leur penſée, s'introduiſant dans les parties de ſon corps, qui en caractèriſent le ſèxe, l'avenir ſe préſentoit à elle, & qu'elle le prédiſoit infailliblement.

Mais des chèvres qui paiſſoient dans les environs, & Corétas leur Paſteur, s'en étant appro-

chés, furent auſſi ſaiſis de la même manie, ainſi que tous ceux qui en reſpirèrent la vapeur.

Nous avons déja vu, en parlant de l'Ombre de Samuel, que le Démon n'avoit point la faculté de percer dans l'avenir ; &, ſi l'on ſe refuſoit ici à l'autorité de la Bible, j'ajouterai que le recours à une cauſe ſurnaturelle eſt inutile, & même un des plus ſurs caractères d'une profonde ignorance, quand on peut s'en tenir à des moyens ſimples, ou au cours ordinaire des événements.

Or il me paroît qu'il n'y a rien de plus ſimple, que de faire des prédictions infaillibles, & de s'établir le Devin d'un Canton. Un Souverain ou un homme très-puiſſant n'a qu'à s'entendre avec le Capitaine ou le Pi-

lote d'un Vaiſſeau, & alors il en pourra prédire infailliblement le naufrage.

Si, dans une guerre à ſoutenir, il a de la peine à faire déclarer en ſa faveur quelqu'autre Puiſſance, & qu'il ſoit beſoin, pour l'y déterminer, de la perte d'une bataille; qu'il en convienne avec un Général de ſes armées, & toutes les circoſtances pourront s'en prédire avec la plus grande certitude, *&c.* Faites dire tout cela préſentement par un homme, qui n'ait pas le moindre ſoupçon de cette intelligence, & vous en ferez un Devin du premier ordre.

Rien n'eſt plus dans le cours des événements que ces ſortes de manœuvres. En ſuppoſant donc que la Pythie ait fait de véritables prédictions, il ne s'enſuit

nullement qu'elles aient été dues à des inſpirations ſurnaturelles.

Parlons en conſcience. Y a-t-il quelqu'un, qui puiſſe tracer (que l'on me permette de le dire) qui puiſſe tracer *la Ligne de Démarcation* entre la puiſſance de la Nature, & celle qui eſt au-deſſus? Et prononcer avec évidence: *ici la Nature finit, là commence le vrai miracle.* J'excepte le cas d'une miſſion divine.

Quelle foule de partiſans n'eût pas entraîné après lui, un homme qui eût dit, il y a 50 ou 60 ans: *j'ai une puiſſance ſurnaturelle. Voyez-vous cet animal bien vivant? Coupez lui la tête & la queue, je lui ferai revenir l'une & l'autre;* &, ſans aucun eſcamotage, il eût tenu parole à la lettre: on en a l'éxemple dans le Polype d'eau (13). Remarquez,

en général, que ceux qui crient le plus qu'un effet eſt au-deſſus de la Nature, ſont ceux qui la connoiſſent le moins.

Mais des paroles, qui ſe font entendre dans un endroit du corps, que l'on ſçait n'en pouvoir articuler, annoncent bien certainement quelque choſe au-deſſus de la Nature ? Non. Les Ventriloques ont naturellement ou artificiellement cette propriété. Ils les font venir d'où & avec le timbre qu'ils veulent. L'excellente machine pour un Oracle qu'une Ventriloque ! puiſque nous en avons, puiſqu' il y en a eu, pourquoi n'en auroient-ils pas eu auſſi ? Ils y avoient bien un autre intérêt que nous !

Il n'eſt pas beſoin de faire cacher des Prêtres dans les chênes de la forêt de Dodone (14),

pour répondre à ceux qui venoient les consulter. Un secret entre tant de personnes est bien difficile à garder. Les souterrains qu'il falloit pratiquer, les excavations qu'il falloit faire, le temps considérable que cela demandoit, pouvoient aisément dévoiler tout le mystère ; au-lieu qu'un Ventriloque, à côté des consultants, leur faisoit parler les chênes mêmes, & il n'étoit guère possible d'en découvrir la supercherie.

Puisque l'art & la Nature peuvent faire des Ventriloques, & la collusion des Devins, tout l'artifice des Oracles se réduit à une très-grande simplicité naturelle. Il est vrai que la Pythie de Delphes pouvoit déclarer, par sa bouche, les réponses de l'Oracle : mais la manière des Ventriloques est bien plus mer-

veilleuſe. Les conſultants entendoient des paroles dans le fond de ſa poitrine, ils ne voyoient remuer ni langue ni lèvres, ſa bouche étoit bien cloſe ; ce ne pouvoit être qu'un Dieu qui y eût établi ſa demeure. Cela avoit bien un autre air de dignité, de grandeur, de puiſſance !

Cependant, ſi la Pythie rendoit quelquefois ſes Oracles, ſans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres, comme on vient de le dire, & comme on prétend l'avoir obſervé, il ſemble qu'alors l'explication en devienne fort embarraſſante : car comment prononcer diſtinctement des paroles, la bouche fermée, les lèvres cloſes & immobiles ?

Tout cela ſe dénoue par des éxemples modernes, bien ſupé-

rieurs à tout ce que l'on raconte de cette Devinereſſe, ſans aucune intervention de diablerie, ainſi qu'on va le voir dans le Chapitre ſuivant.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE TROISIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *DIVINATION*.... L'action de deviner ou l'art de voir dans l'avenir. Il y en avoit de bien des eſpèces. On devinoit par les Songes; par la Terre, ou par des Points diſpoſés ſur ſa ſurface d'une manière particulière; par les Augures, c'eſt-à-dire, par le vol des oiſeaux ou par leur manière de manger; par les Oracles, *&c.*

Il n'y a plus que le Peuple, à ce que l'on dit, & les ignorants de toutes les classes, qui croient à la Divination, à l'Astrologie, &c.... Le petit nombre des hommes véritablement éclairés, ne sçauroit se mettre en comparaison avec ceux qui ne le sont pas : ainsi, en général, toute la Terre croit à la Divination; c'est-à-dire, qu'il y a des signes infaillibles ou plutôt des Esprits supérieurs à l'homme, qui manifestent évidemment les évènemens futurs. L'avidité ou la fureur de posséder ce que l'on n'a pas encore, la crainte ou la frayeur d'un mal que l'on voudroit détourner, sont l'unique source de cette science vaine & superstitieuse.

Des hommes adroits & audacieux, devenus fameux par des conjectures heureuses, ont érigé

en ſcience ſurnaturelle leurs obſervations ſur la liaiſon des effets avec leurs cauſes phyſiques, & ont mis à contribution la crainte des uns, l'eſpérance des autres, & l'ambition de tous les hommes.

Effectivement, pour celui qui ſçait obſerver, il y a un très-grand nombre de ſignes précurſeurs. J'ai eu à moi un Baromètre ſi ſenſible, qu'après quelques années, j'étois en état de prédire, à-coup-ſûr, tous les changemens de temps, même peu conſidérables, douze, vingt-quatre, trente-ſix, & quelquefois quarante-huit heures d'avance; & je ne doute point qu'un Aſtronome, que ſon état met à portée de remarquer les altérations de l'air, ou ce qui ſe paſſe dans l'Atmoſphère, ne pût nous donner, à force d'obſervations,

une excellente théorie des vents pour le canton où il ſe ſeroit établi.

Ce que l'on voit eſt preſque toujours lié avec ce que l'on ne voit pas ; & il me paroît impoſſible que, ſuivant la conſtitution de la Nature, les choſes aillent autrement. Avant que nos organes ſoient frappés d'un effet, dont nous ne ſommes pas le foyer, il faut, pour ainſi dire, que toute la Nature en ait reçu l'impulſion, ou, tout-au-moins, qu'une infinité de corps intermédiaires en aient été choqués ou mûs en différents ſens. Les traces de tant d'êtres en mouvement pourroient-elles toutes échapper à l'homme attentif? Pourvu qu'il en ſaiſiſſe quelques-unes, ce ſera une divination bien ſûre, puiſqu'elle ſera fondée ſur la communication néceſſaire des mouvements.

Ce

Ce ne ſont donc pas les avis de la Nature, ce ne ſont pas les ſignes matériels, qui manquent à la plûpart des hommes pour *deviner* : ce ſont des yeux pour voir, & des oreilles pour entendre. Ceux qui auront ces yeux & ces oreilles ſeront les vrais & uniques *Devins* ; & s'ils ſont des fripons, d'une ſcience toute naturelle, ils en feront une toute myſtérieuſe.

2. *Oracles* ... Du Latin *Oraculum*. Ce mot eſt formé des deux mots *ora* bouches, & *oculus* œil, c'eſt-à-dire, l'œil par les bouches : la bouche des *Oracles* étant comme *l'œil*, avec lequel les hommes perçoient ou croyoient percer dans l'avenir.

3. *Tout cela ſe paſſoit*, &c. Ecoutons Daniel lui-même raconter

toute cette hiſtoire, avec la préciſion & la ſimplicité de l'Écriture-Sainte : je me ſervirai de la traduction Françaiſe, que l'on trouve dans le Commentaire de la Bible par le P. Calmet *T. 6. in-folio. Daniel, Chapitre* 14. *pag.* 722.

CHAPITRE XIV.

DE DANIEL.

DANIEL mangeoit à la table du Roi (Cyrus), & le Roi l'avoit élevé en honneur au-deſſus de tous ſes amis. Les Babyloniens avoient alors une Idole, nommée *Bel*, pour laquelle on

ſacrifioit tous les jours douze meſures de farine du plus pur froment, quarante brebis, & ſix grands vaſes de vin. Le Roi honoroit auſſi cette Idole, & il alloit tous les jours l'adorer; mais Daniel adoroit ſon Dieu.

Et le Roi lui dit : pourquoi n'adorez-vous point *Bel*? Daniel répondit au Roi : parce que je n'adore point les Idoles, qui ſont faites de la main des hommes; mais le Dieu vivant, qui a créé le Ciel & la terre, & qui tient en ſa puiſſance tout ce qui a vie.

Le Roi dit à Daniel : croyez-vous que *Bel* ne ſoit pas un Dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange, & combien il boit chaque jour? Daniel lui répondit, en ſouriant : ô Roi, ne vous y trompez pas! ce Bel eſt de boue au-dedans & d'ai-

rain au-dehors, & il ne mange jamais.

Alors le Roi entra en colère, appella les Prêtres de *Bel*, & leur dit : ſi vous ne me dites qui eſt celui qui mange tout ce qui s'employe pour Bel, vous mourrez : mais ſi vous me faites voir que c'eſt *Bel* qui mange toutes ces viandes, Daniel mourra ; parce qu'il a blaſphêmé contre *Bel*. Daniel dit au Roi : qu'il ſoit fait ſelon votre parole.

Or il y avoit ſoixante & dix Prêtres de Bel, ſans leurs femmes, leurs enfans & leurs petits enfans. Le Roi alla avec Daniel au Temple de Bel, & les Prêtres de Bel lui dirent : nous allons ſortir dehors ; & vous, ô Roi, faites mettre les viandes & ſervir le vin, fermez la porte du Temple, & la cachetez de votre

anneau ; & demain au matin, lorſque vous entrerez, ſi vous ne trouvez pas que Bel aura tout mangé, nous mourrons tous; ou bien Daniel mourra, pour avoir rendu un faux témoignage contre nous.

Ils parloient ainſi de lui avec mépris, & ſe tenoient aſſûrés; parce qu'ils avoient fait ſous la table de l'Autel une entrée ſecrète, par laquelle ils venoient toujours, & mangeoient ce quils avoient ſervi pour *Bel*.

Après donc que les Prêtres furent ſortis, le Roi mit les viandes devant *Bel* : or Daniel commanda à ſes gens d'apporter de la cendre, & il la répandit par tout le Temple devant le Roi, la faiſant paſſer par un crible. Ils ſortirent enſuite, & fermèrent la porte du Temple ; & l'ayant

ſcellé du cachet du Roi, ils s'en allèrent.

Les Prêtres entrèrent durant la nuit, ſelon leur coutume, avec leurs femmes & leurs enfans; & mangèrent & burent tout ce qui avoit été ſervi.

Le Roi ſe leva dès la pointe du jour, & Daniel vint au Temple avec lui. Le Roi lui dit: Daniel, le ſceau eſt-il en ſon entier? Daniel lui répondit: ô Roi! le ſceau eſt tout entier. Auſſi-tôt le Roi ayant ouvert la porte, & voyant la table de l'Autel, jetta un grand cri, en diſant: vous êtes grand, ô Bel! & il n'y a point en vous de tromperie.

Daniel commença à rire, & retenant le Roi, afin qu'il n'avançât pas plus avant, il lui dit: voyez ce pavé: conſidérez de qui ſont ces traces de pieds? Je vois,

dit le Roi, des traces de pieds d'hommes, de femmes & de petits enfans ; & il entra dans une grande colère.

Il fit alors arrêter les Prêtres, leurs femmes, leurs enfans, & ils lui montrèrent les petites portes ſecrètes, par où ils entroient, & venoient manger tout ce qui étoit ſur la table, *&c.*

4. *Cicéron*.... Ce nom eſt dans la bouche de tous les hommes. On ne ſçauroit trop vanter ſon éloquence & ſa philoſophie. Il paſſa par toutes les grandes charges de la République Romaine, juſqu'à celle de la gouverner en qualité de Conſul.

Aſſiégé d'affaires de toute eſpèce, au milieu d'intrigues, de ſéditions, de conjurations, & d'attentats perpétuels à ſa liberté & même à ſa vie, quel devoit

être le courage d'esprit de Cicéron ? Quelle devoit être sa merveilleuse facilité de penser & d'écrire ? Depuis près de deux mille ans, le loisir le plus parfait, la privation d'affaires la plus complète, l'éducation la plus soignée, la méditation la plus assidue n'ont pu encore lui donner de rival dans les différents genres de Littérature, où il s'est distingué de son temps.

Je ne sçais combien de gens *à petit-amour-propre*, lui reprochent le sien. Il seroit défendu à un homme qui contentoit si fort les autres, d'être content de lui-même ! Quelle barbarie ! Il n'y auroit donc point de récompense pour les grands travaux & les grands talents ! Il a dit tout haut, suivant la juste & très-ingénieuse expression de M. de

Mairan (*) ; il a dit tout haut ce que les autres disent tout bas : mais ses droits étoient sublimes;

(*) M. de Mairan, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Françoise, &c. mort le 20 Février 1771, âgé de 93 ans & quelques mois. Il étoit mon ami dans toute l'étendue du mot, & j'ai pleuré mon ami. Toute l'Europe Sçavante, & la Chine, qui fait tant d'honneur à l'Asie, sont en possession de ses titres & de ses droits sur l'estime publique. M. de Fouchi, son ami & le mien, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, chargé de publier ces monuments, les a décrits avec une noble simplicité, & le public lui a témoigné, par des applaudissemens redoublés, combien un tableau fidèle & sagement dessiné,

ils avoient captivé l'admiration & la reconnoiſſance de tout le

---

étoit ſupérieur à la vaine pompe des Sentences & des Épigrammes.

Mais les hommes célèbres ſont quelquefois auſſi louables par les mauvaiſes qualités qu'ils n'avoient pas, que par les bonnes qu'ils avoient. Dire que M. de Mairan n'eut point de jaloux, ce ſeroit dire qu'il n'eut point de mérite. J'ai connu quelques-uns de ſes ennemis; je ne l'ai connu ennemi de perſonne. Il n'entendoit point le bien qu'on diſoit d'un autre, comme une eſpèce de mal qu'on diſoit de lui. Ses belles qualités n'étoient point un miroir, où il ne ceſſât de ſe regarder. Convaincu de la baſſeſſe & du délire d'être à la fois de ſa perſonne

monde. Où ſont, & quels ſont ceux de ſes détracteurs ?

& l'adorateur & l'idole, il n'ouvroit point la bouche pour chanter des hymnes perpétuels en ſon honneur.

Il ne s'imaginoit point que, pour être plaiſant, il fallût ſe permettre d'être bouffon. Il n'eut point la manie de ſe donner des ridicules, à force d'en charger les autres ; de croire que, pour être ferme, il fallût être brutal ; en criant toujours *à la liberté*, de tendre perpétuellement au deſpotiſme, & d'être fort intolérant, en prêchant la tolérance.

On ne le ſurprenoit point avec ces mots explétifs, ſi familiers dans la bouche des Crocheteurs ou dans le langage des Halles. Le Miniſtère, ſous lequel il vivoit, n'eut point à lui re-

S'occuper soi-même, & vouloir que les autres s'occupent de l'élégance de notre chaussure, de la recherche dans nos vêtemens, du bel air de notre maintien, de la mignardise de nos manières, des gentillesses & des petites saillies de notre esprit, de la mali-

---

procher l'incontinence de sa Langue. Quelques abus inévitables ne l'autorisèrent jamais à ces triviales déclamations, dont les premiers effets sont d'affoiblir la subordination, d'enhardir au crime, & de rassurer contre les remords.

Enfin les Étrangers, comme les Nationaux, n'ont point vu, & la postérité ne verra point en lui, ce que l'Histoire nous offre quelquefois, un grand mérite d'un dangereux exemple.

gnité de nos railleries, de la légèreté de nos écrits, &c. voilà de la pure vanité. Cela ne peut qu'offenſer les autres, ſans leur faire aucun bien.

Mais défendre la vie des Citoyens, confondre les intrigues, arrêter les ſéditions, découvrir & anéantir les conjurations, veiller perpétuellement pour le repos & le ſalut d'un grand Empire, ravir enfin ſes contemporains, avec les races futures, par l'abondance de ſes penſées, ou les charmes de ſa diction, & manifeſter ſoi-même ſa ſenſibilité pour de ſi ſublimes avantages; ſi c'eſt-là de l'amour-propre, heureuſe vanité, m'écrierai-je, qui a fait les délices de ſon temps, & celles des temps à venir!

Cet homme immortel, dans la mémoire des hommes, à qui

ils doivent la lumière de leur conduite, & les charmes de leur ſolitude, n'a pourtant vécu que ſoixante & quatre ans, à très-peu-près. Le parti d'Antoine le fit poignarder, l'an de la fondation de Rome 711, & 43 ans avant J. C.

L'hiſtoire a remarqué, qu'il fut tué par un certain *Popilius Léonas*, à qui il avoit ſauvé la vie, quelque temps auparavant, contre ceux qui l'accuſoient d'avoir tué ſon père. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuyoit dans ſa litière vers la mer de Cajète.

La fureur s'éxerça même contre ſon cadavre. Sa tête & ſa main furent apportées à Rome, & miſes par Antoine ſur la Tribune aux harangues, d'où Cicéron avoit ſi ſouvent parlé au

peuple, & prononcé des discours éloquens, pour la défense de la liberté publique. Fulvie, femme d'Antoine, ayant vomi mille injures contre ces tristes restes, lui tira la langue de la bouche, & la piqua, à plusieurs repriſes, de son aiguille de tête. Quelle récompense, si, de son vivant, Cicéron n'avoit pas fait son bonheur, ou s'il n'avoit pas eu *la vanité* (puisqu'on veut l'appeller ainsi) de faire son bonheur de la félicité des autres!

5. *Augures*.... Du Latin *augurium*, mot composé, selon Varron, d'*avium* des oiseaux, & *garrius* gazouillement; parce que du vol & du gazouillement des oiseaux les Romains tiroient des conjectures, réputées la volonté des Dieux, pour le bon ou le mauvais succès des entreprises publiques.

La dignité d'*Augure* étoit très-considérable dans l'ancienne Rome. C'étoient des Miniſtres de la Religion, qu'on regardoit comme les interprètes des Dieux, & que l'on conſultoit, pour ſçavoir ſi l'on réüſſiroit dans ſes entrepriſes. Ils en jugeoient, comme on l'a déjà dit, par le vol des oiſeaux, & par la manière dont mangeoient les poulets ſacrés.

Il paroît, par les Livres Saints, que la ſcience des Augures étoit très-connue des Égyptiens & des autres Orientaux, du temps de Moïſe, & même avant lui. Ce Légiſlateur des Juifs, qui vécut cent vingt ans, mourut l'an du monde 2584, avant J. C. 1451 ans. Dans le Lévitique, dont on le croit Auteur, il défend de conſulter les *Augures*. Ce qui dé-

montre que cette ſuperſtition eſt d'une antiquité très-reculée.

6. *Il s'étonnoit que deux Augures puſſent ſe regarder, en faiſant leurs fonctions, ſans éclater de rire.* . . . . . Tous les Auteurs de ma connoiſſance, qui citent ce trait contre les *Augures*, l'attribuent à Cicéron : mais cet Orateur-Philoſophe le donne lui-même au vieux Caton. Voyez la ſeconde partie des Ouvrages Philoſophiques de Cicéron, imprimés à Paris, en 1573, Livre deuxième de la Divination, *page* 4872, vous y lirez les paroles ſuivantes : *Vetus autem illud Catonis admodùm ſcitum eſt, qui mirari ſe aïebat, quòd non rideret haruſpex, haruſpicem cum vidiſſet* : c'eſt-à-dire, tout le monde ſçait cet ancien mot de Caton : « Je m'étonne que deux

» Augures puiſſent ſe voir ſans » rire ».

Ce n'eſt pas que Cicéron n'eût la même penſée ; tous ſes livres de la divination ſont pleins de très-bons raiſonnements contre ces eſpèces de pieuſes crédulités ; car il ajoûte tout de ſuite. *Quota enim quæque res evenit prædicta ab his ? Aut ſi evenit quippiam, quid afferri poteſt cur non caſu evenerit ? Rex Pruſias, cum Hannibali apud eum exſulanti pugnare placeret, negabat ſe audere, quòd exſta prohiberent. An iu, inquit, carunculæ vitulinæ mavis quam Imperatori veteri credere ? Quid ? ipſe Cæſar, cum à ſummo Haruſpice moneretur, ne in Africum, ante brumam, tranſmitteret, non ne tranſmiſit ? Quod ni feciſſet, unum in locum omnes adverſariorum copiæ conveniſſent.* Ce qui

ſignifie : quelles ſont donc les prédictions de ces Haruſpices, qui aient eu leur effet ? Si cela eſt arrivé quelquefois, comment prouvera-t-on que cela n'eſt pas dû au hazard ? Le Roi Pruſias n'oſoit donner une bataille, à cauſe que les entrailles des victimes s'y oppoſoient : cependant Hannibal, qui s'étoit retiré chez ce Prince, le lui conſeilloit fortement. Aimez-vous mieux, dit-il, vous en rapporter à la chair d'un veau qu'à un vieux Général ?

Eſt-ce que Céſar lui-même n'a point fait paſſer en Afrique des troupes Romaines, avant la ſaiſon de l'Hiver, contre l'avis du Chef des Haruſpices ? S'il ne l'eût pas fait, les ennemis euſſent eu le temps de réünir leurs forces, &c.

Caton, par ſon mot, tourne

les Haruſpices en ridicule. Mais Cicéron les combat en bataille rangée, avec une légion d'arguments qui les écraſe. Cependant il les fait reſpecter en public ; parcequ'il penſoit que la ſuperſtition étoit le Dieu du peuple.

7. *Des expreſſions, qui ſe prêtoient également bien à tous les ſens qu'on vouloit leur donner...* Cela ſauvoit leur honneur en bien des occaſions. Créſus, Roi de Lydie, voulant faire la guerre aux Perſes, envoya aux Oracles, pour en apprendre le ſuccès, des Députés chargés de préſents. La réponſe fut que, *s'il entreprenoit cette guerre, il renverſeroit un grand Empire.* Vainqueur ou vaincu, Créſus ne pouvoit les convaincre de faux ; dans l'un ou l'autre cas c'étoit toujours un grand renverſement d'affaires.

Souvent même il n'étoit pas beſoin que les Oracles ou les Impoſteurs priſſent la peine de ſe mettre à couvert ſous l'ambiguité des expreſſions. Le peuple, & tout ce qui en a l'eſprit, eſt ſi jaloux de ſes opinions, qu'il ſe charge volontiers du ſoin de juſtifier ceux qui les trompent.

Lucien a écrit la vie d'un certain Aléxandre, qui faiſoit profeſſion de prédire l'avenir. Il eſt très curieux de voir comment la perſonne même trompée cherche à ſauver la fauſſeté d'une prédiction, que cet Impoſteur lui avoit faite. *Quàm facilè*, dit Vandale, p. 171 & 172 de ſon Hiſtoire des Oracles, *ſuperſtitioſæ, atque indè credulæ multitudini aliquid perſuaderi queat, ex hoc exemplo diſcimus: ac quàm parvo negotio etiam magnates ſe decipi*

ſinant, modò talibus fuerint addicti, liquet ex hoc ſequenti exemplo, apud Lucianum, in vitâ Alexandri pſeudomantis, reperiundo. Cela veut dire ; on apprend, par cet éxemple, combien il eſt aiſé d'en faire accroire à la multitude ſuperſtitieuſe & crédule. Les Grands mêmes, attachés à des opinions populaires, ſe laiſſent tromper avec la même facilité. Nous pouvons en voir un éxemple dans la vie du faux Prophête Aléxandre, écrite par Lucien.

Et tout de ſuite Vandale met ce trait d'hiſtoire en Latin d'après le Grec de cet Auteur : *Libet autem, inquit Lucianus, aliquod ex his reſponſis commemorare, quæ Rutilliano reddidit : huic ſciſcitanti de filio, ex uxore priore ſuſcepto, jamque ad diſciplinas maturo, quem præceptorem in*

litteris illi inſtituendo adhiberet, reſpondit:

Pythagoram, egregièque canentem
prælia vatem.

Deindè, paucis poſt diebus, extincto puero, ipſe quidem hærebat, nec habebat quid incuſantibus reſponderet: Oraculo videlicet ita re præſenti confutato: at Rutillianus optimus, ultrò occupans, defendebat Oraculum: affirmans Deum portendiſſe hoc ipſum, cum juſſiſſet neminem è vivis adoleſcentulo deligi præceptorem, ſed Pythagoram potiùs atque Homerum, jam olim defunctos, quibuſcum credibile eſſet eum jam verſari. Quid igitur Alexandri vitio vertere convenit, ſi cum homunculis hujuſmodi verſari optavit?

Voici la verſion de ce paſ-

ſage. Rapportons (c'eſt Lucien qui parle) quelques éxemples des réponſes qu'il fit à Rutillien. Cet homme avoit, d'une première femme, un fils en âge d'avoir des maîtres, pour l'inſtruire dans les Lettres. Le Prophête Aléxandre conſulté répondit : donnez-lui

Pythagore & l'Auteur qui chante les combats.

Peu de jours après le jeune homme mourut. Cela jetta le Prophête dans un grand embarras, vis-à-vis de ceux qui l'accuſoient de ſçavoir bien mal ſon métier ; & on le prouvoit par le fait même, que l'on avoit ſous les yeux : mais le bon Rutillien ſuggéra de lui-même la réponſe, en affirmant que l'Oracle avoit prédit réellement la mort de ſon fils : car, en le renvoyant

voyant ainſi à Pythagore & à Homère, morts depuis long-temps, c'étoit dire bien clairement qu'aucun homme vivant n'en pouvoit être le précepteur : & il y a toute apparence, ajouta-t-il, que, dans le moment où je parle, mon fils eſt à converſer avec eux. Puis donc qu'il ſe trouve en ſi bonne compagnie, pourquoi faire un crime à Aléxandre de l'avoir ſouhaité ?

Le lecteur ne ſera peut-être pas fâché de voir comment M. de Fontenelle traduit, commente, paraphraſe & abrège cet endroit de Lucien, ſur la traduction de Van-Dale. Voyez la fin du Chapitre ſeizième de ſon Hiſtoire des Oracles, vous y trouverez ce qui ſuit : « Quand le » faux Prophête Aléxandre ré- » pondit à Rutillien, qui lui de-

» mandoit quels précepteurs il » donneroit à ſon fils, qu'il lui » donnât Pythagore & Homère, » il entendoit tout ſimplement » qu'on lui fit étudier la Philo- » ſophie & les Belles-Lettres. » Le jeune homme mourut peu » de jours après ; & on repré- » ſentoit à Rutillien que ſon Pro- » phête s'étoit bien mépris : mais » Rutillien trouvoit, avec beau- » coup de ſubtilité, la mort de » ſon fils annoncée dans l'Oracle, » parce qu'on lui donnoit pour » précepteurs Pythagore & Ho- » mère, qui étoient morts.

8. *La Pythie philippiſoit*, &c. Ce trait, lancé par Démoſthêne contre *Philippe*, Roi de Macédoine, ennemi des Grecs, ſe lit, en Grec & en Latin, dans le diſcours intitulé *Æſchini oratio contra Cteſiphontem*, à la page

449 d'un in-folio, qui a pour titre *Demoſthenis & Æſchini, principum Græciæ oratorum, opera*, &c. Francofurti MDCIV.

Non eâ de cauſâ, inquit Æſchines, cavendum eſſe monuit Amyniades, & Delphos mittendos aliquos, qui oraculum ſciſcitarentur. Sed Demoſthenes refragabatur, quòd Pythiam Philippo ſtudere diceret. Homo ineruditus, & fruens ac repletus licentiâ quæ à vobis ei datur.... Ce n'eſt pas pour cela, dit Æſchine, qu'Amyniades vous a avertis de vous tenir ſur vos gardes, & d'envoyer à Delphes, pour conſulter l'Oracle : mais Démoſthêne s'y oppoſoit, en ſoutenant que la Pythie *philippiſoit* ou étoit dans les intérêts de Philippe. Homme ignorant, plein d'orgueil & d'audace, par la licence que vous lui donnez.

Et, tout de ſuite, Æſchine reproche une contradiction à Démoſthêne, parce qu'avant le trait contre la Pythie, il avoit dit que, ſi Philippe n'étoit pas déja entré en Grèce, c'eſt qu'alors les victimes ne lui étoient pas favorables.

Ainſi les Princes des Orateurs Grecs, malgré leur extrême délicateſſe ou tout leur Atticiſme, ſe donnoient, comme de nos jours, de bons coups de maſſue, avec la parole & la plume.

9. *L'Oracle de Delphes*. . . . . C'étoit, avant J. C., une des plus grandes dévotions de la Grèce. Le Temple, où il rendoit ſes réponſes, étoit ſur le haut du Mont-Parnaſſe, autour duquel étoit bâtie la Ville de Delphes; d'où il tira ſon nom. Elle étoit au Nord, & à huit ou dix lieues du Golphe de Lépante. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un très-petit

Village, appellé *Caſtri*. Les Voyageurs de nos jours ne le viſitent qu'à cauſe du lieu qu'il occupe, dont le nom retentit partout dans l'Hiſtoire ancienne.

10. *Les réponſes du Trépied*... On a vu (Note 5e. du Chap. II.) qu'il y avoit à Delphes une certaine foſſe, d'où ſortoit une vapeur, qui troubloit les ſens; au point de faire prédire quelquefois l'avenir à ceux qui en étoient ivres. Dans leur enthouſiaſme, pluſieurs tombèrent dans ce trou, & y périrent. De peur de cet accident pour la ſuite, on mit un *Trépied* ſur ſon embouchure; &, comme il s'y établit un Temple à Oracle, où toute la Terre venoit ſe rendre, la Prêtreſſe, qui en étoit l'organe, ne rendant ſes réponſes qu'aſſiſe ſur ce *Trépied*, on donna, par méta-

phore, une ſorte d'âme à cet inſtrument ; à la manière des Poëtes, dont la fureur eſt de tout animer. De ſorte que les réponſes du *Trépied* étoient tout ſimplement celles de la Prêtreſſe ou de l'Oracle qui l'inſpiroit. C'eſt préciſément, comme ſi l'on diſoit aujourd'hui, pour enfler ſa proſe, & ſe donner un ton Poëtique, les réponſes de la *Caſſerole* ou de la *Marmite*, au lieu de dire ſimplement les réponſes de la *Cuiſinière*.

11. *Je ſçais bien que c'eſt l'opinion commune qu'ils furent univerſellement réduits au ſilence à la venue de J. C. dans ce monde....* La prévention & l'opiniâtreté ſont deux qualités preſqu'inſéparables. Soutenir que les Oracles ſe ſont tus à la venue de J. C. c'eſt affirmer qu'il n'y a plus d'Ido-

lâtres : mais nos Européens, qui ſont tous les jours aux Côtes de Malabar & de Coromandel, écrivent que ces contrées ſont couvertes d'adorateurs de faux Dieux, malgré les peines que ſe donnent les Miſſionnaires Chrétiens & Mahométans, pour les rappeller à l'idée & au culte d'un ſeul Dieu inviſible, qui donne tant de preuves de ſon éxiſtence dans la conſtruction, le Gouvernement, & la conſervation de cet Univers.

Ces faux Dieux ſont conſultés, & donnent des réponſes ſur le préſent & l'avenir. Les Oracles des Anciens ne faiſoient pas autre choſe : ils éxiſtent donc encore aujourd'hui, & il en éxiſtera à perpétuité, tant qu'il y aura des hommes en ſociété, dont une partie trouvera ſon intérêt à tromper l'autre.

12. *Julien l'Apoſtat alla juſqu'à conſulter les Oracles.....* Théodoret, Évêque de Cyr, Ville de Syrie, un des plus doctes Prélats de l'Égliſe Grecque, dans le quatrième & le cinquième ſiècle, avec la réputation la plus ſoutenue de candeur & de probité, s'exprime de la manière ſuivante dans un de ſes ouvrages. « Julien ayant envoyé à Delphes, » à Délos, à Dodone & à d'autres Temples à Oracle, pour » demander à leurs Prêtres ou » Prophêtes, s'il devoit entreprendre la guerre, qu'il avoit » deſſein de faire aux Perſes; il » lui fut répondu par un ordre » de l'entreprendre, & par une » promeſſe de bon ſuccès.... » Preuve inconteſtable que les anciens Oracles ſubſiſtoient encore après J. C.; puiſque l'Empereur Julien vivoit dans le IVe. ſiècle.

Je n'ai fait que mettre en Français le paſſage de Théodoret, cité & traduit du Grec en Latin par Van-Dale, *page* 491 de ſon Traité des Oracles, où l'on trouve ces paroles : *Cum miſiſſet ergo (Julianus) ad Delphos, ad Delon & Dodonem, & alia Templa fatidica, petebat ab ipſorum Prophetis, ſuſcipiendumne eſſet bellum : illi verò & ſuſcipere id jubebant & victoriam promittebant*, &c.... Vous pouvez en lire le Grec dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Théodoret, *Liv.* 3. *chap.* 16.

13. *Polype d'eau*..... Ce mot eſt tiré de Grec *Polypos*, compoſé de *polu*, pluſieurs, & *pos* pied ; en Latin *multipes* ; c'eſt-à-dire, animal à pluſieurs pieds, ou qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'en pieds ; mais, plus conformément

à l'obſervation, qui n'eſt qu'en bras.

M. Trembley, de la Société Royale de Londres, publia ſur ce ſujet, en 1740, un Mémoire fort curieux. On avoit cru, avant lui, qu'un moyen infaillible d'ôter enfin la vie à un animal, étoit de le mettre en pièces ou par morceaux; mais il a trouvé que c'étoit, au contraire, un des moyens les plus ſûrs & les plus prompts de reproduire ce Polype & de le multiplier.

Si cet habile Naturaliſte eût eu le délire, ou la mauvaiſe foi de ſe donner pour un faiſeur de prodiges, il eſt certain qu'il y fût parvenu à très-peu de frais. Un peu d'effronterie, avec de ſots admirateurs ou des ignorants, qui ne manquent nulle part, ç'en étoit aſſez pour le douer d'une puiſſance ſurnaturelle,

Un homme coupe tête & queue à un animal bien vivant, il le montre rétabli, en très-peu de temps, dans toute ſon intégrité, ſans aucune illuſion, & ce ne ſera pas-là un miracle ! Ce ſeroit réſiſter à l'évidence, ce ſeroit n'en vouloir croire ni ſes yeux ni ſon toucher.

14. *Les chênes de la Forêt de Dodone*..... Les Géographes diſent que *Dodone* étoit autrefois une Ville, dont il ne reſte plus aujourd'hui aucuns veſtiges, ſituée dans l'Épire, au pays des Moloſſes, contrée attenant la Grèce. Près de cette Ville étoit une forêt, plantée de chênes conſacrés à Jupiter. Dans cette Forêt étoit un Temple élevé en l'honneur du même Dieu. Il y avoit là un Oracle, qui paſſoit pour un des plus fameux & des

plus anciens de tous ceux de la Grèce.

Afin que le ſouffleur, qui faiſoit parler la Prêtreſſe, ne fût entendu que d'elle ſeule, on y voyoit la ſtatue d'un homme, tenant en main un fouet, lequel agité par des vents naturels ou artificiels, ſuivant le beſoin, faiſoit beaucoup de bruit, en frappant ſur un chaudron ou vaſe d'airain, diſpoſé pour recevoir ſes coups.

C'eſt pourquoi Paulmier, dans ſa deſcription de l'ancienne Grèce, prétend que le nom de *Dodone* eſt venu du ſon que rendoit le chaudron, dont on vient de parler; ſon qui reſſembloit à la ſyllabe *do*, *do* des Grecs; comme nous diſons *don*, *don*; pour imiter le ſon des cloches.

Ce n'étoit pas ſeulement, dans le Temple, que ſe rendoient les

oracles; les pigeons, qui habitoient la forêt, paſſoient de même pour avoir le don de prédire l'avenir. Les Grecs accordoient auſſi le don de Prophétie aux chênes de la forêt, dont quelques-uns étant creux, ſans doute, les Prêtres impoſteurs pouvoient s'y cacher, & rendre des réponſes au peuple ſuperſtitieux, qui venoit les conſulter, & qui ſe tenant toujours, par reſpect, éloigné de ces arbres ſacrés, n'avoit garde de démêler la fourberie.

C'eſt ainſi qu'on a expliqué, juſqu'à préſent, les chênes parlants de la forêt de Dodone : mais combien eſt plus ſimple & plus impénétrable l'art des *Ventriloques* ? Ils ne font pas ſeulement parler des arbres, mais des buiſſons, des ruiſſeaux, le ſein de l'Air ou de la Terre,

à volonté ; & ils ne craignent point qu'on aille éventer leurs machinations, en fouillant les ſouterrains, ou en creuſant les arbres.

Il n'y a là aucune dépenſe à faire, aucun appareil, & preſqu'aucun ſecret à garder. Des Prêtres ou des femmes *Ventriloques*, art que l'on peut apprendre en huit jours, quand on a quelque diſpoſition au métier ; inſtrument que l'on porte partout avec ſoi, & au-dedans de ſoi ; voilà tout le ſecret de la Divination ou des Prophéties Payennes.

CHAPITRE IV.

Exemples de Ventriloques modernes, qui ne remontent pas au-delà du 16e. siècle.

LES Oracles, comme on vient de le voir, n'étoient que des Prêtres du Paganiſme, qui faiſoient profeſſion de tromper, uniquement par cupidité & ſurtout par ambition. L'état de Prêtre de bonne foi n'a jamais été, en nul endroit du monde, un état néceſſiteux. Ils auroient trouvé quelqu'excuſe, s'ils euſſent été dans celui de la femme, dont je vais rapporter un trait, non moins ſingulier que tout ce que l'on a vu juſqu'à préſent.

La vieilleſſe, les infirmités & la pauvreté, ſont trois eſpèces de maladie, qui méritent bien quelqu'indulgence, en faveur des moyens dont elle ſe ſervoit, pour provoquer les largeſſes des perſonnes curieuſes de la voir : largeſſes, au demeurant, dont on étoit bien dédommagé, par le merveilleux qu'elle préſentoit ouvertement à tout le monde, ſans aucun myſtère & ſans aucune machine.

TÉMOIGNAGE DE VAN-DALE.

ANTOINE VAN-DALE, Médecin Hollandois, de la Ville d'Harlem, ſi célèbre & ſi digne de l'être par deux excellens Traités très-ſçavans & très-philoſophiques, l'un ſur les Oracles, & l'autre ſur l'Idolâtrie (1), eſt l'Écrivain qui me fournit ce trait

d'hiſtoire. Le fait qu'il contient a été obſervé par lui-même, & il proteſte qu'il en a été, avec beaucoup d'autres perſonnes, témoin oculaire & auriculaire. Voyez la *p.* 652 *& ſuiv.* de ſon Ouvrage *in*-4°. ſur l'Idolatrie & les ſuperſtitions, écrit en Latin.

Après avoir produit, ſur les Ventriloques, beaucoup d'éxemples que nous avons vérifiés dans leurs ſources, vous y trouverez les paroles ſuivantes : « voilà, dit-» il, ce que j'ai emprunté d'au-» tres Écrivains. J'aurois pu en » augmenter le nombre : mais je » vais préſenter des éxemples, » dont j'ai été moi-même té-» moin oculaire & auriculaire, » avec un grand nombre de per-» ſonnes, tant dans ma propre » maiſon, que dans d'autres en-» droits de cette Ville d'Harlem.

» Des milliers d'hommes ont vu,
» comme moi, à Amſterdam,
» en 1685, dans l'Hôpital des
» vieillards, une femme âgée de
» 73 ans, nommée *Barbara Ja-*
» *cobi*. Dans quelque chambre
» à coucher qu'on la mît, l'affluen-
» ce de ceux qui la viſitoient étoit
» ſi grande, qu'à peine elle pou-
» voit s'y remuer. Elle ſe tenoit
» à côté d'un petit lit, dont elle
» écartoit les rideaux. Le viſage
» à découvert, & tourné du côté
» vers lequel elle adreſſoit la pa-
» role, elle parloit ou faiſoit ſem-
» blant de parler à un homme,
» qu'elle appelloit *Joachim*, com-
» me s'il y eût été couché. Elle
» lui faiſoit des queſtions ſur de
» jeunes filles, auxquelles elle
» ſuppoſoit qu'il faiſoit la cour,
» d'après les bruits qui lui reve-
» noient de la Ville.

» Les queſtions, & les répon-
» ſes bien rélatives aux queſtions,
» ſe faiſoient de part & d'autre
» avec un air de vérité, qu'il
» n'étoit pas poſſible de ſuſpec-
» ter, tant étoit marquée la diffé-
» rence des deux voix.

» Selon ce qu'elle diſoit à ſon
» prétendu *Joachim*, on enten-
» doit cet homme tantôt pleurer
» & tantôt rire, quelquefois il
» pouſſoit des gémiſſements, fai-
» ſoit des exclamations & des
» éclats de rire, quelquefois il
» ſe mettoit à chanter; & tout
» cela avec tant d'art & de grâce,
» qu'il n'y avoit jamais ni la
» moindre héſitation, ni la plus
» légère interruption; au point
» que l'illuſion étoit abſolument
» complète.

» Le dialogue entre ces deux
» perſonnes étoit parfaitement

» bien ſoutenu (quoiqu'on n'en » vît qu'une). Elles commençoient » un ſujet, dont elles ne s'écar- » toient point, & elles le ſuivoient » juſqu'à ſon entière concluſion.

» Cependant les ſpectateurs » étoient dans le plus grand éton- » nement. On eût juré que les » réponſes partoient véritable- » ment de quelqu'homme caché » dans le lit, ſi par des recher- » ches éxactes l'on ne ſe fût bien » aſſuré du contraire.

» L'embarras ſur-tout, où cette » vieille femme jetta une jeune » mariée, nous fit rire de tout » notre cœur. Au moyen de quel- » ques inſtructions, que la mère » de famille lui avoit données en » cachette, *Barbara Jacobi* rap- » pella, en notre préſence, à la » jeune femme quelques petits » myſtères du temps paſſé, qu'elle

» ſe perſuadoit bien n'être con-
» nus que d'elle ſeule. Elle ne
» lui cacha pas même les termes,
» où elle en étoit actuellement
» avec ſon galant, & fut juſqu'à
» lui prédire l'avenir : mais elle
» lui faiſoit dire tout cela par
» ſon *Joachim*, qu'elle feignoit
» ſi admirablement bien couché
» à côté d'elle.

» Il y avoit tant de naturel
» dans ces démonſtrations, que la
» jeune femme, ſaiſie de frayeur,
» s'imaginant que c'étoit le Dia-
» ble qui lui parloit du fond du
» lit, ſe mit à fuir de toutes ſes
» forces avec des cris épouvan-
» tables.

TÉMOIGNAGE DE BALTHAZAR BEKKER.

CE même fait eſt confirmé par *Balthaſar Bekker*, Docteur en Théologie & miniſtre à Amſterdam. On le trouve rapporté à la page 569 du 4e Tome d'un livre de ſa compoſition intitulé, *le monde enchanté* (2) 4 v. *in*-12. traduit de l'Hollandais en Français, & imprimé à Amſterdam en 1694 : « nous eûmes, l'année » paſſée, (dit cet Auteur, témoin » oculaire & auriculaire) dans la » maiſon des vieilles femmes » de cette Ville (Amſterdam) » une vieille, qui parloit dans » ſon lit avec un certain *Joachim* » (à ce qu'elle diſoit) ſans qu'il

» fût poſſible de diſcerner, que » ce fût elle qui contrefaiſoit » cette ſeconde voix. Cela ſe fait, » ajoute *Bekker*, par l'éxercice, » à quoi ſert beaucoup la diſ- » poſition de la poitrine & de la » gorge ».

Van-Dale, que je viens de citer, va encore plus loin. Il dit qu'il a vu, & que beaucoup d'autres perſonnes ont vu comme lui, à Harlem & ailleurs, un ſeul & même homme converſer avec lui-même, comme s'il y en avoit eu trois, & contrefaire une multitude d'hommes & de femmes, qui diſputent, ſe querellent, pleurent, chantent, *&c.* avec un ſi grand air de vérité, qu'il n'étoit pas poſſible de ne s'y pas méprendre.

Nous ne connoiſſons point une infinité de voies ſecrètes de la

Nature. Nous ne ſçavons point juſqu'où l'art peut pouſſer le preſtige. La ſageſſe demanderoit que, dans les cas du merveilleux, on ſuſpendît ſon jugement.

Mais le doute eſt un état d'inquiétude, qui fatigue & humilie. Je ne ſuis donc point ſurpris que des hommes, habiles d'ailleurs, mais peu verſés dans la Phyſique, aient mis ſur le compte du Démon, des opérations ſemblables à celles que je viens de préſenter au Lecteur.

TÉMOIGNAGE

TÉMOIGNAGE DE LUDOVICUS CŒLIUS RHODIGINUS.

LUDOVICUS Cœlius Rhodiginus (3) eut de la célébrité sur la fin du quinzième, & au commencement du seizième siècle. Il étoit fort versé dans les Lettres Grecques & Latines, qu'il enseigna avec applaudissement à Milan & à Padoue.

Avec de l'érudition on ne recherche pas toujours à remonter aux causes des événements. Souvent on s'occupe plus de charger sa mémoire de faits que son entendement de réflèxions. Aussi allez-vous voir Cœlius Rhodiginus, dans un cas difficile ou plutôt

insolite, se jetter tout-à-coup dans les causes surnaturelles. Ayant occasion, dans son huitième Livre de ses *Anciennes Leçons*, de parler de femmes Ventriloques, & craignant qu'on ne jettât un ridicule sur cette assertion, ou qu'on ne regardât tout cela comme une pure fable, il proteste qu'il en a vu & entendu lui-même. Voici, en français, le sens de ses paroles Latines sur cet article.

« Qu'on n'aille pas regarder, » dit cet Auteur, les femmes Ventriloques comme une fable, » qui ne mérite que des risées; » je suis prêt d'attester qu'il en » éxiste de mon temps même. » J'ai vu, dans ma patrie, une » petite femme d'une basse naissance, du ventre de laquelle on » entendoit la voix de *l'Esprit*

» *immonde*. Cette voix, à la vé-
» rité, étoit fort grêle : mais,
» quand il le vouloit, elle étoit
» pourtant très distinctement pro-
» noncée & fort intelligible. Je
» l'ai entendue moi-même avec
» une infinité d'autres personnes,
» non seulement de *Rovigo*, mais
» de presque toute l'Italie.

» Des hommes puissants, fort
» curieux de connoître l'avenir,
» l'envoyoient chercher quelque-
» fois. On la dépouilloit de tous
» vêtements, en présence de tout
» le monde & de moi-même,
» de peur qu'il n'y eut là-dessous
» quelque supercherie cachée.
» On avoit un très-grand soin de
» n'entendre la Ventriloque qu'a-
» près cet éxamen.

» Le Démon, qui s'étoit gîté
» dans son ventre, s'appelloit *Cin-*
» *cinnatulus* (le petit Frisé). Il

» ſe plaiſoit beaucoup à cette dé-
» nomination, & répondoit vo-
» lontiers à ceux qui l'appelloient
» par ce nom. Quand on l'inter-
» rogeoit ſur ce qu'il y avoit de
» plus caché, (pourvu qu'il fût
» queſtion du paſſé ou du pré-
» ſent), il faiſoit ſouvent des ré-
» ponſes tout-à-fait merveilleuſes:
» mais, quand on le queſtion-
» noit ſur l'avenir, c'étoit le plus
» grand menteur du monde; &
» il manifeſtoit quelquefois ſon
» ignorance, en affectant une eſ-
» pèce de bourdonnement, un
» murmure incertain, ou un bruit
» ſourd, où l'on ne pouvoit rien
» comprendre.

TÉMOIGNAGE DE JÉRÔME OLÉASTER.

JÉRÔME OLÉASTER (4), Grand Inquiſiteur en Portugal; bon philoſophe, de la manière qu'on l'étoit de ſon temps (vers le milieu du ſeizième ſiècle), habile dans l'intelligence des Langues Hébraïque, Grecque & Latine, avoit, de même que Ludovicus Cœlius Rhodiginus, beaucoup plus éxercé ſa mémoire que ſon jugement. L'ouvrage Latin, dont il eſt Auteur, & d'où je tire le fait que je vais rapporter, eſt un volume *in-folio*, en pages à deux colomnes, intitulé *Iſaias inter majores Prophetas primus*, imprimé à Paris en 1656.

« Selon moi, dit cet Auteur, » colomne 558, Python étoit » un Démon, ſous l'image d'un » mort, que les vivants alloient » interroger, quand ils vouloient » ſçavoir quelque choſe »; &, pour le prouver, il cite l'endroit du Chapitre de l'*Ombre de Samuel*, où il eſt dit, *fais-moi, je te prie, une Divination, par Python, ou en conſultant l'Eſprit de Python.*

Après cette belle preuve, & avoir bien pris ſon parti ſur la vérité de l'opération du Démon en ces circonſtances, il rapporte l'éxemple d'une Ventriloque, dont il avoit été témoin. Je n'y mettrai que du Français, en la place du Latin.

« Dans ma jeuneſſe, dit Oléaſ- » ter, lorſque je faiſois mes » études au Collége Royal de » Liſbonne, je me rappelle y

» avoir vu une certaine *Cécile* que » l'on amena au Palais, où elle » comparut devant le Sénat. On » entendoit partir de ſes coudes, » & quelquefois d'autres parties » de ſon corps, une voix grêle, » qu'elle attribuoit à un certain » *Pierre Jean*, mort depuis quel- » que temps.

» Cette voix répondoit, ſur le » champ & très-vîte, aux queſ- » tions qu'on lui faiſoit. Elle ne » ceſſoit de recommander à la » charité de tout le monde l'in- » digence de la pauvre Cécile, » & ſollicitoit perpétuellement » le ſecours de ceux qu'elle ap- » prochoit.

» Par le jugement du Sénat elle » fut éxilée à l'Iſle de Saint Tho- » mas : (c'eſt une Iſle des *An-* » *tilles*, ſous la latitude Septen- trionale de 18°. & $\frac{1}{2}$ environ,

dans la Zone brûlante, assez près de *Porto-Rico*, & pas fort éloignée de Saint-Domingue); « elle y mourut, suivant » que je l'ai appris par des hommes » dignes de foi ».

Cécile étoit bien plus un sujet d'étude que de punition. Elle ne faisoit de mal à personne, & ne cherchoit qu'à attendrir ses semblables sur les misères de sa vie.

DIGRESSION (*a*).

MAIS l'ignorance est toujours barbare. Voyez ce qu'elle pro-

(*a*) Du Latin *Digressio*, changement de propos, dont le verbe est *Digredi*, s'écarter.

duiſit contre l'infortuné *Grandier* (5), qui fut juridiquement brûlé vif, le 18 Août 1634, ſur l'accuſation d'avoir enſorcelé quelques Religieuſes de *Loudun*, Ville du Poitou. Cette terrible Sentence émanoit pourtant de douze Juges, dont on vantoit beaucoup la probité.

Mais une conſcience fauſſe ou aveugle a tous les effets de la ſcélérateſſe réfléchie, ou du guet-à-pens médité. L'indignation a ſon rire. Qui pourroit le retenir, en liſant la forme de cette Sentence ? « Le 18 d'Août 1634, ſur » la dépoſition d'Aſtaroth, Diable » de l'Ordre des Séraphins, & le » chef des Diables poſſédants ; » d'Éaſas, de Celſus, d'Acaos, » de Cédon, d'Aſmodée, de l'Or- » dre des Thrônes ; & d'Alex, » de Zabulon, de Nephtalim,

» de Cham, d'Uriel & d'Achaz, » de l'Ordre des Principautés ». (C'eſt-à-dire, ſuivant les principes mêmes du Chriſtianiſme, ſur la dépoſition des Pères du menſonge.) Les Commiſſaires rendirent leur jugement, par lequel Maître Urbain Grandier, Prêtre, Curé de l'Égliſe de Saint-Pierre du Marché de Loudun, & Chanoine de l'Égliſe Sainte-Croix, fut déclaré *dûment atteint & convaincu du crime de magie, maléfice & poſſeſſion, arrivée par ſon fait ès perſonnes d'aucunes des Religieuſes Urſulines de Loudun, & autres ſéculières mentionnées au procès.* Pour la réparation deſquels crimes, il fut condamné à faire amende honorable, & *à être brûlé vif, avec les pactes & caractères magiques étant au Greffe, enſemble le livre*

manuscrit par lui composé contre le célibat des Prêtres, & les cendres jetées au vent (*b*).

Quand on considère attentivement toute l'affaire de la prétendue possession des Religieuses de Loudun, on y apperçoit tous les caractères de femmes ou Hystériques ou Ventriloques, dont l'amour avoit bouleversé tous les sens, avec une horrible machination contre la vie de Grandier. Que le Lecteur en juge par ce morceau, tiré des voyages de *Balthazar de Monconys* (6), *Part.* 1. *pag.* 14, 15 & 16. « Plus de » dix ans après l'éxécution de » *Grandier*, le 8 Mai 1645, j'al- » lai voir le matin, dit cet Au-

(*b*) Voyez le Dictionnaire de Bayle, au mot *Grandier*.

» teur, la Supérieure des Urſu-
» lines, jadis poſſédée, ſelon l'o-
» pinion commune; ce qui m'a-
» voit donné la curioſité de la
» voir. Je la fus donc deman-
» der, & j'eus la patience de
» l'attendre dans le parloir plus
» d'une groſſe demi-heure. Ce
» retardement me fit ſoupçonner
» quelqu'artifice : c'eſt pourquoi
» , après lui avoir fait compli-
» ment, je la priai de me mon-
» trer les caractères que le Dé-
» mon, qui la poſſédoit, avoit
» marqués ſur ſa main, lorſqu'on
» l'éxorciſoit. Ce qu'elle fit, en
» tirant le gant qu'elle avoit à ſa
» main gauche. J'y vis, en lettres
» de couleur de ſang, ſur le dos,
» en commençant du poignet juſ-
» qu'au petit doigt, *Jéſus*; au-
» deſſous, tirant vers l'épaule,
» *Maria*; plus bas, *Joſeph*; & plus

» bas, à la quatrième ligne, *F.*
» *de Salles.*

» Elle me dit toutes les mé-
» chancetés du Prêtre Grandier,
» qui avoit été brûlé, pour avoir
» donné le maléfice au Couvent;
» & comme un Magiſtrat de la
» Ville, duquel il débauchoit la
» femme, s'en étoit plaint à elle;
» & que de concert ils l'avoient
» dénoncé, non-obſtant les fortes
» inclinations, que ce malheu-
» reux lui cauſoit par ſes ſorti-
» lèges, dont la miſéricorde de
» Dieu la préſervoit.

» Enfin je pris congé d'elle,
» & auparavant je ſouhaitai de
» revoir ſa main, qu'elle me don-
» na fort civilement, au travers
» de la grille. Alors la conſidé-
» rant bien, je lui fis remarquer
» que le rouge des lettres n'étoit
» plus ſi vermeil, que quand elle

» étoit venue ; &, comme il me » ſembloit que ces lettres s'écail- » loient, & que toute la peau de » la main ſembloit s'élever, com- » me ſi c'eût été une pellicule » d'eau d'empois deſſéchée, avec » le bout de mon ongle j'empor- » tai, par un léger attouchement, » une partie de la jambe de l'M; ce » dont elle fut fort ſurpriſe, quoi- » que la place reſtât auſſi belle que » les autres endroits de la main. » Je fus ſatisfait de cela, & pris » congé d'elle ».

On voit par ce paſſage, que toute la prétendue poſſeſſion des Religieuſes de Loudun, avoit été machinée dans le deſſein unique de perdre le malheureux Grandier, qui n'avoit d'autre crime auprès de ſes perſécuteurs, que la beauté de ſa perſonne, les agréments de ſon eſprit, & les

avantages qu'il en retiroit de la part des femmes, au préjudice de ſes concurrents ou de ſes envieux.

Quand une fraude pieuſe n'offre que de la plaiſanterie, ſans nuire à la fortune, à l'honneur, à la liberté ni à la vie de perſonne, rien n'empêche qu'on ne ferme les yeux ſur ce qu'elle comporte d'irrégulier. S'en occuper d'une manière grave, ſeroit s'expoſer à faire un ſcandale beaucoup plus dangereux que l'action même.

Eraſme de Rotterdam (7), dans la 974e de ſes lettres, en préſente une de cette eſpèce, qui n'eſt pas moins plaiſante que la précédente eſt atroce. Voici à-peu-près le ſens de ſes paroles Latines.

« Un Curé voyant que le zèle de

» ſes paroiſſiens ſe refroidiſſoit; » c'eſt-à-dire, qu'ils ne mettoient » plus d'argent dans le tronc, » ou n'en apportoient guère à la » ſacriſtie, s'aviſa, un Vendredi » Saint, de lâcher dans le cimetière, à l'inſçu de tout le monde, des écreviſſes vivantes, » auxquelles il attacha de petits » bouts de cierges allumés. Ces » animaux, qui ſe mirent à errer » parmi les tombes, pendant la » nuit, offrirent un ſpectacle terrible. Perſonne n'en oſoit approcher. Des gémiſſements & des » ſanglots d'un Ventriloque, qui » euſſent parti en même temps » du ſein de la terre, euſſent » mis le comble à la terreur, » qui conſterna tout le monde.

» Dès que le bruit en fut répandu, le Curé monta en » chaire, & dit au peuple, que

» c'étoient les âmes des défunts, » qui demandoient à être délivrées de leurs tourments par » des meſſes & des aumônes. » Vous jugez bien que ce ſtratagême valut au Paſteur une » abondante récolte : mais, comme il n'avoit pas bien compté » ces écreviſſes, s'imaginant les » avoir toutes ramaſſées, on en » trouva quelques-unes dans des » décombres, qui portoient encore des reſtes de bougies éteintes, comme pour manifeſter » la ruſe & l'avidité du Paſteur.

Il faut ranger dans la même claſſe, & traiter ſur le même pied un merveilleux tout-à-fait comique, contenu dans un paſſage de l'Itinéraire de George Whéler *p.* 43 (8). La ſcêne ſe paſſe dans une petite Égliſe de Corfou.

« Elle eſt fameuſe, dit l'Au-
» teur, à cauſe d'une peinture
» de Notre-Dame, à qui l'on
» attribue des miracles, & dont je
» veux découvrir l'artifice. Voici
» la manière dont ils ſe font.

» Les étrangers, qui ont la
» curioſité de ſçavoir, ſi leurs
» amis ſont morts ou vivants,
» s'approchent de cette image,
» & y appliquent une pièce de
» monnoie, en penſant à quel-
» ques uns de leurs amis. Si la
» perſonne, dont ils s'enquiè-
» rent, eſt vivante, la pièce s'at-
» tache à l'Image: mais, ſi elle
» eſt morte, la pièce tombe
» dans un ſac, qui eſt au-deſſous;
» en ſorte que, ſoit qu'elle ſoit
» vivante, ſoit qu'elle ſoit mor-
» te, le Prêtre eſt aſſuré d'avoir
» la pièce. J'y appliquai quel-
» ques ſols de Corfou ou de

» Dalmatie, pour voir comment
» & combien il s'en attacheroit:
» mais je n'en puis penſer ni
» conclure autre choſe, ſinon
» que c'eſt une tromperie ridi-
» cule.

» A la vérité quelques unes
» des pièces s'attachèrent; mais
» toutes à une ſeule & même
» place, pendant que celles qui
» étoient appliquées à quelqu'au-
» tre endroit, tomboient par ter-
» re. Cette Image eſt peinte ſur
» la muraille, & fort polie &
» luiſante : en ſorte que j'attri-
» buerois cette adhéſion ou at-
» tachement des pièces à quel-
» que colle ou viſcoſité du ver-
» nis, qu'ils ont grand ſoin de
» ne laiſſer manquer en aucune
» place ».

On me pardonnera, ſans doute, la digreſſion que je viens de

faire, uniquement pour montrer la différence de la crédulité innocente au fanatiſme ſanguinaire. Je rentre dans mon ſujet par une eſpèce de monſtruoſité.

ASSERTION DE CASSÉRIUS.

UN Médecin, renommé au commencement du dix-ſeptième ſiècle, diſciple & ſucceſſeur du très-célèbre Médecin-Anatomiſte *Fabricio*, dit, *Aquapendente*, & de plus décoré du titre de Philoſophe, Julius Caſſérius (9), ſoutient très-ſérieuſement que, s'il y a des Ventriloques, ſelon ce qu'il en a lu, & ce qu'on lui en a dit, ce ne peut être

qu'un effet de la magie, & qu'une pure opération diabolique.

Écoutons le lui-même, dans un vol. *in folio* de ſa compoſition, écrit en Latin, dont le titre ſeroit mot-à-mot en Français; *Hiſtoire Anatomique des organes de la voix & de l'ouie, par Julius Caſſérius de Plaiſance, Philoſophe & Médecin à Padoue.* Allez vers la fin de la page 152, vous y trouverez ce trait concernant les Ventriloques.

« On nous a dit, & nous avons » lu, que quelques perſonnes » avoient la propriété de faire » entendre une voix bien articu- » lée dans le ventre & la poitri- » ne, la bouche fermée & les » lèvres cloſes. Il eſt évident, » par tout ce que nous venons » d'expliquer, qu'une pareille » voix (au cas qu'il en ait éxiſté)

» n'étoit point naturelle, mais » bien magique & diabolique. » Platon, ajoute-t-il, ainſi que » Plutarque, dans ſon Livre *de* » *la Ceſſation des Oracles*, nous » apprennent qu'on appelloit ces » ſortes de gens *Engaſtrimythes*, » & qu'ils tiroient leur origine » d'un certain *Eurycles*. On lit » auſſi dans l'Économie d'Hippo- » crate par Foès, que le grand » Adrien Turnèbe aſſuroit avoir » vu un Charlatan, courant les » Provinces, lequel ſe montroit » pour de l'argent, en donnant » en ſa propre perſonne le ſpec- » tacle ou plutôt l'expérience » d'un homme, qui prononçoit » très diſtinctement des paroles, » la bouche fermée & les lèvres » cloſes ».

Remarquez, je vous en prie, avec quelle inattention Caſſé-

rius extrait les passages dont il s'appuie : car, *si les Engastrimythes ou Ventriloques tirent leur origine d'Euryclès*, selon Platon & Plutarque, ces Écrivains insinuent bien clairement qu'il n'y avoit en cela ni magie ni opération diabolique.

TÉMOIGNAGE D'AUGUSTINUS STEUCHUS, DIT EUGUBINUS (10).

CETTE opinion est un peu plus supportable dans un Évêque ; son éducation l'y prépare, & son état peut l'y maintenir. *Augustinus Steuchus*, dit *Eugubinus*, natif de *Gubio*, dans le Duché d'Urbin, en Italie, vers le milieu du sei-

zième siècle, avoit une connoissance particulière des langues Orientales, & posséda l'Évêché de Ghisaïmo, en Candie.

En commentant l'Écriture-Sainte, au Chapitre 19 du Lévitique, folio 146, il s'arrête quelques moments sur les Ventriloques. Il affirme qu'il en a vu: mais il n'y croit point, & met tout cela sur le compte des Démons. Écoutons en Français ce qu'il dit en Latin : « nous avons » vu, de nos jours, des femmes Ventriloques. Lorsqu'elles » étoient assises, on entendoit » sortir de leurs parties naturelles » une petite voix, qui répondoit aux questions qu'on leur » faisoit. J'ai voulu en être témoin moi-même; non que j'y » ajoutasse aucune foi, mais pour » m'instruire sur les prestiges des » Démons

» Démons. Ç'en ſont très cer-
» tainement, & une eſpèce de
» vanité bien miſérable, ſources
» de funeſtes erreurs & de calami-
» tés incroyables.

TÉMOIGNAGE D'ÉTIENNE PASQUIER (11).

VOUS ne trouverez pas tant de crédulité dans *Etienne Paſquier*, qui ne ſe donne ni pour *Linguiſte* ni pour Philoſophe. Il étoit Conſeiller & Avocat Général du Roi en la Chambre des Comptes de Paris. Nous avons de lui deux vol. *in-fol.* intitulés, *Recherches de la France.* Voyez-en le Tome premier, Livre 6, chap. 40. colom.. 666, vous y trouverez ce qui ſuit :

« Il n'y a pas douze à treize » ans, dit cet Auteur, dans le » tems qu'il écrivoit ceci, (*c*) » qu'il eſt mort un bouffon nom- » mé *Conſtantin*, qui repréſen- » toit preſque toutes ſortes de » voix, tantôt le chant des Roſ- » ſignols, qui n'euſſent pas mieux » ſçu dégoiſer leurs ramages que » lui, tantôt la muſique d'un âne, » tantôt les voix de trois ou qua- » tre chiens qui ſe battent, & » enfin le cri de celui qui, pour » être mords par les autres, ſe » va plaignant ».

» Avec un peigne, mis dans ſa »bouche, il repréſentoit le ſon d'un

---

(*c*) Vers le milieu du ſeizième ſiècle. Il étoit né à Paris en 1528, & y mourut en ſe fermant les yeux lui-même, dit ſon Hiſtorien, le 31 Août 1615 : il fut enterré à Saint-Séverin.

» cornet-à-bouquin ; toutes ces cho-
» ſes ſi à propos, que ni l'âne,
» ni les chiens en leur naïf, ni un
» homme jouant du cornet-à-bou-
» quin n'euſſent eu l'avantage ſur
» lui.

» J'en parle comme celui qui l'ay
» vu ſouventes fois en ma maiſon :
» mais ſurtout étoit admirable ;
» qu'il parloit quelquefois d'une
» voix, qu'il tenoit tellement
» encloſe dedans ſon eſtomach ;
» ſans ouvrir que bien peu les
» balèvres ; à manière qu'étant
» près de vous, s'il vous appel-
» loit, vous euſſiez cru que c'eût
» été une voix qui venoit de
» bien loin ; & ainſi ai-je veu
» quelques miens amis trompés
» par lui, *&c.* »

Cet Écrivain raconte en vrai hiſtorien, bien plus fait pour être témoin que pour être juge. Il y a mille manières, dont une

choſe peut être, il n'y en a qu'une dont elle eſt; & c'eſt fort riſquer l'honneur de ſon jugement, que d'en aſſigner une, quand on n'a point aſſez de principes, pour voir & apprécier, comme il faut, les effets de la Nature.

Étienne Paſquier nous donne ſimplement le fait; c'eſt déja un mérite que de ſçavoir obſerver; mais le recours au Démon pour l'expliquer, comme tant d'autres ont voulu le faire, n'eſt pas ſeulement un aveu formel de l'ignorence des cauſes, c'eſt encore une preuve d'une très-grande préſomption. Hommes vains, il vous faut des miracles, pour mettre à couvert l'incontinence de vos jugements!

TÉMOIGNAGE DE VIGNEUL DE MARVILLE (12).

PLUS nous approchons des jours & du siège de la vraie Philosophie (*d*), plus on voit resserré le domaine du Démon. *Vigneul de Marville* a fait une collection sous le titre de *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. L'an 1735, on en publia une quatrième Édition en 3 vol. *in*-12. A la page 349 & suiv. du second volume,

(*d*) Vigneul de Marville étoit de Paris, des XVII & XVIIIe. Siècles. Voyez la Note 12.

où il eſt fort queſtion de Ventriloques, il y donne la chaſſe au Diable, ſans ménagement ni crainte de repréſailles.

« Il y avoit anciennement, » dit cet Auteur, des hommes » & des femmes, qui, faiſant » le métier de Devins & de De- » vinereſſes, répondoient de leur » ventre à ce qu'on leur deman- » doit. On a cru, & ç'a été » la penſée de quelques-uns de » nos Théologiens, que c'étoit le » Démon qui répondoit de cet » endroit-là. *Pythones Ventrilo-* » *quos, de quorum ventre Dæmones* » *loquuntur* : c'eſt-à-dire, les Py- » thons Ventriloques, du ventre » deſquels les Démons parlent, » dit Liranus, ſur le dix-huitième » Chapitre du Deutéronome (13).

» J'ai vu autrefois, à Paris, » deux hommes, continue M. de

» Marville, qui, ſans s'être donnés au Diable pour cela, parloient du creux de l'eſtomach(*e*), d'une manière ſi ſurprenante, que ceux qui étoient proche croyoient entendre une voix, laquelle venoit de bien loin. Ce qui étonnoit merveilleuſement ceux qui ne ſçavoient pas le ſecret de ces gens-là, & leur faiſoit ſuppoſer des miracles, où il n'y avoit rien que de naturel.

» Il ajoute qu'Hippocrate en a parlé comme d'une maladie : » *Engaſtrimythi primus omnium meminit Hippocrates, de morbis popularibus* ; c'eſt-à-dire, Hip-

(*e*) *Qui parloient du creux de l'eſtomach :* Il falloit dire qui ſembloient parler, *&c.*

» pocrate eſt le premier, qui ait » fait mention des Engaſtrimythes » ou Ventriloques, dans ſon traité » des *Epidémies*, dit Allatius : » mais ceux qui prétendent que » c'eſt une eſpèce de divination, » en attribuent l'origine ou les » premiers enſeignements à un » certain *Eurycles*.

Après avoir cité quelques autres autorités, M. de Marville continue en ces termes : « Dès » qu'il arrive quelque choſe d'ex- » traordinaire & de merveilleux » dans la Nature, on ſe porte » plutôt, par ignorance ou par » pareſſe, à l'attribuer à l'opé- » ration du Démon, qu'à en re- » chercher les véritables cauſes » dans ſa ſource.

» Nous ne connoiſſons point » tout l'homme. Son corps eſt » une machine pneumatique, hy-

» draulique & ſtatique, qui a une
» infinité de reſſorts, qui pro-
» duiſent un million d'effets, que
» nous ne connoiſſons point, &
» ſur leſquels nous ne faiſons pas
» la moindre réfléxion : de ſorte
» que, quand il arrive quelqu'un
» de ces effets, ſoit par altéra-
» tion dans les organes, ſoit par-
» ce que ces organes ſont plus
» parfaits, ou parce qu'enfin ils
» reçoivent plus d'eſprits que de
» coutume, ou que ces eſprits
» ſont mus d'une façon extraor-
» dinaire, on ne ſçait à qui l'at-
» tribuer, & l'on crie *miracle* :
» au lieu que, ſi l'on éxaminoit
» les choſes avec ſoin, on trou-
» veroit, ce que nous voyons ar-
» river tous les jours, quand le
» ſecret des choſes eſt découvert,
» que ce n'eſt preſque rien qui
» fait notre étonnement.

» Quand le Peuple, qui ne » ſçait ce que c'eſt que *ſtatique*, » voit un homme voltiger ſur la » corde, il ne penſe pas que cela » puiſſe ſe faire naturellement : » mais les perſonnes inſtruites, » non-ſeulement ne s'en étonnent » pas, elles ſont même perſua- » dées que cela ne peut pas ſe » faire d'autre façon, ſelon de » certains principes & certaines » règles, dont elles ſont con- » vaincues.

» Un Médecin ignorant, qui » ne connoit pas la force des » machines hydrauliques, s'é- » tonne du mouvement circu- » laire du ſang & des autres hu- » meurs : ce ſont des prodiges » pour lui, & des effets très- » ſimples, très-naturels, & même » très-néceſſaires pour d'autres, » qui ſont mieux informés.

» Pareillement, un homme qui

» n'a jamais éxaminé ce que peut
» produire l'air dans les machines
» pneumatiques, & qui, n'ayant
» nulle connoiſſance des organes
» de la reſpiration, de la voix &
» de la parole, s'il entend un
» Ventriloque prononcer des pa-
» roles, il dit réſolument que
» c'eſt une opération du Diable;
» au lieu que ceux qui éxaminent
» tout avec attention, conçoi-
» vent que ce qui ne peut pas
» ſe faire d'une manière ſe peut
» faire d'une autre, & qu'avec
» quelque changement dans les
» organes, il peut arriver qu'on
» prononce, du creux de l'eſto-
» mach ou d'ailleurs, des pa-
» roles qui dans l'ordre ordinaire
» ne peuvent ſe prononcer que de
» la bouche ».

M. de Marville ajoûte, *page* 354, « qu'il a vu, à Paris, il y

» a quarante ans, un petit po-
» liſſon, qui imitoit ſi parfaite-
» ment la flûte Allemande, que
» le Peuple y croyoit du myſtère,
» & qu'il a auſſi connu un Véni-
» tien, fort verſé dans la Mu-
» ſique, qui imitoit par ſa voix
» tous les inſtrumens que l'on
» vouloit ; mais d'une manière
» bien ſupérieure aux plus habiles
» Maîtres.

» Mais que dirons-nous, con-
» tinue-t-il, *page* 355, de nos
» habiles chanteurs, qui forment
» des échos ſi parfaits, que ceux
» qui les écoutent, n'étant qu'à
» dix pas d'eux, croient les enten-
» dre à cent pas de-là »?

Voici encore deux Faits, l'un du 16, & l'autre du 17e ſiècle, puiſés dans d'excellentes ſources. Ils ont pour témoins d'une part toute l'Angleterre, & de l'autre toute la France.

TÉMOIGNAGE DE DICKINSON, ANGLOIS (14).

LE premier de ces deux faits ſe trouve dans ce que ſon Auteur appelle *Delphi Phœnicizantes*. C'eſt le titre d'un petit *in*-12. fort curieux & fort ſçavant, écrit & compoſé en latin par *Edmund Dickinſon*, Anglois, & imprimé à Oxfort en 1655.

L'Auteur de cet ouvrage déploie toute la ſcience des langues ſçavantes, & toutes les forces de la critique, pour prouver que les Grecs ont emprunté de la Bible, & principalement

du Livre du Josué, tout ce qu'ils ont dit de leurs Oracles de Delphes, de Dodone, d'Appollon, &c. en le masquant par des fables, dont les Grecs, grands discoureurs & attaqués de la Logomanie (*f*), étoient fort amoureux ; &, comme le Peuple de Dieu a eu en sa possession la Phénicie, dont la sagacité & la finesse étoient en grande réputation, Dickinson veut dire, par son titre *Delphi Phœnicizantes*, que les habitans de Delphes se donnent les airs de Phéniciens, qu'ils veulent faire les fins comme

---

(*f*) *Logomanie*, fureur de Parler. Ce mot est composé des deux mots Grecs *Logos*, Parole ; & *Mania*, fureur. C'est-à-dire, fureur de la parole.

eux, en un mot, qu'ils *phénicisent*. Voilà le fondement de la dénomination. C'eſt comme ſi l'on diſoit, *les Pariſiens normaniſants ou qui normaniſent*.

Comme on objectoit à Dickinſon, que la Pythie de Delphes prononçoit ſes Oracles d'une manière tout-à-fait ſurnaturelle; puiſque, ſelon quelques uns, elle les rendoit très-diſtinctement, ſans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres; cet Auteur dénoue la difficulté par des éxemples modernes, bien ſupérieurs à tout ce que l'on raconte de cette Devinereſſe, ſans aucune intervention de Diablerie.

» En 1643, dit cet Écrivain, » on voyoit, à Oxfort, en An» gleterre, un homme que l'on » appelloit *le Chuchoteur ou le*

» *Marmoteur du Roi* (*g*). Son vrai » nom étoit *Fanning*. Il ſe ren- » dit fameux par un talent » bien ſingulier. La bouche fer- » mée, les lèvres cloſes & im- » mobiles, il ſçavoit tirer, du » fond de ſa poitrine, des paroles » très-diſtinctes, ſi merveilleuſe- » ment qu'on les croyoit venir » d'un endroit fort éloigné.

» On ne finiroit point ſur les » ſcênes plaiſantes qu'il ſe donna » par cet artifice. Quand il ſe » trouvoit en compagnie, quand » on converſoit avec lui, & qu'on » s'y attendoit le moins, on s'en- » tendoit attaquer, appeller par » ſon nom, agacer par des rail- » leries, avec tant d'art qu'on

---

(*g*) Regis ſuſurronem; Anglicè, *the king's whiſperer.*

» n'en pouvoit deviner ou découvrir l'Auteur, quoiqu'on l'eût sous les yeux.

» Les assistans se retournoient, » parcouroient tout des yeux, » quittoient leur place, alloient » dehors, cherchoient l'homme » qui appelloit, ne trouvoient » personne, se mettoient en colère, & se répandoient en menaces contre le polisson, ou » le mauvais plaisant qui s'adressoit à eux.

» Lorsque Fanning avoit bien » inquiété & bien fatigué son » monde, il découvroit son artifice, qui ne manquoit jamais de » jetter les spectateurs dans des » éclats de rire & d'admiration ».

TÉMOIGNAGE DE JEAN BRODEAU (15).

FANNING, avec ce talent, eut pu faire de bons coups de filou; il se borna à des plaisanteries. Mais en voici un, qui va nous présenter des actions d'une toute autre tournure. Il est rapporté par Dickinson même, qui dit l'avoir lu, & on le trouve effectivement à la fin de la p. 72 du Livre 8 des *Miscellanées*, ou Mélanges de Littérature, écrits en Latin par *Jean Brodeau*, sçavant critique du seizième siècle. Il étoit de *Tours*, & mourut en 1563.

On y lit ces paroles remarquables... « il peut donc se faire

» qu'un homme ſous nos yeux, » à côté de nous, & en préſence » de beaucoup de monde, la » bouche fermée, faſſe entendre » des ſons & prononce des paro- » les, qui paroiſſent venir de fort » loin ; quoiqu'il y ait des gens qui » nient opiniatrément le fait : » mais, ajoûte-t-il, toute la France » en eſt témoin » ; & il ſe met à raconter que, dans le temps même qu'il écrivoit ſes *Miſcellanées*,

« Il y avoit, à Paris, un Valet- » de-Chambre de François I, » nommé *Louis Brabant*, qui fit » parler de lui par des tours bien » étranges. C'étoit un des plus » inſignes *Engaſtrimythes* ou *Ven-* » *triloques*, qui aient jamais paru ; » ſouverainement adroit ſur-tout » dans l'art de contrefaire le ſon de » voix, les gémiſſements, les la- » mentations & les ſanglots des

» morts, qu'il avoit connus de » leur vivant.

» Il ſe paſſionna pour une jeune » perſonne, bien faite, belle & » riche, que le père de la fille » lui refuſa en mariage. Celui-ci » étant venu à mourir, Louis » Brabant va trouver la mère de » la pupille. La Dame ne ſçavoit » rien des preſtiges du Valet-de » Chambre. Elle entend, en plein » jour, & en préſence du monde » qui ſe trouvoit là, une voix » tout-à-fait ſemblable à celle de » feu ſon mari :

» Donnez, lui crioit-il, votre » fille en mariage à Louis Bra- » bant, qui vous la demande. » C'eſt un homme d'une grande » fortune & d'un excellent carac- » tère. J'endure des tourments » inexprimables dans le feu du » Purgatoire, pour la lui avoir

» refusée de mon vivant. Si vous » suivez mes conseils, je ne serai » pas long-temps dans ce lieu de » souffrance. Vous procurerez à » la fois deux grands biens ; un » brave homme à votre fille, & » un repos éternel à votre pau- » vre mari ».

Comment la mère auroit-elle pu s'en défendre ? Louis Brabant étoit dans une contenance muette, la bouche & les lèvres paroissoient absolument closes, la voix sembloit venir d'en haut, du sein de l'air même, & si semblable à celle de feu son mari, que le plus court délai eût été pour elle un grand crime envers la Divinité : elle promit donc, sans balancer, sa fille en mariage à Louis Brabant, qui se mit à penser aux moyens d'en faire au plutôt sa femme.

Le Valet-de-Chambre étoit fort mal dans ſes affaires. Tout cela s'épluche dans un contract de mariage. Commettre la réputation des morts ou des revenants, c'eſt ſe jouer de la Religion. Le miniſtère public pourroit en prendre connoiſſance. A quelque prix que ce ſoit, il faut faire montre de fortune, & d'une fortune bien réelle.

J'ai trompé une bonne femme, dit Louis Brabant, pourquoi ne tromperois-je pas un riche Avare? Ces gens-là doivent avoir des remords, ils ſont déjà ébranlés; il ne s'agit plus que de porter les derniers coups.

« Comme il ruminoit ſur ces » idées, il entend parler d'un nom- » mé *Cornu*, Banquier de Lyon, » d'une très-grande richeſſe, & un » peu inquiet ſur ſa conduite pré-

» ſente & paſſée. Voilà préciſé-
» ment ce qu'il falloit à *Louis*
» *Brabant*. Il ſe met en route, va
» trouver le Banquier, & lui dit
» qu'il a des choſes très-ſécrètes
» à lui communiquer.

» Cornu le reçoit avec complai-
» ſance, & l'ayant introduit dans
» un endroit retiré, où ils ne pou-
» voient être entendus de perſon-
» ne, Louis Brabant débuta par
» quelques propos ſur la Religion.
» Il s'étendit d'avantage ſur les
» Démons, les Spectres, les peines
» du Purgatoire & les tourments
» de l'Enfer.

» Dès qu'il vit ſon homme ému,
» il parut entrer dans un profond
» ſilence, &, cependant, une voix
» ſe fit entendre, qui avoit tout
» l'air de celle d'un Revenant. Le
» père du Banquier étoit mort de-
» puis pluſieurs années. Son fils crut

» l'y reconnoître. Elle lui ordon-
» noit de remettre à Louis Bra-
» bant, actuellement préſent, une
» groſſe ſomme, pour aller déli-
» vrer des Chrétiens, faits captifs
» par les Turcs. Elle ſe plaignoit
» de ſouffrir des peines dans le
» Purgatoire, depuis l'inſtant de
» ſa mort.

» Ce fils étoit menacé, s'il n'o-
» béiſſoit pas, des peines éternelles
» de l'Enfer. Il devoit ſe rappeller
» qu'il s'en étoit rendu bien digne
» par ſes uſures & même par ſes
» uſures de l'uſure, & que c'é-
» toit contre tout droit & toute
» équité qu'il poſſédoit ſes grandes
» richeſſes.

» La nouveauté de cet ordre,
» préſenté ſous une forme ſi ex-
» traordinaire, jetta d'abord le trou-
» ble dans l'âme du Banquier. Il
» pria Louis Brabant de repaſſer le
» lendemain.

lendemain. L'avare eſt ſoupçonneux. La voix pouvoit venir de la chambre d'au-deſſus, ou par quelque fente pratiquée dans un des murs de l'appartement.

Ainſi le Valet-de-Chambre étant revenu le lendemain, ſe vit & ſe laiſſa conduire dans une plaine, dans une raſe campagne, abſolument dénuée de cabanes, de chaumières, de creux, d'arbres & de collines.

Mais Louis Brabant pénétrant parfaitement bien le deſſein du Banquier, déploya alors toute la fineſſe de ſon art. Dans la première ſéance Cornu n'avoit entendu que la voix de ſon père; ici ce ſont les plaintes lugubres, les gémiſſements affreux de tous ſes parents défunts, qui implorent du ſecours, au nom de tous les Saints, & s'écrient qu'il n'y en

a point de plus efficace que la rédemption des captifs.

En quelqu'endroit qu'il ſe trouve avec le Valet-de-Chambre, tous deux dans le plus grand ſilence, dans les lieux les plus découverts & les plus iſolés, ce ſont toujours les mêmes plaintes, toujours les mêmes demandes.

Si ce n'eſt pas là un miracle, dit en lui-même le Banquier, qu'eſt-ce donc qu'un miracle? Ne vois-je pas bien autour de moi? Quel piége peut-on me tendre au milieu d'une campagne raſe & pelée? C'eſt aſſurément la voix du Ciel; je l'entends ſortir du ſein de l'air même.

D'Après ce monologue le Banquier compte la valeur de dix mille écus d'or (*) au Valet-de-

(*) *Dix mille écus d'or*, decem millia aureorum. Suivant une note

Chambre, pour aller en Turquie racheter des Chrétiens captifs. Louis Brabant proteſta qu'il

---

qu'a eu la complaiſance de me donner le ſçavant & célèbre M. Tillet, de l'Académie Royale des Sciences, « les » écus d'or, ſous François I, étoient » de 70 au marc, & au titre de 23 karats. Dix mille de ces écus, convertis » en Louis-d'or de 30 au marc, & de » 24 liv. pièce, vaudroient aujourd'hui, entre les mains du Roi, la » ſomme de cent neuf mille quatre-vingt-trois livres quinze ſols; déduction à faire de trois cent ſept livres » dix-neuf ſols pour déchet de fonte, & » frais de fabrication : ainſi, en ſuppoſant que ces dix mille écus d'or » appartinſſent au Roi, il en tireroit » pour produit net, la ſomme de cent » huit mille ſept cent ſoixante & quinze » livres ſeize ſols ».

alloit ſe rendre à Veniſe, & delà en Grèce, où il ne manqueroit pas de s'acquitter de ſa commiſſion : mais il revint tout ſimplement chez lui, pour faire montre d'une fortune, qu'il venoit d'eſcamoter, comme la promeſſe de la jeune perſonne, dont il alloit être l'Époux.

Le dénouement de cette eſpèce de Comédie fut très-funeſte au Banquier Cornu. Quelques mois après cette aventure, il lui revint que Louis Brabant l'avoit pris pour ſa dupe; &, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, l'hiſtoire en étoit publique. Le pauvre homme en eut le cœur ſi ſerré, qu'il tomba dans une maladie très-grave, dont il mourut au bout de quelque temps, bien moins la victime des regrets de ſon argent, que des railleries atroces, qui plurent ſur lui de tous côtés, avec profuſion & ſans meſure.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE QUATRIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *VAN-DALE est l'Ecrivain, qui me fournit ce trait d'histoire....* Cet Auteur, qui pratiqua la Médecine avec succès, naquit le 8 Novembre 1638, & mourut à Harlem, le 28 Novembre 1708. Personne, avant lui, n'avoit aussi bien fouillé dans l'Art de tendre des piéges à la crédulité publique. Il démontra, avec tant de

pénétration, les artifices dont ſe ſervoient les Prêtres du Paganiſme, pour donner du crédit à leurs Oracles; il tomba ſi vigoureuſement ſur les prétendus Démons qui les inſpiroient, que depuis lui, les Démons & leurs fauteurs ont eu abſolument la bouche cloſe. On n'offre plus que des riſées aux noms de ſes Antagoniſtes, Moebius & Baltus. Pas un ſeul homme éclairé n'oſeroit aujourd'hui propoſer même des doutes, en faveur d'une cauſe ſi complètement perdue. Il ſeroit mis en pièces par une grêle de raiſons & de ridicules : ſurtout, depuis que M. de Fontenelle y a mis la main.

C'eſt à ces deux vrais Philoſophes que nous ſommes redevables de la guériſon de ces maladies de l'eſprit, bien plus dan-

gereuſes & plus difficiles à combattre que celles du corps : ainſi l'Autorité d'Antoine Van-Dale eſt un témoignage bien reſpectable, concernant la vérité de l'hiſtoire de la Ventriloque d'Amſterdam, dont j'ai fait le récit en François & dont voici le Latin, qu'on pourra lire, *pag.* 652, *& ſuiv.* d'un volume *in*-4°. de ſa compoſition, intitulé : *Antonii Van-Dale Polyatri Harlemenſis Diſſertationes de origine ac progreſſu idololatriæ & ſuperſtitionum*, &c.

Hæc quidem ex aliis afferre volui, inquit Van-Dale, quibus plura ſuper-addi poſſent : verùm ut ea narrem, quorum ipſe, tàm oculatus quam auritus, teſtis exſtiti, referam illa quæ & domi meæ, & alibi hâc in urbe Harlemenſi, plurimi homines præter me experti ſunt ; quæque &

millenis hominibus Amſtæledamî (ubi hæc *Engaſtrimuthos* mulier in publico Gerontomio adhùc nuper vivit) experiri contigit.

Mulier vetula, tùm temporis (anno Domini nempè 1685) ſeptuaginta trium annorum, nomine *Barbara Jacobi*, deducta in quodvis, ſivè magnum ſivè parvum cubiculum, ibi præſentibus tot hominibus, ac tam propè, ob multitudinem eò affluentem, ipſi adſtantibus, ut ſæpè vix ſe commodè movere poſſet, ſicque adſtans lectulo, cortinamque removens, vultumque eò flectens, nulloque modo eum obtegens, loquebatur cuidam perſonato, ſeu per ipſam confiſto, *Joachimo* in lectulo decumbenti. Ipſum de puellâ hâc illâve (prout fabulâ inſtruebatur) ei adamatâ interrogabat,

sermonesque cum illo ultrò citròque ferebat ; dùm interim iſte prætenſus *Joachimus* nunc fleret , nunc rideret , nunc gemitus , nunc cachinnos ederet , nunc exclamaret , nunc cantillaret , idque eâ arte ac gratiâ , ut nullus hiatus aut interruptio incommoda , aut hæſitatio intercurreret , quæ fraudem detegere valeret : verùm continuò mutuus diſcurſus ac colloquium , ſemper ritè ad rem ac propoſitum , inciperet , pergeret , ac terminaretur.

Qui præſentes aderant interim obſtupeſcebant. Imò multi ex ipſis dejeraſſent (niſi certò experti ibi nullum hominem latere) aliquem revera è lectulo reſpondiſſe : ac riſimus , inter alia , effuſiſſimè puellam quamdam nunc maritatam , cui (inſtructa ad id

per matrem-familias) & præterita , puellæ penè ſoli huic nota, nobis adſtantibus memorabat , & præſentia de ipſius proco indicabat , & futura hînc quoque prædicebat , per hunc in lecto decumbentem *Joachimum* ; idque tantâ cum gratiâ & emphaſi , ut illa planè exiſtimans ipſum Diabolum ibi è lecto ſe puellam alloqui , magno cum pavore ac clamore diffugeret.

Hujuſmodi plura eorumque ſimilia (imò & ubi unus idemque homo tres pluresve ſimul perſonas commodè ſuſtinebat , ſimulque viros inter ſe , aut viros cum fœminis inter ſe , rixantes , plorantes , cantantes , *&c.* repræſentabat) à me aliiſque , tam hîc Harlemi quàm alibi obſervata adducere poſſem.

2. *Le monde enchanté de Baltha-*

ſar Bekker &c. C'étoit un des plus célèbres Théologiens Hollandais. Il naquit en 1634, à Warthuiſen, Village de la Province de Groningue, où ſon père étoit Miniſtre, & il mourut lui-même Miniſtre, à Amſterdam, le 11 Juin 1698.

Il devint fameux & très-digne de l'être par un ouvrage de ſa compoſition intitulé *le Monde Enchanté*, ou recherche éxacte de la vérité, touchant les opinions que l'on a communément des eſprits, de leur nature, de leur puiſſance, de leurs actions, & de tout ce qu'on dit que les hommes peuvent faire d'extraordinaire par leur intervention.

Le deſſein de l'Auteur eſt d'y prouver qu'il n'y a jamais eu de poſſédés, ni de Sorciers qui aient fait pacte avec le Diable, *&c.* Antoine

Van-Dale, dans ſes Diſſertations ſur les Oracles, l'origine & le progrès de l'Idolâtrie, n'avoit attaqué que les miniſtres du Démon. Balthaſar Bekker a bien un autre front; il attaque le Démon même; & il s'éfforce de prouver, par une infinité d'éxemples fort curieux & inconteſtables, que ce n'étoit qu'un Nigaud, qui avoit trouvé de plus grands Nigauds que lui; mais, pour dire les choſes ſérieuſement, que les Démons n'étoient qu'une pure allégorie, pour déſigner les ruſes de l'eſprit de l'homme & de l'iniquité de ſes paſſions, *&c.*

Le Monde Enchanté eſt un Ouvrage tout-à-fait digne d'être lu. Je l'ai parcouru avec plaiſir, & laiſſé là par indignation. Le plaiſir a réſulté du nombre, de l'ordre & de la vérité des faits, ainſi

que de l'abondance, de la gravité, & de la force des raisons: mais, à la vue des abominations multipliées par la Foi à la sorcellerie, l'indignation m'a arraché le livre des mains; surtout, quand j'y ai vu des enfants de sept à huit ans, jettés dans les flammes, avec leurs pères réputés sorciers; de peur, disoient leurs Juges, qu'il ne restât quelque rejetton de bêtes aussi féroces.

3. *Ludovicus Cœlius Rhodiginus*... Quand on est né dans une opinion généralement établie, il est bien rare qu'on la soumette à l'éxamen. *Rhodiginus* n'étoit pas sans mérite; mais de son temps, & dans son pays, l'opinion sur l'éxistence des Possédés jouissoit des priviléges des premiers axiomes, que l'on n'éxamine point.

Cet Auteur, du quinzième & du seizième siècle, étoit Italien, de Rovigo, Ville capitale de la Polésine, dans l'État de Venise, où il naquit en 1450. J'ai déja dit, dans le texte, qu'il étoit fort versé dans les Lettres Grecques & Latines, qu'il enseigna à Milan & à Padoue avec applaudissement. Il mourut en 1525, âgé de 75 ans. Son corps fut enterré à Rovigo.

Son principal Ouvrage, dont j'ai tiré un passage sur les *Ventriloques*, & dont j'ai donné le sens en Français, est celui de ses *Anciennes Leçons* sous ce tître: *Ludovici Cœlii Rhodigini lectionum antiquarum libri triginta, &c.* Le volume *in-fol.*, que j'ai sous les yeux, a été imprimé en pages à deux colomnes, à Genêve, en 1630. Le passage sur les *Ventri-*

loques ſe trouve aux colomnes 417 & 418, *Liv.* 8. *chap.* 10; & eſt conçu en ces termes : Philochorus, in tertio de vaticiniis, etiam mulieres vocat *Engaſtrimuthos*... Id ne quis ut fabuloſum riſu excipiendum putet, teſtatum volumus, tempeſtate hâc, imò verò hæc prodente me, fuiſſe in patriâ meâ mulierculam, humili loco, *Jacobam* nomine, ex cujus ventre *immundi Spiritûs* vocem, prætenuem quidem, ſed tamen, ubi vellet, dearticulatam & prorſùs intelligibilem, audivi ipſe, verùm & innumeri alii, non Rhodigii modo, ſed & totâ ferè Italiâ, quando futuri avida Potentum mens, ſæpe accerſitam *Ventriloquam*, ac omni exutam amictu, ne quid fraudis occultæ lateret, inſpectare & audire concupivit.

Cincinnatulus Dæmoni nomen erat. Hâc ille appellatione Geſtiens inclamanti ſubindè reſpondebat. Si de præteritis aut præſentibus ſciſcitareris, quæ reconditiſſima forent, reſponſa dabat ſœpè mirifica; ſi de futuris, ſemper mendaciſſimus : ſed & inſcitiam ſuam non nunquàm murmure incerto, vel Bombo veriùs ignorabili, retegebat, *&c.*

Cette *Jacoba* de Rovigo, vue & entendue par Rhodiginus, dans le quinzième ou le ſeizième ſiècle, eſt preſque, trait pour trait, la même que *Barbara Jacobi* du dix-ſeptième ſiècle & de la Ville d'Amſterdam, dont parlent Van-Dale & Bekker, ainſi qu'on l'a vu ci-deſſus. Mais Rhodiginus, croyant bien fermement aux poſſédés du Diable, n'a vu ou plutôt n'a entendu qu'un Démon dans

Jacoba, Ventriloque de Rovigo; tandis que Van-Dale & Bekker, qui avoient donné ſi vigoureuſement la chaſſe aux Démons & à leurs Miniſtres, & qui devoient bien s'y connoître, n'ont vu, au dix-ſeptième ſiècle, dans *Barbara Jacobi* d'Amſterdam, qu'une pure illuſion acouſtique, un jeu de goſier tout-à-fait comique, & bien dans le courant des petites ruſes humaines.

4. *Jérôme Oléaſter* ... C'étoit un Dominicain Portugais. Il s'acquit de la réputation vers le milieu du ſeizième ſiècle. Jean III, Roi de Portugal, le choiſit pour aſſiſter de ſa part au Concile de *Trente*; & il devint Grand Inquiſiteur. C'en eſt bien aſſez, pour ſe perſuader aiſément, qu'à ſes yeux un *Ventriloque* ne pouvoit être qu'un poſſédé du Démon.

Le paſſage, que j'ai traduit de cet Auteur, ſe trouve, en Latin, dans ſon Commentaire ſur Iſaïe, *Chap. 29. verſ. 4.* en ces termes : Memini me olim, dum Uliſſiponæ juvenis in Pædagogio Regio agerem, fœminam quamdam, *Cœciliam* nomine, ad curiam & ſupremum Senatum adductam vidiſſe, in cujus cubitis & nonnunquàm aliis locis vox quædam gracilis audiebatur, quam illa cujuſdam *Petri Joannis* defuncti eſſe aſſerebat, quæ ad omnia quæſita quam citiſſimè ac promptiſſimè reſpondebat, & fœminæ illius inopiam omnibus ſciſcitantibus mirum in modum commendabat; admonens omnes ut auxiliatrices manus illi extenderent : quam Senatûs decreto ad Inſulam Sancti Thomæ ad exilium delatam extremum ibidem

clauſiſſe diem à fide dignis poſtmodùm accepi.

On voit par-là, & par une infinité d'autres éxemples, combien il eſt important de mettre des hommes très-éclairés dans les Cours de Judicature, qui ont tous les jours à prononcer ſur la fortune, l'honneur, la liberté & la vie des ſujets. *Cécile* n'étoit qu'un objet d'admiration & d'amuſement ; on la punit comme une criminelle. Sa cauſe n'étoit point du reſſort des Juges ordinaires. Que ne conſultoit-on des Médecins, des Phyſiciens, des hommes verſés dans l'Hiſtoire Naturelle ? Ces hommes, qui ont de la pratique, ne trouvent guères, dans les poſſeſſions du Diable, dans les Sorcelleries & autres phénomènes de cette eſpèce, que des maladies ou de petits

artifices. Cela ſe guérit avec des ſaignées, des bains froids, par quelque temps de retraite, par des voyages, *&c.* & non par des Bourreaux.

On amena un jour, à M. Languet, ancien Curé de Saint-Sulpice de Paris, prédéceſſeur de celui-ci, une femme qui ſe diſoit, & que l'on croyoit véritablement poſſédée du Démon. Le malin-Eſprit tint bon contre l'Éxorciſme : mais le Paſteur l'ayant menacé de la *Salpêtrière* (*), s'il

(*) On appelle ainſi, à Paris, un Hôpital, qui eſt, en même temps, une maiſon de correction. On trouve dans le *Dictionnaire Étymologique* de Ménage, que la *Salpêtrière* eſt l'Hôpital Général de Paris, un peu au-

faiſoit l'opiniâtre, il délogea le lendemain, ſans qu'on en ait jamais ouï parler dans la ſuite. Voilà de la bonne Philoſophie, & une excellente conduite!

Un Diable, qui craint *la Salpêtrière*, vaudroit, à mon jugement, tout Van-Dale & tout Bekker, ſi un ſimple Fait ne reſtoit pas ordinairement renfermé dans l'enceinte qui l'a vu naître; tandis que de bons livres ſont des protecteurs du genre-humain, allant par toute la terre plaider la cauſe de la raiſon & de l'humanité, en rendant la vue aux aveugles & l'ouie aux ſourds.

5. *L'infortuné Grandier*... Je

---

de-là du Faux-bourg Saint-Marceau; & nommé ainſi, parce que c'étoit-là qu'on faiſoit autrefois le *Salpêtre*.

ferai deux remarques à cette occaſion, l'une en l'honneur de la Sorbonne & l'autre pour la gloire de Louis XIV. La première m'eſt fournie par M. l'Abbé l'Advocat, au mot *Grandier* de ſon Dictionnaire hiſtorique portatif.. Édit.. de Paris, en 1755... Après avoir dit que, le 18 Août 1634, Grandier fut condamné à faire amende honorable, & à être brûlé vif, ce qui fut éxécuté; il continue en ces termes : « cependant les » Docteurs de Sorbonne, con- » ſultés ſur la dépoſition des Re- » ligieuſes de Loudun, qui ſe di- » ſoient poſſédées, avoient ré- » pondu que, quand bien même » leur poſſeſſion ſeroit certaine, » on ne devoit avoir aucun égard » en juſtice à leur dépoſition; at- » tendu que le Diable eſt men- » teur & calomniateur, ſelon l'É-

» vangile de Saint Jean, VIII, » 44. Et que, ſi l'on admettoit » une fois de telles dépoſitions, » les perſonnes les plus vertueuſes » ne ſeroient point en ſûreté, » pouvant être accuſées par les » Démons d'avoir cauſé des ſor- » tiléges & des poſſeſſions ».

Je dois l'autre remarque à M. Bayle qui la met ſur le compte de Ménage. Voyez dans ſon Dictionnaire critique, la Note *k* ſur le mot *Grandier*... « Enfin dit, M. Bayle, Ménage loue la prudence & la juſtice de Louis XIV, » qui a arrêté le cours des pro- » cès criminels, contre ceux » qu'on accuſe de magie & de » ſortilége, ayant commué la » peine de mort en banniſſement, » à l'égard de pluſieurs particu- » liers, condamnés par Arrêt du » Parlement de Rouen, à être

» brûlés, comme coupables de ce » crime, & ayant enſuite, par » Arrêt de ſon Conſeil d'État du » 26 Avril 1672, ordonné que » par toute la Province de Nor- » mandie, les priſons ſeroient » ouvertes à toutes perſonnes, » qui y ſeroient détenues pour rai- » ſon des mêmes crimes; & qu'à » l'avenir celles qui en ſeroient » accuſées, ſeroient jugées ſelon » la déclaration, que Sa Majeſté » promet, par cet Arrêt, d'en- » voyer dans toutes les Juriſdic- » tions de France, pour régler » les procédures, qui doivent être » tenues par les Juges dans l'inſ- » truction des procès de magie » & de ſortilége... In vitâ Guil- » lelmi Menagii, & dans les re- » marques ſur cette vie ».

6. *Monconis*... Balthaſar de Monconis étoit de Lyon. Il quitta

la France en 1628, pour aller voyager. De ſes courſes a réſulté un recueil fort précieux, ſous le titre de *Voyages de M. de Monconis*, en 5 Tomes *in*-12, à Paris en 1695. Ils furent imprimés après ſa mort, arrivée à Lyon, le 28 Avril 1665.

Cet homme avoit étudié particulièrement les Mathématiques, la Phyſique & la Chymie. Je vous laiſſe à penſer ce que pouvoit devenir l'œuvre du Démon dans la Coupelle. Si on envoyoit toujours des gens auſſi bien cuiraſſés aux trouſſes des malins-Eſprits, je ne crois pas qu'ils oſaſſent jamais ſe montrer : auſſi la petite Ruſe de la Supérieure des Urſulines de Loudun ne tint pas long-temps contre lui. Il vit ſur le champ dequoi il étoit queſtion, hauſſa les épaules & s'enfuit.

7. *Eraſme de Rotterdam*... On l'appella ainſi, parce qu'il prit naiſſance dans cette Ville de Hollande, le 28 Octobre 1467, & il mourut à Bâle, le 12 Juillet 1536, à 68 ans. Il a paſſé pour le plus bel eſprit & le plus ſçavant homme de ſon ſiècle. Il a écrit, en Latin, ſur un grand nombre de ſujets, avec une pureté & une élégance diſtinguées, Son *Eloge de la Folie* lui fit un honneur ſingulier.

Mais rien ne rend plus reſpectable cet illuſtre Prêtre, que ſon admirable caractère de vérité & de probité. Il ne fait aucun Quartier aux artiſans des fraudes pieuſes, qu'il décèle partout ſans aucun ménagement. Voici comment il raconte, en Latin, l'artifice du Curé avec ſes écreviſſes, dont j'ai donné tout le ſens en Fran-

çais dans le texte de cet Ouvrage. Il faut lire, pour cela, une bonne partie de ſa 974e. Lettre, datée de l'an 1528, laquelle commence par ces mots, *ornatiſſime Præſul, &c.* & vers le milieu de laquelle on trouve :

Parochus quidam, ſub diem Paraſceves, clàm immiſit in Cæmeterium vivos cancros, affixis ad latus cereolis ardentibus; qui cum reperent inter ſepulchra, viſum eſt noctu terribile ſpectaculum ; nec quiſquam auſus eſt accedere propiùs. Hìnc rumor atrox. Conſternatis omnibus, Parochus è ſuggeſtu docet Populum, has eſſe Defunctorum animas, quæ miſſis & eleemoſynis flagitarent à cruciatu liberari. Fucus ita proditus eſt : reperti ſunt tandem unus & alter cancer inter rudera, facem extinctam geſ-

tantes, quos Parochus non recollegerat.

Il ne faut pas douter que cette Ruſe du Curé ne lui ait été très-fructueuſe. Apparemment il étoit coutumier du Fait : mais tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe caſſe : car Éraſme ajoûte, tout de ſuite, une petite hiſtoire du même Auteur, qui dut le dégoûter pour toujours de ces ſortes de jeux.

Idem, continue Éraſme, aliud machinatus eſt : convivebat illi neptis, mulier benè nummata : in hujus cubiculum profundâ nocte ſolet irrepere, lineo involucro umbram mentiens. Emittebat voces ambiguas, ſperans foreut mulier accerſeret exorciſtam, aut ipſa loqueretur : verùm illa nimis maſculo animo, clàm rogavit cognatum quemdam, ut

unam noctem ſecum eſſet tectus in cubiculo. Ille vero fuſte armatus prò exorciſmis, ac probè potus, quò minùs expaveſceret, occulitur in lecto.

Adeſt ſpectrum ſolito more; neſcio quid triſte mugiens. Excitatur exorciſta : proſilit nondùm ſobrius, aggreditur : ibi ſpectrum voce geſtuque deterrere parat : at ebrius ille, ſi tu es, inquit, Diabolus, ego ſum mater illius, & correptum impoſtorem fuſte dolat, occiſurus, ni mutatâ voce clamaſſet, parce : non ſum anima; ſed ſum Dominus *Joannes*. Ad vocem agnitam mulier exſilit è lecto, pugnamque dirimit, *&c.* Ce qui ſignifie :

Voici un autre ſtratagême de ce Curé. Il avoit une nièce qui vivoit avec lui. C'étoit ce qu'on appelle vulgairement *une Mère*

aux écus. Au milieu d'une nuit bien noire, il s'aviſa de s'introduire dans ſa chambre à coucher, enveloppé d'un drap blanc, des pieds à la tête, pour contrefaire le Revenant. Une voix ſourde ſe faiſoit entendre. Il comptoit bien que la nièce feroit venir quelqu'Éxorciſte, ou proféreroit au moins quelques paroles : mais elle tint ferme, & pria ſecrètement un de ſes couſins de ſe tenir caché, une nuit, dans la chambre où elle couchoit.

Au lieu d'Éxorciſmes, le couſin s'arma d'un bon bâton, but quelques verres de vin pour affermir ſon courage, & fut ſe cacher comme il en étoit convenu avec la couſine. Le Spectre paroît, ſelon ſa coutume, avec des mugiſſemens lugubres. L'Éxorciſte quitte ſon embuſcade ; la

tête encore pleine de vin, il court au Spectre & l'attaque : celui-ci veut l'épouvanter du geſte & de la voix : mais le couſin, dans l'ivreſſe, le ſaiſit, tombe ſur lui à grands coups de bâton, en diſant, *ſi tu es le Diable, c'eſt moi qui l'ai engendré.* Il lui eut fait rendre l'âme, ſi le Spectre ne ſe fût pas écrié, avec ſa voix ordinaire, *Pardon, Pardon ; ce n'eſt pas un Revenant de l'autre monde, c'eſt M. Jean.* La nièce, ayant reconnu la voix, ſaute du lit, & fait lâcher priſe au couſin, dont le remède guérit vraiſemblablement pour toujours le Curé de ſes Fantaiſies.

C'eſt ainſi qu'il faut s'y prendre dans la cure de ces maladies. Si aux premiers accès des prétendues Poſſédées de Loudun, on eût mis ces Religieuſes dans

un cul-de-basse-fosse, au pain & à l'eau, & qu'on les eût bien fustigées, on n'eût pas fait un si grand Tintamarre, ni commis des Abominations aussi horribles pour des grimaces & des contorsions.

8. *L'Itinéraire de George Whéler*.... Tout ce que je sçais de cet Auteur Anglais, c'est qu'il étoit à Venise, au commencement de l'an 1675, où il se lia d'amitié avec le célèbre M. Spon, Docteur en Médecine à Lyon; qu'ils voyagèrent ensemble au Levant, & que Whéler revint de ses voyages en Angleterre, sa Patrie, le 25 Novembre 1676; où il publia la Relation de tout ce qu'il avoit vu & remarqué dans ses courses. On nous l'a donnée, traduite de l'Anglais en Français, sous le tître de *Voyages de Dalmatie, de Grèce & du Levant*,

par George Wheler, 2 *vol. in*-12. à Anvers, en 1689.

Cet homme avoit les principes qui peuvent rendre les voyages fructueux ; c'eſt-à-dire la connoiſſance du Deſſin, des Médailles, de la Botanique, de la Géométrie, de l'Aſtronomie, de l'Art de lever des Plans, de faire des Cartes Géographiques, *&c.* avec une extrême curioſité de s'inſtruire ; cherchant toujours à remonter aux cauſes des Phénomènes ſinguliers : c'eſt pourquoi je n'ai point balancé à croire, ſur ſa dépoſition, l'adreſſe des Deſſervants (*) de

(*) *Deſſervants*..... Je ne trouve point ce mot dans nos Dictionnaires ; pas même dans celui de l'Académie Françaiſe : on dit pourtant *deſſervir*

la petite Égliſe de Corfou, qui a occaſionné cette Note.

9. *Julius Caſſérius*. . . . Ce Médecin a eu de la réputation, & n'en étoit pas indigne, en qualité d'Anatomiſte. Il naquit à Plaiſance, en Italie, en 1545. Ses parents étoient fort pauvres. Cet état, la plus affreuſe Tyrannie du corps, n'eſt que trop ſouvent le plus grand Abatardiſſement de l'eſprit. Que peut-il ſortir d'une âme, mépriſable à ſes propres yeux, que le déſeſpoir, ou tout au moins, un abandon général de ſon éxiſtence?

Caſſérius eſt donc bien ex-

---

une Cure, une Chapelle, une Égliſe. Notre Langue eſt aſſez pauvre; on pourroit l'enrichir de ce mot, s'il n'y a pas été oublié.

cuſable d'avoir été plus habile Diſſéqueur, mais moins bon Philoſophe que ſon Maître *Fabricio-ab-Aquapendente*, dont il fut le domeſtique, & enſuite le Diſciple. Ses progrès en Anatomie furent diſtingués : mais, ſans culture d'eſprit, à cauſe de la miſère de ſes parents, il paroît qu'à cet égard il n'eut d'autres Maîtres que les opinions vulgaires. On peut en juger par ce paſſage Latin, dont j'ai donné la traduction en Français. « Hinc » etiam patet, ait ille, vocem » illam, quam articulatam, ex » ventre aut pectore prodeun- » tem, ore labiisque clauſis, » quoſdam edidiſſe lectione at- » que auditione accepimus, non » naturalem fuiſſe; ſed, ſi quæ » fuerit, *Magicam atque Dia-* » *bolicam* ».

Tales olim *Engaſtrimythi* dicti ab Eurycle, ex Platone & Plutarcho, Libro *de Ceſſatione Oraculorum*, perhibentur traxiſſe originem... Eorum meminêre Scaliger, exercitatione 258, Hippocrates, 5. Epidem.., Foëſius, in Hippocratis Œconomiâ, dum ſcribit magnum illum Adrianum Turnebum, quemdam Circum-foraneum vidiſſe, qui paſſim ore labiisque obſeratis, quæſtûs gratiâ, vocem proferre ſolitus erat; de quibus quædam Cœlius Rhodiginus, lectionum antiquarum lib. 8°., quos *Pythonicos* vocat, *&c.*

Être Poſſédé du Diable, & demander l'aumône! on ne ſe damne guère de cette façon, que pour être à ſon aiſe ou devenir riche: mais les contradictions ne coûtent rien aux eſprits prévenus & inconſidérés. L'éxemple du Mé-

decin Anatomiſte Caſſérius démontre, que le même homme peut être ſublime dans un genre, & fort petit dans un autre.

James, dit dans ſon Dictionnaire de Médecine, traduit de l'Anglais en Français, & publié, à Paris, en 1746, que Julius Caſſérius mourut en 1605, âgé de ſoixante ans; & l'Édition de Moréri, faite à Paris en 1759, indique ſa mort à Padoue, en 1616. Ce ſont là, apparemment, des fautes d'impreſſion.

10. *Auguſtinus Steuchus, dit Eugubinus*... Cet Évêque de Ghiſaïmo, en Candie (*), autrefois

(*) *Candie*.... Cette Iſle eſt dans la Méditerranée, aſſez près de la Morée ou du Péloponnèſe, vers le 35.e dégré de latitude ſeptentrionale.

l'Isle de Crète, avoit un bon esprit. Il ne croyoit point aux *Ventriloques*, & il y a quelqu'apparence qu'il eût pu les dévoiler, sans l'ignorance de la Physique, qui n'étoit pas encore assez à la mode, sans l'opinion du temps, où l'on faisoit volontiers honneur au Démon des Phénomènes un peu étranges.

J'en ai conçu cette idée, en lisant un passage Latin de ce Prélat, dans son commentaire sur le chapitre 19 du Lévitique, *folio* 146, où il s'exprime ainsi : « Ventriloquas mulieres etiam » Tempestate nostrâ vidimus, qui- » bus sedentibus vocula quædam » ab earum Pudendis excitabatur, » respondebatque scisitantibus : » ipse que audire volui; non quòd » ullam fidem iis adhiberem; sed » ut Dæmonum præstigias co-

» gnoſcerem. Præſtigiæ certè ſunt,
» & miſerarum genera vanitatum.
» Naſcuntur ex his calamitoſi er-
»rores & incredibiles calamitates».

Cet Évêque a raiſon. Il n'eſt pas croyable combien on pourroit faire tourner de têtes, & combien, ſans doute, on en a ſubjugué par cet artifice. Effectivement il me paroît très difficile de ſe ſouſtraire à ce piége, ſans un éxamen très particulier, ſoutenu de bons principes ſur les erreurs de nos ſens : mais les hommes ordinaires, quels autres guides ont ils que leurs ſens ? Les Fourbes, dont on ne manque pas, pourroient les conduire aux plus grands excès : & je ne doute point que mon Travail là-deſſus ne ſauve une infinité de perſonnes des dangers de cette illuſion.

Une voix ou même un diſcours

paroît venir du Ciel, du ſein de la terre, ou du fond des abîmes, ſans aucune cauſe apparente. Si l'on peut ſe dire à ſoi-même : un Ventriloque n'en ſeroit-il pas la ſource ? De quelque manière que cela ſe faſſe, voilà l'erreur ſans effet, & la premiére ſéduction ſans ſuite.

11. *Etienne Paſquier*... Auteur Français, du ſeizième & du dix-ſeptième ſiècle, n'a point recours au Démon, pour expliquer des faits, dont il eſt témoin. Il ne voit dans le bouffon *Conſtantin*, qu'un homme très ſingulier & très plaiſant, par ſon merveilleux talent d'imiter & de contrefaire tout ce qu'il voyoit & tout ce qu'il entendoit. Ce Bouffon s'étoit attaché à contrefaire des voix qui venoient de loin, quand il étoit à côté de ceux à qui il par-

loit. Paſquier n'en recherche point la cauſe Phyſique. Il voit un homme, dont la voix eſt trompeuſe, l'erreur des autres le divertit, il s'amuſe encore à raconter le Fait, & il ne ſe jette point dans des cauſes ſurnaturelles; tandis qu'il a ſous ſes yeux l'opération de l'art & de la Nature.

Les Ventriloques de nos jours ne ſont pas mieux que ce *Conſtantin*; &, puiſqu'il faiſoit tout cela par imitation, rien n'empêche qu'on ne trouve aujourd'hui des goſiers auſſi diſpos; &, par conſéquent, ſi je n'avois pas trouvé la cauſe de l'*Engaſtrimyſme*, avant d'avoir lu l'endroit de Paſquier, où il en eſt queſtion, il eût pu me mettre ſur la voie d'expliquer ce Phénomène.

12. *Vigneul de Marville*.. C'eſt un nom, ſous lequel s'eſt caché

le Chartreux *Dom Bonaventure d'Argonne*, né à Paris, le 7 Juin 1640. Il fit profeſſion à la Chartreuſe de *Bourbon-lez-Gaillon*, près de Rouen, le Dimanche 29 Juillet 1663, & y mourut le 28 Janvier 1704.

Ses *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, où j'ai puiſé des faits bien apperçus ſur les *Ventriloques*, & de bonnes obſervations ſur ces faits, annoncent que ce Religieux avoit du goût, du diſcernement & du jugement. On a dû s'appercevoir, par ce que j'en ai rapporté, que ce n'étoit pas un homme crédule & uniquement borné à des idées clauſtrales.

En liſant ſes *Mélanges &c.*, j'ai cru d'abord y voir qu'un dépit, cauſé par quelque revers de fortune, d'ambition ou d'amour, l'avoit chaſſé du monde dans le

cloître : mais je lis, dans l'Édition de Moréri de 1759, qu'avant d'entrer dans l'ordre de Saint Bruno, Dom Bonaventure d'Argonne avoit commerce avec quantité d'honnêtes gens & de ſçavants ; & que cela lui procura, même après ſa retraite, une infinité de lettres & de petits ouvrages, remplis d'érudition, ainſi que d'obſervations hiſtoriques, dont il compoſa ſes *Mélanges d'Hiſtoire, &c.*

Dom d'Argonne n'avoit que vingt-trois ans, quand il ſe fit Chartreux, & il avoit déja commerce dans le monde avec quantité d'honnêtes gens & de ſçavants ! A cet âge, on n'eſt guère qu'un écolier, & les réfléxions ſur l'homme ſont encore bien peu de choſe. Cette ſcience demande beaucoup d'expérience, & l'expérience eſt le fruit du temps.

Quoiqu'il en ſoit, Dom d'Argonne avance trop légèrement, qu'Hippocrate a parlé de l'*Engaſtrimyſme* comme d'une maladie, & il s'appuie fort mal-à-propos de l'autorité d'*Allatius* ou plutôt *Allazzi*, qu'il a copié ſur tout cet article. Voyez la page 428 d'un livre Latin *in*-4°., intitulé : *Leonis Allatii de Engaſtrimytho ſyntagma*, vous y trouverez ces paroles, que Van-Dale a auſſi citées, page 648 de ſon volume Latin *in*-4°. touchant l'*Origine & le Progrès de l'Idolâtrie* . . . « Primus inter Græcos *Engaſtri-* » *mython* meminit noſter Hippo- » crates, Libro 5°. de morbis » vulgaribus (aut epidemicis). De » Polemarchi uxore, quæ anginâ » laborabat, ita loquitur : eique » ad cordis regionem quiddam » coacervari videbatur, ac reſpi-

» rabat velut qui in aquam demersi
» sunt respirare solent ; & ex pec-
» tore quemdam strepitum ede-
» bat, qualem *Engastrimythæ* vul-
» gò dictæ edunt (*).

Allatius dit donc simplement qu'Hippocrate fait mention des *Ventriloques*, dans son Livre 5e sur les Epidémies, *meminit* ; & non pas qu'il en parle comme d'une maladie. A l'occasion d'un mal de gorge, dont étoit attaquée la femme de Polémarque, il en compare certains effets, par rapport à la voix, à ceux des personnes appellées vulgairement *Engastrimythes* : mais encore une fois, il ne dit point que ces Ef-

(*) C'est la Traduction Latine du Grec d'Hippocrate, donnée par Foès & Van Dale.

fets, chez les *Engaſtrimythes* ou *Ventiloques*, ſoient la ſuite d'une maladie.

Van-Dale, dans l'endroit que je viens de citer, fait une remarque ſur ces mots *Engaſtrimythæ vulgò dictæ* d'Hippocrate, laquelle pourra ſervir à donner une idée bien préciſe, de ce que les Anciens entendoient proprement par des hommes *Engaſtrimythes* ou *Ventriloques*. » Rationem verò, ait ille, propter quam Hippocrates dixit, *Engaſtrimythæ vulgò dictæ*, vel *uti appellari ſolent*, vel *quas tali nomine vulgò vocant*, (ita enim hæc eſſe explicanda omnibus notum eſt) magnus ille magni Hippocratis interpres *Galenus*, in lexico ſuo Hippocratico ad hunc modum explicat: *qui occluſo ore loquuntur, ita ut videantur ex ventre loqui.*

Et page 649 du même Ouvrage de Van-Dale, *Engaſtriæ & Euryclidæ vocabantur inde omnes vaticinantes, ab Eurycle qui primus illud fecerat...* » Inventum » igitur erat iſtud Euriclidæ, non » opus ſupernaturale ac Dæmo- » niacum ».

Ce qui ſignifie en Français : la raiſon pour laquelle, ſelon Van-Dale, Hippocrate a dit, *les perſonnes appellées vulgairement Engaſtrimythes* ou Ventriloques, ſe trouve dans le *Léxicon Hippocratique de Galien.*

Cet illuſtre interprète du grand Hippocrate explique cela de la manière ſuivante. Les Engaſtrimythes ſont des perſonnes, *qui parlent la bouche fermée*, de façon qu'elles ſemblent parler du ventre; & Van-Dale ajoûte, page 649, tous ceux qui ſe mêloient de

prédire l'avenir furent appellés *Engaſtrites* & *Euryclidiſtes* ; à cauſe qu'*Euryclès* paſſoit pour être le premier, qui avoit fait uſage de cet artifice : « cette in-» vention étoit donc d'*Euryclès*, » & non une œuvre du Démon » ou au-deſſus de la Nature ».

Le très-docte P. Calmet, dans ſon commentaire ſur le vingt-huitième chapitre du premier Livre des Rois, a commis la même faute que Dom d'Argonne, & préciſément dans les mêmes termes. Ce qui démontre l'importance, dans toutes les citations, de remonter toujours aux originaux ou aux premières ſources.

Au reſte, il falloit que les *Ventriloques* fuſſent communs du temps d'Hippocrate : Car dans une comparaiſon, l'objet, auquel on compare, doit être beaucoup plus connu

connu que l'objet comparé ; puiſque l'on ne ſe ſert de l'un que pour mieux faire comprendre l'autre.

La Critique, que je viens de faire d'une inadvertence de Dom d'Argonne, ne m'empêche point de rendre juſtice à ſa Pénétration. S'il n'a pas dit formellement en quoi conſiſtoit l'illuſion acouſtique, produite par les *Ventriloques*, il faut pourtant avouer que l'on en trouve tout le fond dans ſes Raiſonnements. Paſquier & lui n'ont pas tout-à-fait trouvé le mot de l'Énigme, mais ils en ont compris preſque toute la Métaphore.

Dom d'Argonne a un peu gâté ſon Explication, en ajoûtant qu'*avec quelque changement dans les organes, il peut arriver qu'on prononce, du creux de l'eſtomach ou*

d'ailleurs, des paroles qui dans l'ordre ordinaire ne ſe peuvent prononcer que de la Bouche. Voilà ce qui éloigne cet Auteur de la véritable cauſe de l'*Engaſtrimyſme.* On verra, dans le ſizième chapitre, que des Ventriloques les mieux caractériſés, bien vus, bien obſervés, & bien queſtionnés, ne parlent nullement de l'eſtomach.

13. *Lyranus*... C'eſt Nicolas de Lyre, dit de *Lyra* ou *Lyranus*, ſçavant Cordelier du treizième & du quatorzième ſiècle. Il tira ſon Nom de ſa Patrie, Bourg du Diocèſe d'Évreux, en Normandie. Ses parents étoient Juifs. Il embraſſa le Chriſtianiſme, & ſe mit dans l'Ordre de Saint François en 1291. Moréri met ſa mort en 1340; après avoir paſſé par les plus grandes Charges de ſon Ordre.

Lyranus a composé des *Postilles* (*) ou petits Commentaires sur toute la Bible. Que cela ne paroisse pas un prodige dans un Cordelier du treizième & du quatorzième siècle. On a vu qu'il

---

(*) *Postilles*..... On appelle ainsi de petites Notes sur l'Écriture-Sainte. Ce mot vient très-vraisemblablement des mots Latins *Post illa*, (sous-entendez *Verba*) c'est-à-dire, *après ces mots*: parce que les Auteurs des Postilles, après avoir lu certains mots de l'Écriture-Sainte, y ajoûtoient de petites Notes, qui avoient souvent occasionné cette expression *Post illa verba lege*, &c. &, pour abréger, ils ne mettoient que *Post illa*; ce qui fit donner le nom de *Postilles* à leurs petites Notes ou Remarques.

étoit Juif, & toute la nourriture ſpirituelle d'un Juif eſt l'Écriture-Sainte. Quoiqu'en pluſieurs endroits elle refuſe bien net aux Démons la puiſſance de prédire l'avenir, la crédulité dont eſt un peu trop entichée la Nation des Iſraëlites, les jette tous, à corps perdu, dans le Merveilleux. Voilà des gens qui parlent du ventre. On ne parle pas ainſi naturellement. Un Chrétien ignorant ou un Juif crédule y placent d'emblée un Démon, & tout eſt expliqué. C'eſt-là, aſſurément, une ſcience fort commode, qui revient parfaitement bien à ce que j'ai ouï-dire à tant de Pareſſeux: *J'aime mieux le croire que d'y aller voir.*

14. *Dickinſon*... C'eſt un des plus forts Adverſaires des Démons & de la Sorcellerie. Il étoit Maî-

tre-ès-Arts & Aggrégé du Collége de Merton, un des dix-huit Colléges de la très célèbre & très ancienne Univerſité d'*Oxford*, en Angleterre. Il vivoit encore le 10 Juillet de l'an 1653, puiſqu'il prononça, dans ce même Collége, ce jour-là, un diſcours qui avoit pour But de ſecouer le joug de la Philoſophie ſcholaſtique ou Ariſtotélicienne. Cet homme ne ſe payoit pas de mots ni de ſimples apparences. Les *Ventriloques* ne lui paroiſſent qu'un pur Badinage. Le paſſage de cet Auteur, que j'ai rapporté en Français, ſe lit en Latin à la page 86 de ſon petit *in*-12 intitulé *Delphi Phœnicizantes*. Voyez-en le chapitre 9., qui a pour tître, *Origo Græcorum Oraculorum*. Vous y lirez ce qui ſuit :

Hoc attamen aliter opinantibus

haud officiat; cum mirabilis illa, quæ objicitur, *ſterno-manteia*, ab arte, citra Dæmonis opem, præſtari poſſit. Nec deſunt exempla, quæ id teſtatum faciunt.

Commoratus eſt *Oxoniæ*, anno 1643, vir quidam (*) quem vulgò regis Suſurronem vocabant, anglicè *the King's whiſperer*) hoc artificio inſignis. Ille, inquam, verba quæcumque vellet, ex imo quaſi pectore, clauſis immotisque labiis, efferre tam mirè potuit ut è longinquo prolata viderentur. Hunc igitur *Engaſtrimython*, quos ludos facere? Aſtantes nempè & ſecum conferentes ex improviſo compellere, agnominare, & dicteriis laceſſere

(*) *Nomine Fanningius.* Son vrai nom étoit *Fanning*.

tantâ arte, ut vel antè oculos coràm lateret. Quid ad hæc aſtantes? Reſilire, oculis omnia perluſtrare, foris egredi, agnominantem quærere, &, nemine comparente, prorſùs indignari, ſcurræ vehementer iraſci ac minari : tandem verò, fraude cognitâ, omnes artificium mirari; ſibi tam bellè illuſis gratulari, ac riſu emori. En ſine Dæmonio *ſternomantin.*

Le tître *Delphi phænicizantes* de cet Ouvrage d'Edmund Dickinſon eſt aſſez plaiſant. C'eſt, ainſi qu'on l'a vu, comme ſi l'on diſoit, *les Pariſiens normaniſants ou qui normaniſent.* Mais il faut avouer qu'en ſuppoſant la vérité & la juſteſſe de cette comparaiſon, les imitateurs ont été bien au-delà de leurs modèles; comme il arrive toujours dans les

lieux où règne le luxe, tels que Tyr & Sidon, Villes de l'ancienne Phénicie, ſi fameuſes par leur commerce, dans leſquelles les beſoins trop multipliés, ainſi que les paſſions, allumées par le choc de l'oppoſition ou de la concurrence, font recourir à toutes les reſſources de l'Aſtuce ou de l'Art de tromper.

15. *Jean Brodeau... Sçavant critique du* 16e. *ſiècle.* Les dix Livres des *Miſcellanées*, où j'ai puiſé le fond des ruſés de Louis Brabant, au moyen de l'Art des Ventriloques, ont été imprimés en Latin. On a inſéré les Livres 7, 8, 9, & 10 de ces *Miſcellanées* dans le Tome 4 du *Theſaurus criticus Grutteri*, imprimé à *Francfort*, en 1604, *in*-8°, ſous le tître de *Lampas ſive Fax Artium liberalium*, &c. A la fin de

la page 72 du Livre 8, vous y trouverez ces mots Latins, dont il ne faut rien perdre, & que vous avez lus en Français dans le texte :

Fieri autem posse ut quis ante oculos, coràm, clauso ore, vocem edat, verbaque exprimat, quæ è longinquo videantur emanare, etiamsi id *muriakis* (*) ne-

(*) *Muriakis*.... Ce mot est purement Grec. Les Latins le rendent par *Sæpius* le plus souvent. On peut le faire venir de *Murios*, *Infinitus*, *Ingens*, *Innumerabilis*, infini, très-grand, innombrable.

Autrefois nos Sçavants inséroient beaucoup de Grec dans le Latin, & beaucoup de Latin dans le Français : encore aujourd'hui les Allemands, & surtout les Anglais, chez qui le Grec est aussi familier que le Latin en Fran-

gent quidam ; teſtis eſt tota penè Gallia.

---

ce, font intervenir, dans leurs compoſitions, un aſſez grand nombre de Mots, de Sentences, & de Paſſages purement Grecs. Il peut y avoir de l'Abus dans cette Affectation. Mais on a un très-grand Tort, en France, de négliger la Langue Grecque. Elle eſt très-belle, très-riche & très-ſonore. Les plus beaux Ouvrages ſont écrits en cette Langue. Les mots de nos Arts & de nos Sciences en ſont preſque tous dérivés ; &, elle n'eſt pas auſſi morte qu'on le fait ordinairement. On la reconnoît ſans peine dans pluſieurs Iſles de l'Archipel, où les Voyageurs de nos jours ſe font très-bien entendre aux Peuples de ces endroits-là, en leur parlant purement la Langue de l'ancienne Grèce.

Vivebat lutetiæ, dùm hæc commentarer (inquit Brodæus) *Ludovicus Brabantius*, Franciſci primi, Gallorum regis, Cubicularius, inſignis *Engaſtrimythus*, fingendique imprimis Manium voces & ejulatus artifex. Hâc igitur arte pollens, cum formoſiſſimam ditiſſimamque puellam, patre orbam, amaret, ejus matrem, quæ ipſius præſtigias non noſſet, adiit, mariti vocem palàm fingens, qui juberet ut huic viro optimo ac locupletiſſimo eam nuptam daret; ſe graviſſimè in igne purgatorio torqueri, quòd huic jampridem petenti denegaſſet; fore tamen ut ex eo citò emergeret, ſi huic eam collocaſſet. Illa, ne multis, protinùs marito morem gerit, eique filiam in matrimonium dat.

Cùm igitur nummis indigeret *Brabantius*, audiretque lugduni

Cornutum Trapesitam ditissimum esse, illùc statim proficiscitur : hominem convenit ; se cum eo arcanis quibusdam de rebus clàm agere velle ostendit. Ille libenter *Brabantium* accipit, qui pauca primùm de religione, dehìnc multos de Dæmonibus, de spectris, de ignis purgatorii pœnis, de inferis cruciatibus sermones refert. Ad extremum *Cornuti* Patris, jampridem defuncti, vocem simulat ; qui huic grandem Pecuniam, ad redimendos à Turcis Christianos captivos, dari imperaret. Se jam aliquot annos in ìgne purgatorio supplicia perferre : ipsum verò, ni sibi obsequeretur, brevi in sceleratorum sedes demersum iri : quòd eum ex usuris & anatocismis immensas præter jus facultates comparasse exploratum haberet.

Cornutus primùm rei novitate

perterritus, ab eo deindè petiit ut die poſtero rediret. Homo revertitur: reverſum, quaſi deambulandi causâ, in planitiem quamdam ducit, longè à tugurio, à colle, à foſsâ, ab arbore (putabat enim domi, è laqueari aut fiſſi parietis rimâ, verba ſibi dari). *Brabantius* cur id fieret probè animadvertens, flebiliter magis quàm unquàm anteà, defunctorum *Cornuti* parentum Manes per omnes Deos queritari ſimulat. Addidit quod ei commodum fuit.

Hoc audiens, perculſuſque rei miraculo *Cornutus*, & nihil jam fraudis ineſſe ſuſpicatus, præſertim, cum eadem poſteà audiret, quoties, quibusve locis vellet, decem *Brabantio* aureorum millia numerat, quibus Chriſtianos captivos redimendos curaret: ipſe Venetias ac in Græciam proficiſci ſe prædicans, domum revertitur.

Ferunt autem, non multos poſt menſes, *Cornutum* (nam totam continuò Fabulam reſcivit) non interverſæ pecuniæ damno, ſed lugdunenſium hominum facetiis ac deriſu, in gravem morbum incidiſſe, ex eoque Naturæ conceſſiſſe, *&c.*

Brodeau ne dit point en quel temps la Dame & le Banquier furent dupés par le Valet-de-Chambre. Il en fait deux hiſtoires, indépendantes l'une de l'autre. Je n'en ai fait qu'une. Le défaut d'époques, la convenance, & l'intérêt de la narration m'y ont autoriſé.

Il paroît que *Louis Brabant* étoit mal à ſon aiſe, quand il ſe prit d'amour pour la jeune Perſonne, dont il vouloit faire ſa femme, & que ce fut pour cette raiſon que le père de la fille la lui refuſa en mariage. Sa mère

ne put guère ignorer cette cauſe: mais le prétendu Revenant attribue une grande opulence à Louis Brabant; opulence très aiſée à vérifier, lors du contrat de mariage, & dont le défaut dévoilant l'impoſture, n'eût pas manqué d'occaſionner une Rétractation de promeſſe.

Si l'on ſuppoſe donc, avec moi, que ce mariage n'a lieu, & n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſuite de la duperie faite au Banquier, tout s'explique avec une extrême facilité. En ce temps-là, dix mille écus d'or comptants étaloient une grande opulence, confirmoient le prétendu diſcours du mari après ſa mort, & l'impoſture demeuroit ſecrète. Autrement, le Valet-de Chambre étoit dévoilé, cela eût fait de l'éclat, & eût rendu très dangereuſe pour lui la répétition de pareils Artifices.

Car il y a de l'apparence que la ſcêne de la Dame précéda celle du Banquier de Lyon. Cette dernière fit beaucoup de bruit. On eût infailliblement prévenu la Mère contre *Louis Brabant*, qui n'eût certainement oſé revenir à ſes Artifices, après l'eſclandre arrivé à Lyon.

Quoi qu'il en ſoit, les deux ſcênes de la Dame & du Banquier, m'ont paru ſi bien faites l'une pour l'autre, qu'en ſupprimant leur mutuelle dépendance, on enlève à ces Hiſtoires ce que l'on apelle *l'intrigue* d'une pièce, qui eſt tout ce que leur réünion offre de plus piquant.

OBSERVATION.

IL eſt certain, ſuivant le nouveau Teſtament, qu'il y a des Démons, qu'ils ont poſſédé pluſieurs perſonnes, que J. C. les en a chaſſés, qu'il en a fait paſſer même dans les corps de quelques Brutes : mais il ne s'enſuit pas que ceux, qui ſe diſent ou que l'on croit poſſédés, le ſoient véritablement. Les Impoſteurs ſuppoſeront des Poſſeſſions tant que l'on voudra. C'eſt donc une affaire qu'il faut ſoumettre à l'examen.

Que l'on ſe rappelle préſentement tous les éxemples rapportés cy-deſſus, où l'on a cru voir de

véritables Poſſeſſions, ou de purs Artifices du Démon, & l'on s'appercevra d'abord que tout cela eſt fort équivoque. Mais, puiſque les Ventriloques, nos contemporains, font, naturellement ou par art, tout ce que l'on attribuoit aux Démons dans les éxemples cités, il eſt démontré que le malin-Eſprit n'y avoit aucune part. Car, dès que la Nature ou l'Art font une choſe, il n'y a plus rien de ſurnaturel dans cette opération.

Ainſi on ne doit pas conclure, de tout ce que nous avons dit, qu'il n'y a ni Démons ni Poſſeſſions de Démons, mais ſimplement que, dans les éxemples rapportés cy-deſſus, bien loin d'y voir des Traces de Démons ou de Poſſeſſions, on n'y apperçoit que des Ventriloques, des Artifices

purement humains, que des Ames simples ou ignorantes ont pris, & prennent encore aujourd'hui, pour de vrais Miracles, ou pour des effets au-dessus de la Nature.

Fin de la Premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES,

NOTES ET ARTICLES

Contenus en cette 1re. Partie.

DÉFINITION, Page 1

CHAPITRE PREMIER.

Occaſion de cet Ouvrage. Précautions contre les piéges. Obſervation faite ſur un Ventriloque, 3

LETTRE *de l'Auteur à M.* Saint-Gille, *Marchand Epicier à Saint-Germain-en-Laye*, 14

NOTES ET REMARQUES *sur le premier Chapître du* Ventriloque, Page 21

LETTRE DE M. D'ARTUS, *Capitaine au Corps du Génie, à Huningue, sur les éxercices du* Scaphandre, *du 7 Septembre* 1770, 27

CHAPITRE II.

De l'Evocation de l'Ombre de Samuel.

OBSERVATION ESSENTIELLE, 47

La Pythoniſſe *n'a pu évoquer ce Prophête. Caractères d'une vraie* Ventriloque, 49

NOTES ET REMARQUES *sur le ſecond Chapître du* Ventriloque, 65

CHAP. XXVIII, *du premier Livre des Rois*, 76

CHAPITRE III.

Des Oracles, Page 91

NOTES ET REMARQUES *sur le troisième Chapitre du* Ventriloque, 117

CHAP. XIV, *de Daniel*, 123

CHAPITRE IV.

Exemples de Ventriloques *modernes, qui ne remontent pas au-delà du* 16e. *siècle*, 159

Témoignage de Van-Dale, 160

Témoignage de Balthazar Bekker, 166

Témoignage de Ludovicus Cœlius Rhodiginus, 169

Témoignage de Jérôme Oléaster, 173

Digression, 176

Assertion de Cassérius, 188

Témoignage d'Auguſtinus Steuchus, dit Eugubinus, Page 191

Témoignage d'Etienne Paſquier, 193

Témoignage de Vigneul de Marville, 197

Témoignage de Dickinſon, Anglais, 205

Témoignage de Jean Brodeau, 210

NOTES ET REMARQUES, *ſur le quatrième Chapître du* Ventriloque, 221

OBSERVATION, 280

Fin de la Table des Chapîtres de la Première Partie.

On a mis, à la fin de cet Ouvrage, une Table alphabétique, raiſonnée & très-étendue de tout ce qu'il y a d'important à retrouver ou à remarquer dans ce Livre.

LE
VENTRILOQUE,
OU
L'ENGASTRIMYTHE.

SECONDE PARTIE.

LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE;

Par M. DE LA CHAPELLE, *Censeur Royal à Paris, de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen, & de la Société Royale de Londres.*

SECONDE PARTIE.

3 liv. les deux Parties brochées.

A LONDRES;
Chez DE L'ETANVILLE, dans James-Street, New Golden Squarre;
Et se trouve à Paris,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE.

CHAPITRE V.

Témoignages de Ventriloques actuellement vivants.

IL ne va plus être queſtion de Ventriloques qui ont éxiſté, ni de peſer les témoignages des Écri-

vains, qui en ont vu ou parlé. On va les entendre en perſonne, & il ne tiendra qu'à nos contemporains d'en vérifier les Faits par eux-mêmes.

Le premier, qui va paroître, eſt un homme plein d'eſprit & de lumières, faiſant à Vienne en Autriche, où eſt ſa réſidence, l'agrément & le charme des Sociétés, qui ont le bonheur de le poſſéder. La lettre, dont il m'a honoré, eſt datée de Vienne, le 20 Mars 1770, & ſignée FERD, Baron de Mengen, de Horde, Lieutenant-Colonel, demeurant dans le Palais de S. A. S. Monſeigneur le Prince Venzel de Lichtenſtein.

TÉMOIGNAGE DE M. LE BARON DE MENGEN,

Ventriloque de la première Classe; actuellement vivant à Vienne en Autriche, où il fait sa résidence.

Mai 1770.

JE venois de faire ma première observation sur le Sieur Saint-Gille, à Saint-Germain-en-Laye(*a*); lorsqu'on me parla d'un autre Ventriloque, actuellement éxistant à Vienne en Autriche. Le

(*a*) Elle s'étoit faite le 17 Février 1770.

Trait, que je vais en rapporter, demandoit des Témoins auſſi graves qu'il me parut étrange. M. le Baron de Gleichein, alors Envoyé de Danemark en France (*b*), & M. le Baron de Sikingen, actuellement Miniſtre de l'Électeur Palatin à la même Cour, m'en ont certifié la vérité, comme témoins oculaires & auriculaires.

Ils étoient à la Cour de Bareith, en 1757, avec feu le Prince de Deux-Ponts, Général au ſervice de la Reine de Hongrie, & M. le Baron de Mengen, ſervant ſous ſes ordres en qualité de Lieutenant-Colonel. « M. le Baron de Mengen, dit le Prince de Deux-Ponts, on dit que vous avez un talent bien ſingulier? Tout

(*b*) En Février 1770.

le monde le trouve comme cela, mon Prince, répondit le Baron : mais quelques Gens ayant cru y appercevoir l'ouvrage du Démon, en ont pris l'allarme. Des perſonnes reſpectables ont craint que cela ne fît tourner quelques têtes, ou n'augmentât le nombre des ſuperſtitieux, claſſe d'hommes très-nombreuſe, qu'il eſt néceſſaire de ménager ; & elles m'ont fort recommandé d'en uſer très-ſobrement. Je me charge de l'événement, répartit le Prince.

Alors M. le Baron de Mengen tira de ſa poche une petite figure, une eſpèce de Poupée, avec laquelle il ſe mit à converſer aſſez vivement, à-peu-près en ces termes : *Mademoiſelle, il me revient de vous des nouvelles très-peu ſatisfaiſantes.* Monſieur, la

calomnie eſt aiſée. *Ne vous écartez pas du droit chemin ; je vous y ferois rentrer par des voies déſagréables.* Monſieur, il eſt aiſé d'y rentrer, quand on n'en ſort pas. *Vous êtes une petite coquette, vous agacez les hommes tant que vous pouvez.* Monſieur, quand on a un grain de beauté, on eſt expoſée à l'envie & à la perſécution. *Vous faites la petite raiſonneuſe ?* Monſieur, il n'eſt pas toujours permis d'attaquer ; il l'eſt toujours de ſe défendre. *Taiſez-vous.* Sur ces mots, il l'enferme dans ſa poche. Alors la Poupée s'agite, murmure, grogne. « Voilà comment les hommes ſont faits, continue-t-elle, parce qu'ils ſont les plus forts, ils s'imaginent qu'Autorité eſt juſtice. Fi, Fi, que cela eſt vilain !

Un Officier Irlandois, qui ſe

trouvoit-là, ſe perſuada ſi bien que la Poupée étoit un animal, dreſſé à ce manège par M. le Baron de Mengen, qu'il ſe jetta bruſquement ſur la poche où elle étoit, pour en découvrir la vérité. Alors la petite figure ſe ſentant preſſée outre meſure, ſe mit à crier au ſecours, comme ſi on l'eût étouffée; & elle ne ceſſa ſes cris effrayants, qu'au moment qu'on eût lâché priſe. Alors, pour convaincre l'Officier qu'il avoit bien donné dans le panneau, M. le Baron de Mengen lui laiſſa tirer de ſa poche une petite figure, revétue d'un manteau, ſous lequel il n'y avoit que du Bois.

Tous les yeux des Spectateurs étoient fixés ſur le viſage de M. le Baron de Mengen: néanmoins ces Meſſieurs m'ont proteſté,

qu'ils n'y appercevoient aucun mouvement pendant les réponſes de la Poupée, & que la voix bien articulée paroiſſoit uniquement procéder de la petite figure.

Ce qui ajoûtoit ſingulièrement au merveilleux de la choſe, c'eſt que la réponſe, ſuivant le Témoignage de ces Meſſieurs, heurtoit quelquefois la Queſtion ou le reproche : comme il arrive dans les conteſtations animées, où la réponſe commence, quand l'objection dure encore. Enjambement aſſez difficile à concecevoir (*c*) dans une perſonne,

---

(*c*) *Enjambement aſſez difficile à concevoir*, &c. . . M. le Baron de Mengen dialoguoit, ſans doute, fort

qui fait dialogue avec elle-même.

Malgré mon obſervation ſur le Ventriloque de Saint-Germain-en-Laye, qui m'avoit aſſez diſpoſé à ne m'étonner de rien, je crus ces effets aſſez dignes de la curioſité du Public, pour en avoir la confirmation de la part de l'Auteur même, à qui j'adreſſai la Lettre ſuivante de Paris, le 26 Février 1770, à Vienne en Autriche, où il fait ſa réſidence.

MONSIEUR,

DES recherches ſur les *Ventriloques* ou *Engaſtrimythes* m'ont

---

vîte, & la ſenſation de la queſtion ſur les Auditeurs duroit encore, après le commencement de la réponſe.

mis à portée d'en publier des effets très-ſinguliers, & de remonter aux cauſes Phyſiques de ce Phénomène.

Nous avons actuellement, à Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues de Paris, un homme qui a cette propriété ou plutôt cet Art, dans un dégré à faire peur, même aux perſonnes prévenues. J'ai converſé plus de deux heures avec lui, tête-à-tête; & après m'avoir donné un échantillon de ſon ſçavoir faire en ce genre, il me fallut convenir que l'illuſion étoit abſolument complète.

C'eſt un homme franc, ſans myſtères, d'une probité à toute épreuve, qui ſe livra, ſans réſerve, à ma curioſité. Il n'a jamais fait uſage de cette eſpèce de Talent, que pour corriger les mauvais ca-

ractères, ou amuſer les honnêtes-gens. Un nombre infini de ſcênes, qu'il ſçait raconter ſans fard, avec un grand ſens & une ſimplicité très-intéreſſante, offre une variété de tableaux des plus réjouiſſants & même des plus comiques.

Mais cela peut s'étendre, & s'eſt étendu malheureuſement, ſans doute, à des objets plus ſérieux & d'une toute autre importance. La Politique & la Religion s'y trouvent également intéreſſées (1). En publiant la ſource d'une erreur ou d'une illuſion, on peut guérir bien des têtes du Fanatiſme. La ſûreté publique eſt par-là mieux établie; & le culte, dû à la Divinité, plus dégagé de ſuperſtition, en devient auſſi plus reſpectable.

M. le Baron de Gleichein;

Envoyé de Danemark à la Cour de France, & M. le Baron de Sikingen, Miniſtre de l'Électeur Palatin à la même Cour, m'ont aſſûré, Monſieur, que vous êtiez un des plus illuſtres Ventriloques qui aient jamais paru. Un homme de votre caractère & de votre ſçavoir ſeroit un des plus beaux ornements du Livre que je me propoſe de publier là-deſſus, & dont j'ai déja un aſſez grand nombre de Matériaux.

Le Dialogue entre vous & la Poupée eſt de nature à piquer ſingulièrement la curioſité. Notre homme de Saint-Germain-en-Laye ne fait point un ſecret de ſon Talent, & perſonne n'a ſçu encore l'imiter. Si j'avois le bonheur, Monſieur, de vous trouver dans la même diſpoſition, je vous ſupplierois de m'envoyer

par écrit votre Dialogue, & tout ce qui a rapport à une ſingularité, que vous poſſédez ſi éminemment.

Cela vous eſt-il venu naturellement ou par Art? Y a-t-il de la difficulté à l'acquérir? La différence d'âge y fait-elle quelque choſe? De quels organes vous ſervez-vous? En ſouffrent-ils? Les lèvres, les dents, la langue, le Palais, l'œſophage, l'eſtomach y entrent-ils pour quelque choſe? *&c.*

On dit que vous n'ouvrez pas la bouche, mais que la Poupée répondante ſe tient toujours à une fort petite diſtance de votre corps, *&c.*

Au cas, Monſieur, que vous n'ayez aucune répugnance à vous expliquer là-deſſus, & à entrer dans un détail très-circonſtancié

vis-à-vis de moi, je ne manquerois pas, si vous l'approuviez, de vous en faire honneur, dans un ouvrage uniquement destiné à l'instruction publique.

Je suis, *&c.*

Le dix-huitième Avril de cette année 1770, j'en reçus une réponse en deux parties, datée du 20 du mois de Mars précédent. La première en Français, comme d'un homme, qui le parle, mais qui n'a pas l'habitude d'écrire en cette langue; & la seconde, formant une espèce de Livre ou de Traité, est si bien écrite en Allemand, si bien faite, & si travaillée, de l'aveu de deux Interprètes, qu'après l'avoir tâtée pendant un mois entier, ils n'ont osé en entamer la traduction (2).

Je la dois à M. Robert de Heſſeln, ancien Profeſſeur penſionné de l'École Royale Militaire, qui enſeigne actuellement, à Paris, la Langue Allemande avec ſuccès.

Il faut avouer qu'il s'y eſt donné beaucoup de peine, & je ne ſçaurois trop lui en témoigner publiquement ma reconnoiſſance. On en verra la raiſon dans la deuxième Note de ce Chapître; ſur-tout, en y liſant cette même Lettre, que j'ai eu ſoin de faire imprimer en Allemand, telle qu'elle m'a été envoyée.

M. le Baron de Mengen verra par-là le grand cas que je fais de ſa compoſition; & le Public, connoiſſeur en ce genre, ſera à portée de juger, ſi nous avons bien ſaiſi, M. Robert & moi, tout le ſens de cette Lettre: car

j'y entre pour quelque choſe. D'après la Traduction, faite ſous mes yeux, j'en ai arrangé, en Français, toutes les idées qu'elle contient.

Je vais donc préſenter ce travail, dans la confiance qu'il offre un enchaînement d'idées tout-à-fait rélatives aux queſtions propoſées dans la Lettre à laquelle il ſert de réponſe.

Nous commencerons par la copie de la Partie françaiſe, avec d'autant plus de raiſon qu'elle eſt faite pour diſpoſer le Lecteur à mieux entrer dans le ſens de la partie Allemande, traduite en Français.

RÉPONSE DE M. FERD,

BARON DE MENGEN, DE HORDE,
LIEUTENANT-COLONEL,

Demeurant à Vienne en Autriche.

PREMIÈRE PARTIE EN FRANÇAIS;

Datée de Vienne en Autriche, du 20 Mars 1770, & reçue à Paris, le 18 Avril de la même année.

MONSIEUR, j'ai reçu votre Lettre avec plaisir. Je l'ai lue avec étonnement. J'en ai entendu que vous faites des recherches sur les *Ventriloques*; une chose

qui n'eſt pas effectivement poſſible; c'eſt l'Art qui trompe, & non pas la Nature qui pourroit produire un tel effet. Dans mon enfance, je m'eſſayois à pluſieurs petites induſtries; étant alors d'un tempérament fort gai & fort enjoué. Je cherchois à contrefaire toutes les voix des animaux domeſtiques. Je parvins enfin à faire une petite figure, avec une tête à bouche mobile, moyennant laquelle on entendoit une voix ſi différente de la mienne, qu'elle avoit l'air abſolument d'une toute autre que la mienne.

En la tenant de la main gauche, je l'accompagnois des geſtes de la tête & de la bouche. Ainſi je me perfectionnois de plus en plus dans cette tromperie innocente.

Mais il faut avouer, Monſieur,

que je ne poſſède pas aſſez la Langue Françaiſe, pour m'exprimer ſur un tel ſujet, auſſi bien qu'en Allemand, ma Langue maternelle: ainſi vous m'excuſerez, ſi je fais en Allemand la deſcription de cet Art; ſachant bien qu'il y a quantité de perſonnes, à Paris, en état de la traduire: &, ſi vous déſirez un deſſin ou une copie de ma petite figure, vous n'aurez qu'à commander.

Je ſuis, *&c. Signé*, FERD, Baron de Mengen, de Horde, Lieutenant-Colonel, demeurant dans le Palais de S. A. S. Monſeigneur le Prince Venzel de Lichtenſtein, à Vienne en Autriche.

TRADUCTION

ET

EXTRAIT DE LA PARTIE ALLEMANDE.

MONSIEUR, je tâcherai de répondre, le plus clairement poſſible, à chacun des articles, ſur leſquels vous me demandez des éclairciſſements dans votre lettre: mais, comme je ne fais point un myſtère de cette eſpèce de talent, quelques heures de votre préſence me rendroient beaucoup plus facile la démonſtration du phénomène dont vous êtes ſi curieux. J'en mettrois, en quelque ſorte, ſous vos yeux, la théorie, la pratique, & tout ſon méchaniſme.

Ce que vous appellez, dans votre lettre, une Poupée, n'eſt autre choſe qu'une ſimple figure de bois, dont la bouche eſt aſſez ſemblable à certains caſſe-noix, que l'on trouve communément. L'ouverture en eſt paſſablement large. A ſa partie inférieure, la ſeule qui ſoit mobile, comme dans l'homme, eſt attachée une cheville, avec laquelle on peut donner à cette bouche différens dégrés d'ouverture.

La grandeur de toute la figure n'excède pas l'Empan (*d*) d'un

---

(*d*) *Empan.* Quand la main eſt bien ouverte, & les doigts écartés les uns des autres autant qu'ils peuvent l'être, l'*Empan* eſt la diſtance de l'extrémité ſupérieure du pouce à l'extrémité ſupérieure du petit doigt.

L'*Empan*

grand homme. Ses deux yeux ſont ouverts, & d'un émail ſi poli, qu'il imite parfaitement le naturel. Elle eſt coiffée d'un turban, & n'a ni bras ni pieds. Un ſimple manteau fait tout ſon vêtement. Voilà en quoi conſiſte toute cette figure. Venons à la manière de lui faire éxécuter ſes mouvements.

L'*Empan* n'eſt donc pas une meſure déterminée, n'eſt point une meſure fixe dont on puiſſe ſe ſervir, pour évaluer au juſte d'autres dimenſions; puiſqu'il y a de grands hommes & de grandes mains dans toutes les proportions. Les Écrivains devroient donc abſolument proſcrire de leurs Écrits ces ſortes d'expreſſions, qui ne donnent point d'idées préciſes.

Ordinairement je la tiens de la main gauche, paſſée ſous le manteau, & par ce moyen toujours couverte, pour ne pas laiſſer appercevoir d'où viennent les mouvements de la bouche. Tantôt j'approche de moi cette figure, & tantôt je l'en éloigne.

Alors je preſſe fortement la langue contre les dents & la joue gauche; & la voix, qui paroit articulée par la bouche de la figure, ſe forme réellement entre les dents & la joue gauche de la mienne. Pour cela, j'ai la précaution de tenir en réſerve, dans le goſier, une portion d'air ſuffiſante, ſoit pour chanter, ſoit pour parler à l'ordinaire, ſans que le ventre ou l'eſtomach y aient aucune part, & c'eſt uniquement avec cette portion d'air en réſerve, modérée, retenue, &

échappée avec effort, que je produis la voix, que j'ai deſſein de faire entendre.

Ajoûtez à cela une diſpoſition dans ma langue, très ſubtile & peu commune, moyennant laquelle j'articule fort intelligiblement toutes les ſyllabes & toutes les paroles (ſoit que je chante ou que je converſe) ſans me permettre le moindre mouvement des lèvres, & toujours occupé à retenir, juſqu'à la fin de chaque période, phraſe, ou ſentence, l'air qui ſort des poumons, pour le renouvellement de la reſpiration; ce qui éxige une très bonne Poitrine.

Quant à l'Art de faire mouvoir la bouche de la figure, c'eſt un talent qu'il eſt très-rare d'acquérir par la théorie ou par la pratique. Il y faut des diſpoſitions naturelles.

naturelles. Cela demande une très-grande attention : car, à chaque mot, ſur-tout après les voyelles, la bouche doit être tantôt entièrement ouverte, tantôt à moitié, ou tout-à-fait fermée, & ces dégrés d'ouverture, ſi ménagés, doivent échapper en un clin d'œil, ou n'être aucunement apperçus ; afin que les ſons & la voix paroiſſent naturels aux ſpectateurs, & ſortir des lèvres de la figure, comme ſi elle étoit véritablement animée : de manière que, ſi le moindre mouvement de ſa bouche n'étoit pas abſolument conforme au ſon, & à l'articulation naturelle des voyelles & des mots, l'illuſion s'évanouiroit, & l'artifice, ſans âme, ne paroitroit plus tenir du prodige : ce ne ſeroit qu'une Momerie ridicule, & même déplaiſante.

Auſſi, dans ma jeuneſſe, & dans des moments de diſtraction & de gaieté, qui m'étoient aſſez fréquents, je m'appliquois ſingulièrement à cet éxercice ; &, quand je me trouvois en ſociété, où il n'étoit queſtion que de s'amuſer, cela me donnoit quelqu'importance. Car quel que fût l'ordre ou la qualité des perſonnes, qui compoſaſſent le cercle, je pouvois, ſans bleſſer la modeſtie, me livrer à des plaiſanteries toujours innocentes, étaler de grandes ſentences ou proférer des Dits remarquables, ſans que l'on pût raiſonnablement s'en choquer : vu que tout cela paroiſſoit ſortir immédiatement de la bouche de la petite figure.

Je donnois auſſi quelquefois un petit concert à quatre parties, ſans autre perſonne que moi-même.

Alors, étant assis, je touchois une *mandore*, derrière laquelle je tenois la petite figure sur mes genoux; & ayant l'air de la presser, je l'obligeois à chanter alternativement avec moi, m'accompagnant en même temps avec la mandore, dont je viens de parler.

Ma bouche imitoit aussi d'une part le Cor de chasse, & de l'autre le Basson, moyennant une carte roulée en cornet: & ces quatre parties s'accordent si bien ensemble, que la mesure s'y trouve très-éxactement observée: mais, comme la respiration de l'homme n'est pas fort longue, cela éxige un grand travail, pour la retenir ou la ménager, & par conséquent une éxcellente poitrine, ainsi que je l'ai déja dit.

Pour revenir aux mouvements

de la bouche de la petite figure ; ils concertent ſi bien avec ſes yeux, que ces organes paroiſſent mobiles à ceux des ſpectateurs les plus attentifs ; quoique, dans le fait, ils ne le ſoient nullement.

Quand on éxaminera avec attention toutes les circonſtances des mouvements de la figure, on verra facilement que très-peu de perſonnes pourront avoir l'art d'imiter, avec une pareille machine, toutes les infléxions de l'action du parler.

C'eſt pour cela que j'ai vu bien des perſonnes, par la mal-adreſſe qu'elles y mettoient, expoſer cet Art à l'indifférence ou même au mépris des ſpectateurs ignorants. Semblables à des hommes, leſquels, ſans aucune connoiſſance

des vrais principes de l'architecture, viennent à contempler un bel édifice, dont les proportions ſont fauſſes ou les parties mal-entendues, ils en ſentent bien les défauts, ſans néanmoins pouvoir en rendre compte.

J'ajoûterai à ce détail que, dès mon enfance, je m'éxerçois très-ſouvent à rendre ces mouvements; de manière que cet art eſt beaucoup plus dû à l'habitude, que je m'en ſuis faite, qu'à aucun principe qui m'ait dirigé dans ſon éxécution.

C'eſt pourquoi je ne ſerois pas en état de former là-deſſus des diſciples, en ſuivant des règles certaines. Et, quoique dans le fond cela ne ſoit qu'une pure illuſion, il y a pourtant eu des gens éclairés, qui l'ont vu avec admi-

ration ; quelques uns même en ont été frappés, au point de le regarder comme ſurnaturel, ou comme l'œuvre abſolu du Démon. Cela m'arriva effectivement en 1730, à Pavie, en Italie, vis-à-vis d'un Dominicain, & en 1734, à Stulweiſſemburg en Hongrie, avec un bon Franciſcain.

Vous voyez donc que tout mon Artifice, n'eſt rien moins que l'effet d'un vrai Ventriloque, eſpèce d'hommes, dont je ne puis croire l'éxiſtence poſſible (*e*). Ainſi je ſuis porté à penſer, que les Prêtres Payens ne faiſoient parler

---

(*e*) *Dont je ne puis croire l'éxiſtence poſſible.....* Toutes les obſervations tendent à confirmer l'Aſſertion de M. le Baron de Mengen.

leurs Idoles, que par des moyens approchants de ceux, dont on vient de voir le détail (*f*); l'organisation ordinaire du ventre & de l'estomach de l'homme, ne paroissant point du tout faite, pour articuler des sons, ou prononcer des paroles.

J'ai bien encore la faculté de former des sons dans la gorge, de manière à faire croire aux Assistans, que ces Bruits viennent du sein de la terre, comme si c'étoient des Morts, qui broyassent ou mâchassent des alimens (3);

(*f*) *Les Prêtres Payens ne faisoient parler*, &c. . . . . C'est aussi ce que l'on a vu dans les Chapîtres II & III, de l'Ombre de Samuel & des Oracles.

ſans qu'il ſoit poſſible de juger, par ma bouche ou par ma phyſionomie, que ces ſons viennent d'aucunes parties de mon corps.

Enfin il faut ſçavoir que le moyen âge de l'homme, c'eſt-à-dire, l'intervalle de 20 à 55 ans, eſt le temps le plus propre à l'éxercice de cette Faculté; attendu qu'avant & après ce temps, la conſtitution des organes du corps & de l'entendement humain peut-être alors trop foible, pour être en état de préſenter, comme animée, une machine abſolument brute.

Mais, après vingt ans, je penſe que l'on a aſſez de force dans les dents & la reſpiration, pour tenir aſſez long-temps en réſerve, comme je l'ai remarqué plus haut, la portion d'air ſuffi-

ſante pour fournir à l'action prolongée du parler (4).

Fin de la Traduction & de l'Extrait de la Lettre Allemande de M. le Baron de Mengen.

Les habitans actuels de Vienne en Autriche, les Militaires qui ont vécu ou ſe ſont trouvés avec M. le Baron de Mengen, dans les Armées de Sa Majeſté Impériale & Royale, les hommes de différents pays, avec leſquels il a converſé, & auxquels ſon talent a donné des ſcênes amuſantes pour les uns, merveilleuſes pour un très-grand nombre, & ſurnaturelles ou magiques pour une infinité d'autres, peuvent dépoſer ſur l'authenticité des Faits, que je viens d'expoſer d'après ſa propre narration.

Pour moi, fondé ſur la haute réputation de M. le Baron de Mengen, ſur la Gravité des Perſonnages, qui m'ont atteſté ſon Talent, & ſur la conformité de ſes effets avec ceux de ma propre obſervation, il ne m'eſt pas poſſible de les croire ni ſuppoſés ni même éxagérés : je vais donc, avec confiance joindre mon Témoignage à celui de mes illuſtres Prédéceſſeurs.

TÉMOIGNAGE

DE L'AUTEUR,

Confirmé par ceux de Meſſieurs de FOUCHI *&* LE ROI, *Commiſſaires, nommés par l'Académie Royale des Sciences de Paris, pour conſtater la propriété de* Ventriloque, *en la Perſonne du Sieur* Saint-Gille, *actuellement vivant* (g), *Marchand Epicier en la Ville de Saint-Germain-en-Laye, ſur la rive gauche de la Seine, à quatre lieues au-deſſous de Paris.*

J'ÉTOIS ſeul avec le Sieur Saint-Gille, lorſque je fis,

(g) Le 6 Septembre 1770.

dans ſa maiſon & pour la première fois (le 17 Février 1770) l'obſervation de ſon étrange propriété. Le merveilleux qu'elle m'offrit, & l'étonnement dont je fus ſaiſi, pouvoient influer ſur mon jugement. Quand j'en parlai dans quelques ſociétés, où je me trouvai depuis, on commença par en rire, & y ſoupçonner quelque machine. C'étoit me dire bien clairement que l'on m'en avoit fait accroire, tant cela paroiſſoit impoſſible, ou tout au moins au-deſſus du cours ordinaire des choſes.

Cependant le bruit s'en répandoit dans la Capitale, & l'on n'oſoit plus ſuſpecter le témoignage des obſervateurs. Des Grands par leur naiſſance, & plus encore par leur eſprit, des Médecins très-éclairés, des Membres d'Aca-

démies ſçavantes atteſtoient unanimement la Réalité du Phénomène. On n'étoit plus embarraſſé que ſur ſa cauſe. J'entrepris de la découvrir & de la publier.

Je demandai pour Juge l'Académie Royale des Sciences de Paris. Elle voulut bien me faire cet honneur, & avoir la complaiſance d'entendre la lecture, que je lui fis, de trois Mémoires à ce ſujet.

Dans le premier je lui communiquai ma première obſervation, & ſurtout mes ſcrupuleuſes précautions contre les piéges, que l'on auroit pu m'y tendre.

Pour donner du Poids à mon premier Rapport, je préſentai à l'Académie, dans un ſecond Mémoire, un aſſez grand nombre de ſemblables éxemples, pris chez les Anciens & les Mo-

dernes, & même chez nos Contemporains.

Quand il ne fut plus permis de douter de la réalité des faits, j'essayai, dans un troisième Mémoire, de lui en expliquer la cause. Elle me fit l'honneur de juger, que cela étoit bien digne d'un éxamen réfléchi. Messieurs de Fouchi & le Roi, deux de ses Membres, furent nommés Commissaires à cet effet, & chargés d'aller à Saint-Germain-en-Laye, éxaminer, en la personne du Sieur Saint-Gille, son Talent de Ventriloque, pour en faire leur rapport à l'Académie.

Le 19 Août de cette année 1770, nous nous transportâmes à Saint-Germain-en-Laye. Pour le succès complet de la scêne, qui devoit faire la Base de l'observation, nous nous étions munis d'une ex-

cellente victime, c'eſt-à-dire, d'une perſonne, qui ignoroit juſqu'au nom de *Ventriloque*, & à laquelle on avoit bien perſuadé, qu'un eſprit aërien étoit venu s'établir dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, qu'il y avoit même une grande Députation de l'Académie des ſciences, pour aller reconnoître ſes qualités, & qu'il devoit s'y trouver des perſonnes d'un rang diſtingué. Madame de Fouchi, épouſe de l'un des Commiſſaires de l'Académie, avoit fait ces diſpoſitions avec toute la diſcrétion imaginable.

Nous fûmes nous poſter dans un endroit de la Forêt, où l'on avoit perſuadé que l'Eſprit aërien ſe plaiſoit à rôder. On y ſervit un très-bon dîné. Le cercle des convives étoit compoſé d'une douzaine de perſonnes, hommes

& femmes, toutes de très-bonne eſpèce.

Quelques moments avant que l'on ſe mît à manger, j'étois allé trouver le Sieur Saint Gille en ſa maiſon, & lui avois donné un petit canevas de ce qu'il avoit à dire aux différens convives, que je lui déſignai. Il n'étoit connu que de M. de Fouchi, de Mde. de Fouchi, ſon épouſe, & de moi.

Comme je l'amenois au Rendez-vous, M. le Roi, qui ſe retiroit du cercle, où il n'avoit fait que paroître, pour aller dîner ailleurs, donna le premier dans l'illuſion acouſtique, tout prévenu qu'il étoit par les trois mémoires, que j'avois lus en ſa préſence, & par une lecture réfléchie de celui qui avoit pour objet mes recherches ſur la cauſe de ce preſtige.

A plus de cinquante toiſes de M. de Fouchi, il crut que ſon confrère lui crioit d'expédier ſon dîner le plutôt poſſible. A quoi le jeune Domeſtique de M. le Roi, encore mieux trompé que ſon Maître, répondit à gorge déployée, que cela ſeroit bientôt fait. Nous étions alors à côté d'eux, où nous ne fûmes qu'un moment; & le Ventriloque, en paſſant, leur avoit lâché cette petite Bordée.

Je m'amuſai ſingulièrement de la bonne foi du jeune homme. C'eſt M. de Fouchi, dit-il à ſon Maître, qui vous crie de revenir bientôt, & puis ſe retournant vers l'endroit, d'où lui paroiſſoit venir la voix, il lui renvoya, à tue-tête, un *oui*, *Monſieur*, fort prolongé.

Fort content de ce Début,

dont le ſuccès avoit été complet; le Ventriloque fut préſenté à la compagnie, comme une ancienne connoiſſance, que je venois de rencontrer dans le Parterre du Château, & qui avoit de bonnes Nouvelles à nous apprendre de l'eſprit familier habitant de ce Bois.

La gaieté, déja bien établie par l'eſpérance d'en avoir encore plus, répandit alors ſur toutes les phyſionomies un nouvel air de vivacité. On mangeoit, la tête ſouvent levée vers le ſommet des Arbres, & l'oreille attentive à tout. Madame la Comteſſe de B... fut la première, que tout le monde entendit appeller du milieu des airs. Flattée de cette préférence : *Paix, Meſdames*, s'écria-t-elle, *voilà l'Eſprit.* Vous étiez, continua-t-il, aux Tuile-

ries (*h*) de grand matin, & fort inquiète. *Il n'y a rien de plus vrai*, répartit la Comteſſe. Vous devez craindre les voleurs ? *Pourquoi cela, charmant Eſprit* ? Votre Mari eſt à la veille d'un long

---

(*h*) Les Étrangers, & les Perſonnes des différentes Provinces de la France, qui ne ſont jamais venus à Paris, pour voir cette Capitale, ne regarderont pas comme une note ſuperflue de dire ici, que les *Tuileries* ſont, à Paris, un Palais du Roi de France, où il y a un jardin appellé auſſi *les Tuileries*, qui ſont, peut-être, la plus belle, la plus magnifique, & la plus noble Promenade, qu'aucun Architecte ait jamais conçue. Cet endroit a été ainſi nommé, parce qu'auparavant on y faiſoit des *Tuiles*.

voyage, vous avez des charmes; il faut vous attendre à bien des Piéges. *Mon Dieu*, s'écria-t-elle, *comment ſçait il cela? Que cet Eſprit eſt galant!*

Il ne ceſſoit de lui dire mille Coquéteries. Elle ne put y tenir. *Mon crayon & du papier*, dit elle, *cela eſt trop glorieux. Il faut que je l'écrive*; & s'étant miſe à crayonner quelques jolies phraſes de l'Eſprit familier: *Que n'ai-je ici une Tente*, dit-elle en s'interrompant? *J'y paſſerois bien volontiers la nuit toute ſeule, pour converſer, à mon aiſe, avec ce charmant Génie.* Elle le prit ſi fort en belle Paſſion, qu'elle ne craignoit plus que d'être déſabuſée.

De la galanterie l'Eſprit paſſa à la Politeſſe. Que l'on donne donc à boire à Madame la Ducheſſe de C....., dit-il avec

Empreſſement? Il y a long-temps qu'elle mange, elle doit avoir ſoif. *Cela eſt bien étonnant*, dit-elle à la compagnie, *j'en ai effectivement un grand beſoin, & c'eſt ce Génie ſingulier qui en eſt la cauſe. A qui ne donneroit-il pas des diſtractions?* M. le Marquis, ſon fils, eſt des mieux faits & des plus aimables, pourſuivit l'Eſprit. Quelle Parure pour une Mère!

L'Eſprit étoit inépuiſable en honnêtetés. Tantôt on l'entendoit du haut des arbres, tantôt c'étoit à terre, à cinquante toiſes de là, & quelquefois du ſein de la terre même, à pluſieurs toiſes de profondeur. Tout cela dura plus de deux heures.

On put alors s'appercevoir que la voix de l'Eſprit s'affoibliſſoit; elle n'étoit preſque plus perceptible. M. le Roi, qui venoit de

ſe rendre auprès de nous, en ſentit ſur le champ la différence. Et M. le Duc de B..., ainſi que ſon fils, M. le Marquis de la J... avec M. l'Abbé de M..., qui vinrent un peu tard pour l'entendre, y purent à peine démêler quelque choſe.

Effectivement, ſur la fin, le Sieur Saint Gille touſſoit fort ſouvent, & il avoit preſque toujours devant ſa bouche un mouchoir, pour cacher aux ſpectateurs les efforts qu'il étoit obligé de faire. J'avois déja remarqué plus d'une fois, que les inflèxions extraordinaires, qu'il étoit forcé de faire prendre aux muſcles du pharynx & du larynx, lorſqu'il parloit en Ventriloque, y cauſoient, à la longue, une Altération notable.

Cependant l'Eſprit revenoit toujours à Madame la Comteſſe

de B..., ſi bien faite à l'entendre, qu'il ne lui échappoit aucune de ſes Agaceries. On en rioit avec un peu trop d'affectation. Autrement, elle n'eût jamais été déſabuſée : mais, tout le monde ayant les yeux ſur elle, comme d'intelligence, elle commença à me perſécuter, pour ſçavoir ce qui en étoit véritablement ; & elle s'aviſa, pour cela, d'un fort bon moyen : ce fut de nous ſéparer, le Sieur Saint-Gille & moi, de la ſociété, dont nous faiſions partie : car elle étoit perſuadée que cela ne pouvoit rouler que ſur l'un de nous deux.

Les Amuſements ont leurs bornes. Nous avouâmes enfin tout le ſecret du jeu. Elle en fut ſi fâchée, qu'elle ſe ſçut mauvais gré à elle-même des lumières qu'elle acquéroit. L'illuſion étoit bien plus délicieuſe.

Mrs. les Commiſſaires de l'Académie, bien convaincus que je n'avois rien éxagéré ſur le Merveilleux du Fait, remirent à une autre ſéance le ſoin d'en vérifier la cauſe.

Le ſeizième de Septembre de cette même année 1770, je retournai à Saint-Germain-en-Laye, avec Mrs. de Fouchi & le Roi. Ils n'avoient d'autre deſſein, que d'éxaminer bien ſérieuſement, ſur le ſujet même, le poids de mes conjectures touchant la vraie cauſe de l'Engaſtrimyſme. Les forces ſe ſoutiennent mieux à Table, & s'y raniment volontiers. Nous fûmes dîner, Meſſieurs de Fouchi, le Roi, Saint Gille & moi, à *la Chaſſe Royale*, bonne Auberge de Saint-Germain-en-Laye, à quelques Pas de la maiſon du Sieur Saint Gille.

Il parla, tant qu'on voulut, en

en Ventriloque, pendant tout le repas, toujours en face & ſans aucun myſtère ; au point que St.-Jean, ce jeune domeſtique ſi bien trompé dans la ſcêne précédente, reconnut, à vue d'œil, la ſource de ſon erreur. M. de Fouchi ne s'inquiétoit pas beaucoup ; il avoit tout pénétré en deux autres ſéances, que nous avions eues précédemment.

Quant à M. le Roi, il retourna ſon ſujet en tout ſens. Le Ventriloque fut éprouvé en toutes ſortes de poſitions ; & il mit, partout, tant de bonne foi & de franchiſe, qu'il ne laiſſa rien à déſirer à Meſſieurs les Commiſſaires de l'Académie, ſur les moyens de former leur jugement, & d'en faire à leur Corps, un rapport bien net & bien circonſtancié. Ainſi qu'on

peut le voir à la fin du Chapître VI, de mes *Recherches ſur les cauſes, &c.*

Je ne crois pas que les Lecteurs aient à ſe plaindre, ni de la diſette des faits ſur cette matière, ni de la légèreté des témoignages, qui en cònfirment la réalité. Si quelqu'un perſiſtoit encore dans des doutes à ce ſujet, il ne pourroit plus s'en prendre qu'à ſa pareſſe ou à ſon indifférence; puiſqu'on le met à portée, par ſa propre obſervation, d'en diſſiper tous les nuages: mais ils ſont, ſans doute, très-impatients d'apprendre la véritable cauſe d'un phénomène ſi étrange.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE CINQUIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *LA Politique & la Religion s'y trouvent également intéressées*... Un homme de tête, un audacieux *Ventriloque*, dans un pays, où cet artifice seroit absolument inconnu, & où la crédulité auroit déja commencé l'ouvrage de la superstition, pourroit infailliblement se rendre maître de tous les esprits, & assurer,

par ce moyen, la réüſſite de tous ſes projets.

La plûpart des Conjurations ont manqué leur effet, par l'extrême difficulté de tenir un ſecret bien gardé, entre un grand nombre de perſonnes d'intérêts divers, auxquelles il faut néceſſairement le confier, pour trouver des moyens & des inſtruments d'éxécution. Ici tout eſt concentré dans une ſeule tête. Elle fait parler, à ſon gré, le Ciel, la Terre, les Abîmes. La Nature la plus brute s'anime à ſes ordres, parle, raiſonne, comme on en a vu des éxemples.

Je ne vois pas, dans les circonſtances (qui ne ſont que trop poſſibles) où j'ai placé les Juges, comment ils ne céderoient pas à des impulſions ſi multipliées & ſi effrayantes. Il n'y a point de

force humaine qui y tînt un moment ; elle ſeroit abbatue, avant d'être ébranlée.

Il eſt donc de la plus grande importance, pour la ſûreté & la tranquilité des États, d'avoir un Tableau des cauſes qui pourroient les troubler ou les détruire. Un ſecret révélé eſt communément un projet manqué. Un grand Danger montré eſt preſque toujours un Danger évité.

La Religion y trouve auſſi ſon Compte. Oter à ſes Miniſtres ou à ſes Sectateurs un moyen de la dégrader, c'eſt l'affermir. Ce qui rend une vérité bien inébranlable, eſt de convaincre de faux tout ce qui prétend l'imiter : ainſi, comme l'effet de *l'Engaſtrimyſme* a une Apparence de révélation, faire tomber ce Maſque, c'eſt ôter à la Religion un Ri-

val, qui eût pu s'en arroger l'Autorité.

2. *Ils n'ont osé en entamer la Traduction*... J'avois toujours eu, sur les Traductions, une pensée, dont l'expérience ne m'a que trop prouvé la justesse : c'est que, pour bien traduire d'une Langue dans une autre, l'intelligence de ces deux Langues est la moindre des qualités.

Faites lire, dans une Langue connue quelconque, un morceau de chymie, à une personne absolument dénuée des principes de cette science, elle n'y entendra que des Sons. C'est un fait d'expérience. Ce sera bien un autre embarras, si vous lui proposez de traduire ce morceau dans une Langue étrangère, dont elle est instruite. Les idées de la science & les termes de l'Art lui man-

quant, elle ſera dans une incertitude perpétuelle & de la valeur des mots & de celle des penſées. Que ſeroit-ce, ſi, au lieu de Chymie, on lui préſentoit de la Géométrie ou de l'Algèbre ?

C'eſt donc la matière à traduire, qu'il faut principalement entendre, quand on veut ſe diſpoſer à faire une bonne Traduction. Des mots ſans idées ne ſont que des ſons : le but, quand on traduit, eſt cependant de préſenter des idées ; & c'eſt préciſément, par ce défaut d'idées, par ce défaut de connoiſſances du ſujet à traduire, que furent déſeſpérés les deux hommes, qui entreprirent d'abord de mettre en Français la Lettre Allemande de M. le Baron de Mengen. Comme ils n'en entendoient point la Matière, c'étoit pour eux une autre eſpèce

de Langue, abſolument étrangère ou tout-à-fait inconnue.

A la vérité, ils traduiſoient des Mots: mais cela ne formant point dans leur tête une liaiſon d'idées, il arrivoit qu'ils faiſoient eux mêmes du Français qu'ils n'entendoient point. Le vrai ſens ne ſe préſentoit que par aventure; c'étoit preſque toujours un jargon burleſque.

Il faut donc qu'un Traducteur ſoit bien inſtruit de ſon ſujet à traduire : mais les ouvrages de goût, ceux, où il s'agit d'émouvoir les paſſions, éxigent encore autre choſe; il a beſoin, dans ces cas, de Nombre & d'Harmonie pour la grande éloquence, de Verve & d'Enthouſiaſme pour la ſublime Poëſie, & quelquefois de Fureur pour quelques tableaux tragiques, &c.

Que l'on juge, à préſent, ſi la Tâche des Traducteurs eſt bien aiſée, & pourquoi, nous autres Français, nous en avons ſi peu de bons. Je connois pourtant deux Traductions, qui me ſemblent, pour le moins, au niveau de leurs originaux: une du Latin de Tacite en Italien, par *Davanzati*; & l'autre du Grec d'Homère en vers Anglais par M. Pope: mais Davanzati a tous les Traits d'un ſublime Hiſtorien, & les Étrangers, comme les Anglais, mettent Pope au nombre des plus grands Poëtes.

Les Hiſtoriens & les Poëtes Français de quelque réputation ne traduiſent point. Cela eſt communément abandonné à des Écrivains très ſubalternes, qui ſe trouvent preſque toujours dans la cruelle Alternative, ou de n'être

Rien en Littérature, ou d'y être de pauvres Traducteurs.

3. *Comme si c'étoit des Morts qui broyassent ou mâchassent des alimens*... Voilà la véritable origine des Vampires ou de ces cadavres, qui vont, suivant une superstition Allemande, sucer le sang des vivants; & dont une histoire, de la composition du P. Calmet, a si fort terni la gloire de ce très digne & très célèbre Écrivain.

4. *A l'action prolongée du Parler, &c.*.... M. le Baron de Mengen termine d'une manière généreuse l'exposition d'un talent & d'un artifice, que j'avois le plus grand intérêt de faire bien connoître au public. Il m'a donné plus que je ne lui demandois. A l'art du *Ventriloque* il en joint deux autres non moins merveil-

leux ; l'un d'éxécuter tout seul à la fois quatre Parties différentes, dans un même chant ; & l'autre de donner à la Nature morte un air d'action, qui la vivifie & la rend terrible.

Les anciens *Ventriloques*, les vieilles Pythonisses, tout le collége des *Oracles*, comparés à lui, ne seroient qu'un pur Enfantillage ; & je n'ai vu, nulle part, qu'aucun de nos Contemporains ait porté aussi loin le Prestige de l'imitation. Je ne balance donc point à le croire le Prince des Ventriloques anciens & modernes. Bien supérieur à eux par l'Art, ils n'y mettoient que de la grossièreté & de la friponnerie ; au lieu que, dans la tromperie innocente de M. le Baron de Mengen, on n'apperçoit que des grâces, du plaisir ou de l'amusement.

Mais, de peur que l'on ne s'imagine que cet éloge ne ſoit de ma part qu'une pure libéralité, voilà, en Allemand, la Lettre originale de M. le Baron de Mengen, qui le mettra lui-même à portée de juger, ſi l'on a bien rendu, en Français, la ſubſtance & tout l'ordre de ſes idées.

MEIN HERR,

JENES, was ſie in dero ſchreiben von mir zu wiſſen begehren, werde ich hiermit, ſo deutlich als es mœglich iſt, zu erklæren ſuchen. Hætte ich aber das Vergnuegen dero werteſte gegenwart nur einige ſtunden alhier zu genieſſen, ſo wuerde (in

dem ich gar kein geheimniſſ mache) ich dero curioſitæt ſo wohl mechaniſch als theoretiſch, und practiſch viel leichter vergnuegen kœnnen. Jenes was ſie in dero ſchreiben ein pueppchen nennen, iſt bey mir nur eine ganz ſimple hœlzerne figur, deren mund ſonſt einen gemeinen nusbeiſſer gleichet, zimlich breit, ohne zæhne : an deſſen beyden ſeiten, nemlich in den nebenfalten der haut des mundes, iſt die oeffnung des untern theils des mundes, der vermœge eines durch die mitte des halſes quer-durch gehenden zapfens, ſich leicht zum halb, und ganz aufmachen bewegen læſſet. Die beyden augen ſind offen, emaillirt und natuerlich glanzend geſchliffen. Dieſe figur ſtellet ein altes mænlein vor, braunlicht im geſicht, und wie von der ſonne

verbrennt. Sie iſt nur eines groſſen mannes hand-ſpanne groſſ, welches die ganze länge vom kopf, und uerbrigen leibe iſt. Der kopf iſt mit einem tuerkiſchen turban meiſtens bedecket. Der uebrige leib iſt ohne arme, und fueſſe, bloſſ mit einem ſimplen mantel umkleidet, welches alſo die deutlichſte vorſtellung dieſer ganz ſimplen figur anzeiget.

Die manipulation beſtehet darinnen: ich halte gedachte figur gemeiniglich in meiner lincken-hand und zwar unterm mantel, und wegen den bewegungen des mundes ſtets bedeckt. Dabey halte ich ſie zuweilen nahe oder entfernt von mir, wo denn die durch den mund dieſer figur von mir zugebende ſtimme, oder ſprache, im reden, und ſingen, ſich keines weges in meinem

leibe, magen, oder bruſt, ſondern ganz allein zwiſchen meinem lincken backen, zæhnen, und hauptſæchlich mit der lincks-ſcharf-andrueckenden zunge wieder beſagte lincke zæhne und backen formiret, wo alsdenn der athen bey dem reden der worte im halſe ſchon vorræthig ſeyn muſſ: durch welchen athen, oder vorræthige luft, vermitelſt des ſtrengen anhaltens der zunge gegen die lincke ſeite oder backen die hierzu gehœrige ſtimme alsdann erpreſſt wird, welche durch fernere ſubtile diſpoſition der zunge, alle ſylben und worte ganz verſtændlich ſo wohl zum reden als ſingen hervor bringt, ohne meine lefzen zu einiger expreſſion der worte gebrauchen zu dœrfen: doch muſſ die aus der bruſt hervorkommende ref-

piration des immer erneuerten athens, bis zu ende eines jeden ſenſus oder geſpræchs ſtets eingehalten werden, wozu eine gute bruſt gehœret.

Die bewegung des hœlzeren mundes betreffend, ſo iſt dieſes auch eine ſolche kunſt, die meiſtens angebohren, gar ſelten aber theoretiſch, practiſch oder artificialiter zu erlernen ſeyn wird. Sie brauchet eine ſehr groſſe attention, da ſie bey allen worten und ſprachen, meiſtens nach den vocalen den mund oft ganz offen, oft halb oder ganz zu, augenblicklich ſelbſt ſehend oder nicht ſehend beweget werden muſſ; damit jeder ton oder ſchal nach ſeiner natur, oder nach art dieſer figur ihren hœlzernen lefzen ſich in aller menſchen augen lebhaft bilde,

und geſpielet werde : dann hierauf allein gehen aller zuſchauer augen, alſo, daſſ wenn nur die geringſte bewegung des mundes wieder oder gegen das natuerliche weſen der expreſſionen, ſonderlich in den vocalen, oder in laut der worten gefehlet wuerde, die ganze ſache, als ohnbegeiſtert oder ungereimt, ſchlecht und læcherlich heraus kæmme.

Gleichwie ich nun in meinen noch juengern jahren oftmals jovialiſch, und bey einer luſtigen compagnie mich angenehm zu machen, vielmal ſo wohl groſſe Herren, und Damen, als auch andre honette leute, weltlich und Geiſtliche theils moraliſiert, theils auch zuweilen nachdrueckliche wahrheiten durch den mund dieſer figur habe fliegen laſſen; ſo konnte doch dieſes

niemand uebel nehmen, weil alles gleichſam ſchien aus dieſer figur herzukommen, welches alles entſchuldigte, ja alle mehr zum lachen als zum beleidigen antrieb. Zuweilen folgte auch ein kleines concert mit vier ſtimmen, wæhrender dieſer muſick ſaß ich, die mandor ſpielte ich, hinter dieſer hatte ich die figur auf meinem ſchooſſe, und unter dem ſchein, als ob ich ſie drueckte, muſſte ſie zugleich auch mit mir alternative ſingen, wozu ich mit eben gedachter mandora accompagnirte, zu gleich auch mit meinem munde ein waldhorn, und vermitelſt eines karten blats, auch einen fagot mit meiner ordinairen ſtimme dazu harmonierte: welche vier ſtimmen ſodenn unter ein ander concertirten, alſo, daß wegen dem dabey

muſikaliſch genau obſervierten tackt, oder cadence, in anſehung der desfals ſehr wenig habenden reſpiration, eine, wie ſchon oben gedacht, recht geſunde und ſtarcke bruſt dazu erforderlich iſt.

Wegen allen dieſen ob-angefuehrten bewegungen des untern theils des mundes, ſcheinen auch die augen dieſer figur den meiſten zuſchauern beweglich zu ſeyn, welches doch aber nicht alſo zeiget. Wer nun dieſe mathematiſche umſtænde ermelter figur in genaue erwegung ziehet, der wird leicht einſehen, daſſ wenig leute einer ſolchen gleichſam lebendig redend ſcheinenden figur ihre natuerliche bewegungen gleichſam behœrig zu begeiſtern im ſtande ſein werden. Dahero habe ich verſchiedene

geſehen, die dergleichen imitiren wolten, allein der abgang ſolcher begeiſterung machte alles anſehen verliehren, gleich einem gemeinen menſchen, dem ein ſchœnes gebæude unter die augen kœmmt, welchem etwas an der architectur abgehet, der merckt zwar einen fehler, obſchon es ihm doch unwiſſend iſt ſelbigen finden zukœnnen. Ferner dienet zur freundlichen nachricht, daſſ ich artificialiter dieſe ſache (welche ich deswegen doch keine kunſt nenne) gleichſam ſchon von meiner kindheit an von ſelbſt exerciret, und ſucceſſive erlernet habe. Die natuerlich ſo genante begeiſterung aber nach und nach durch erfahrung vermitelſt nach und nach zunehmender mechannic und phiſickaliſcher wiſſenſchaft

verbeſſert, und ad vivum gebracht habe, dahero ich es auch keinem andern regelmæſſig zulehren im ſtande bin; und obgleich ich es mit wahrheit vor eine nur ganz ſimple kinderey achte, ſo ſind doch viele vernuenftige, gelehrte, und erfahrne leute dadurch zur bewunderung, andre aber theils zu uebernatuerlichen, theils zauberiſchen, theils ſo gar auch auf teufliſche, der gleichen einfæltige gedancken und elende meinungen verleitet worden, wie mir es anno 1730, in Italien zu Pawia mit einem Dominicaner und anno 1734, in Ungarn zu Stulweiſſen-burg mit einem andæchtigen Pater Franciſcaner geſchehen.

Es ſind alſo dieſe meine ſachen nichts weniger als Ventriloques zu nennen, welche ich auch

nicht glauben kan, daſſ dergleichen jemals exiſtiret. Ich glaube, daſſ die Heidniſchen Prieſter ihre gœtzen durch nichts anders haben reden gemacht, als durch eine æhnliche art wie die meinige iſt. Die allgemeine organiſation der menſchlichen leiber iſt keines wegs dahin gerichtet, in dem magen oder unterm theile des leibes eine ſtime oder ſchall, ſylben, oder wœrter erzeigen zu kœnnen. Ich achte demnach alle dieſe Hiſtorien vor lauter erdichtete fabeln. Ich weiſſ auch noch eine andere ſtimme oder ton wircklich im halſe hervor zubringen, die zwar alle gegen waertige leute auch unter wæhrendem meinem eſſen und kauen der ſpeiſen deutlich hœren, niemand auch weder an meinem munde noch ganzem angeſichte ſehen,

hœrren, noch wiſſen kan, von wem, oder woher ſie entſtehe. Mit dieſem ton aber kan ich keine ſylben, noch worte exprimiren, oder formiren.

Endlich iſt auch zu wiſſen, daſſ das mitlere menſchen alter, nemlich etwa von zwanzig bis zum fuenf - und - fuenfzigſten Iahre, zu dieſem gebrauch das beſte ſeye, angeſehen vor-und nach dieſer zeit, die ſinnliche leibes conſtitution und verſtand wohl noch zu ſchwach ſein mœchten, lebloſe maſchinen gleichſam begeiſternd leben machen zu kœnnen. Nach 20 Jahren aber glaube ich, daſſ man die hirzu erforderte kræften, ſo wohl in den zæhnen, als auch die desfals reſervirende

luft zum reden, durch deſſen oft N^B. lang aufhaltende reſpiration, wie ſchon gedacht worden, beſizet.

CHAPITRE VI.

RECHERCHES *sur les Causes de l'Engastrimysme* (a), ou *de l'Art des Ventriloques.*

AVANT de produire la cause, que nous cherchons à mettre au jour, nous allons commencer par dissiper les nuages, qui pourroient l'obscurcir.

(a) *Engastrimysme*.... Propriété de parler du ventre, dans le sens expliqué ci-dessus, & que l'on expliquera encore beaucoup mieux dans la suite.

Le Prince de la Médecine, Hippocrate, cette eſpèce de demi-Dieu dans l'Art d'obſerver, a comparé, dans ſon Livre 5e des *Epidémies*, quelques effets de maux de gorge à ceux des Engaſtrimythes ou Ventriloques : ce qui a fait dire à quelques perſonnes, que l'Engaſtrimyſme étoit la ſuite d'une maladie.

Si les Ventriloques ſe ſont préſentés, du temps d'Hippocrate, comme nous les voyons de nos jours, ce n'eſt pas plus une maladie, que la voix de Bal ou ſous le maſque n'en eſt une. La Pythoniſſe, par l'évocation prétendue de *l'Ombre de Samuel*; l'Anglais *Fanning*, par ſes eſpiégleries; Louis Brabant, par ſes preſtiges de filou; M. le Baron de Mengen, par ſon dialogue avec la Poupée; & le Sieur Saint-Gille, par

le timbre étrange & le lieu incertain de ſa voix, n'annoncent aſſurément ni vice, ni altération dans les organes.

Ceux que nous ſommes à portée de conſulter, & de ſoumettre à l'éxamen, M. le Baron de Mengen, par éxemple, avoue & déclare, avec la plus grande franchiſe, que tout ſon Art eſt dû à la paſſion qu'il avoit, dès ſon enfance, de contrefaire ou d'imiter les ſons, la voix, les cris, les chants de tous les animaux domeſtiques; & que ces organes, aſſouplis par un éxercice conſtant, long & ſoutenu, étoient enfin parvenus à produire une illuſion complète : mais que cela éxigeoit une bonne ſanté & une poitrine vigoureuſe. Ce qui n'a guère coutume d'être la ſuite de quelque maladie; &, quand

cela pourroit être, nous avons, de la part de nos Ventriloques actuellement éxiſtants, l'aveu même que cela n'eſt pas.

De ſon côté, le Sieur Saint-Gille, qui a été le ſujet de mes obſervations, & qui ne fait pas plus le myſtérieux que M. le Baron de Mengen, attribue tout le ſuccès de ſon talent, à un déſir extrême & à une habitude ſoutenue d'y plier ſes organes. L'éxercice actuel lui en coûte très-peu, & c'eſt uniquement à ſa ſanté, jointe à des actes très-ſouvent répétés, & non à aucune maladie, qu'il en doit l'acquiſition : ainſi que je l'ai appris par lui-même.

Il eſt aiſé de juger, par le texte d'Hippocrate (*b*), que l'En-

(*b*) Voyez la Note 12 du 4e. Chapître.

gaſtrimyſme, dont il entend parler, n'eſt pas le même que celui, dont nous traitons ici. C'étoit ſans doute, une eſpèce d'enrouement, qui fait retentir ou qui modifie la voix, comme ſi elle étoit renvoyée d'un chaudron ou de l'eſtomach : ce qui eſt fort différent de faire paroître qu'elle vienne de loin, dans une direction quelconque, & avec un timbre, que l'on ne peut comparer à rien de connu d'ailleurs.

Si l'Engaſtrimyſme dont parle Hippocrate, eſt la ſuite d'une maladie, il eſt fort différent de l'*Ob* de l'Écriture-Sainte (*c*), c'eſt-à-dire, de l'eſpèce d'*Outre*, de laquelle la Pythoniſſe parut faire ſortir ſa voix, dans ſa fameuſe

(*c*) Voyez la Note 5e. Chapître 2.

évocation prétendue de *l'ombre de Samuel* : car la Traduction des *Septante* (1) d'Hébreu en Grec, rend le mot *Ob* par celui d'Engaſtrimythe, & la Bible n'affirme, en aucun endroit, que les ſoi-diſants Nécromanciens fuſſent devenus tels par maladie.

Au reſte cette Traduction des *Septante* paroît favoriſer mon ſentiment ſur l'Engaſtrimyſme de la Pythoniſſe : car, ſi les *Septante* euſſent véritablement penſé que les réponſes, faites à Saül, procédoient bien réellement de *l'Ombre de Samuel*, la propriété de parler du ventre qu'ils ont fait intervenir, eût été un moyen abſolument ſuperflu. Dès que l'on ſuppoſe réelles & l'évocation & les réponſes de l'Ombre, il eſt tout-à-fait inutile de faire parler du ventre; puiſque le miracle,

bien évident dans cette ſuppoſition, eſt fort au-deſſus de cette petite invention.

Auſſi Euſtathe, Archevêque d'Antioche (*d*) & martyr, qui a fait un traité exprès ſur l'Engaſtrimyſme, *de Engaſtrimytho diſſertatio*; & Leo Allatius (*e*), ſon Commentateur & ſon Traducteur du Grec en Latin, ont démontré péremptoirement, ce me ſemble, & par une Logique très-

---

(*d*) *Antioche*. . . . Ville de Syrie. Ce Prélat mourut en 337, à *Trajanopolis*, en Thrace ou Romanie, ſur la Morize, vers Andrinople.

(*e*) *Leo Allatius*, (Alazzi) Garde de la Bibliothèque Vaticane, né à Chio en 1586, & mort à Rome, en Janvier 1669, âgé de 83 ans.

bien ſoutenue, dans un *in*-4°. imprimé à Lyon, en 1629, avec privilége (*f*), que les vertus de la Pythoniſſe, pour évoquer l'Ombre de Samuel, étoient abſolument inſuffiſantes, aux termes même de l'Écriture Sainte.

Mais ils ſont perſuadés que toute cette œuvre n'appartenoit qu'au Démon, qui fut ſe gîter dans le ventre de la prétendue Nécromancienne, pour ſe jouer du Roi Saül, dont la tête ſe détraqua à la vue de la formidable armée des Philiſtins, auxquels il ne pouvoit échapper, ſans combattre.

Euſtathe, avec ſon Commentateur Allatius, m'a paru raiſon-

(*f*) *Avec Privilège*..... Ce qui prouve que l'Égliſe a laiſſé toute liberté de penſer & d'écrire ſur ce ſujet.

ner en très-bon Logicien, & conclure en bon Archevêque : car, voici tout le raiſonnement de ce Prince de l'Égliſe. Tous les paſſages de la Bible concourent à démontrer que les Devins, les faiſeurs de ſortiléges, les Nécromanciens ou évocateurs des morts, &c. ſont de vrais fourbes, portant le menſonge dans les eſprits & le déſordre dans les États, que Dieu les a en abomination, & qu'il y a peine de mort contre l'éxercice de leur Art : la Pythoniſſe n'a donc pu évoquer l'Ombre de Samuel. Toute la montre qu'elle a faite, ſes exclamations, ſes viſions, ſes réponſes n'étoient qu'une pure momerie.

Cependant Saül, qui n'a rien vu, a entendu quelque choſe, où il n'a point reconnu la Pythoniſſe. On lui a fait des repro-

ches fondés, & des prédictions confirmées par l'évènement. Tout cela eſt au-deſſus des forces de la Nature; &, puiſque Dieu conſulté avoit refuſé d'inſtruire Saül, il ne reſte plus que le Démon, par où l'on puiſſe expliquer des faits auſſi étranges : le malin-Eſprit eſt donc venu prendre ſiége dans le ventre de la Pythoniſſe, uniquement pour ſe jouer de Saül: car on ſçait, par l'Écriture même, que le Démon n'a ni la puiſſance d'évoquer les morts, (ſurtout un Saint Prophête, comme Samuel) ni même celle de prédire l'avenir.

La concluſion du Saint Archevêque n'eſt pas mon affaire. J'ignore abſolument ſi Dieu a permis, que les choſes ſe paſſaſſent de cette manière : mais je ferai voir bientôt, qu'il a permis à

la Nature que cela se fît autrement.

Et, pour commencer par un moyen que je vais éxaminer, avant de produire ce que je crois en être la véritable & unique cause, je présenterai au Lecteur un passage, qu'il pourra trouver à la page 177 d'un petit *in*-12, imprimé en Latin à Amsterdam, en 1700, intitulé *Dissertatio de Loquelâ, Auctore Conrado Amman, Doctore Medico.*

Ce Conrad Amman, Docteur en Médecine (3), dit en Latin, dans l'endroit cité, ce que je vais rapporter en Français : « Tout ce » que j'ai dit jusqu'à présent de la » voix & de l'Art du parler, doit » s'entendre de la manière, dont » les choses se passent ordinaire- » ment ; c'est-à-dire, par l'émis- » sion de l'air : car il y a une

» autre manière de former la voix » qui se fait par *Aspiration*. Cela » n'est pas donné à tout le monde: » mais je l'ai vu, avec admira- » tion, dans quelques Ventrilo- » ques. Lorsque j'étois à Amster- » dam, j'y entendis une vieille » femme, qui parloit de ces deux » manières, c'est-à-dire, par *As-* » *piration* & par *Expiration*. Elle » répondoit, en *Aspirant*, aux ques- » tions qu'elle se faisoit à elle mê- » me; & l'on auroit juré qu'elle » conversoit avec une autre per- » sonne, éloignée d'elle de dix » pieds aumoins : car je croyois » que la voix, qu'elle absorboit » *en Aspirant*, venoit d'assez loin. » Cette vieille femme auroit » pu facilement jouer le per- » sonnage d'une Pythonisse ».

N'oublions pas ce qu'en dit aussi M. l'Abbé Nollet, que l'A-

cadémie des ſciences regrette aujourd'hui, & qu'elle regrettera, ſans doute, encore long-temps (*g*). Voyez les pages 469 & 470 de ſon 3e volume de ſes *Leçons de Phyſique expérimentale*, imprimées en 1745. Après avoir rapporté l'explication de M. Dodard ſur la formation de la voix, il ajoûte: « voilà, dit-on, comment » les choſes ſe paſſent pour l'or» dinaire: mais on peut cepen» dant parler & chanter *en Aſpi» rant*; & il y a des gens, qui, » par habitude ou par une cer» taine diſpoſition d'organes, font » entendre une voix ſourde & » étouffée, qui ſe forme par l'air » qui entre dans la trachée: on » les appelle *Ventriloques*, c'eſt-

(*g*) J'écris ceci le 21 Juin 1770.

» à-dire, qui parlent du ventre.
» On les regardoit autrefois com-
» me magiciens & comme Poſſé-
» dés du Démon. Il ſe trouve
» même de bons Auteurs (Caſſerius
» Liranus, *&c.*) à qui il paroît que
» cette façon de parler en a im-
» poſé auſſi-bien qu'au peuple.

On voit d'abord que M. l'Abbé Nollet n'a rien obſervé par lui-même à ce ſujet, & qu'il n'en parle que d'après Conrad Amman, le ſeul Auteur de ma connoiſſance, qui ait affirmé que l'on puiſſe parler haut *en Aſpirant*, & donné quelque poids à ſon aſſertion, en avançant qu'il l'a obſervé lui-même dans la vieille femme d'Amſterdam, dont ce Médecin vient de rapporter l'étrange propriété.

En y faiſant un peu d'attention, on s'apperçoit que l'on peut

parler bas *en Aſpirant*, & qu'alors l'articulation ſe fait uniquement par les lèvres, les dents, la langue & le Palais; mais que la voix haute ne peut guère ſe former que par la Glotte & par l'Émiſſion de l'Air, bien plus déterminé à ſortir bruſquement de la *Trachée*, en conſéquence de toute la ſtructure du corps, (4) qu'à y entrer, & par conſéquent à mettre plus puiſſamment en action les *cordes vocales*, ſelon M. Ferrein, ou *l'Anche* de la Glotte, ſelon M. Dodard.

On pourroit douter qu'il ſoit poſſible de parler haut *en Aſpirant*, & encore plus, qu'une vieille Femme l'ait tenté, & en ſoit venue à bout. Ce qui me perſuade que Conrad Amman a cru l'obſerver, & ne l'a pas obſervé réellement; c'eſt qu'il n'explique point

la cauſe Phyſique d'un effet auſſi inſolite, & qu'il s'en tient à une pure obſervation prétendue, dans un ouvrage où il s'étoit propoſé l'explication de tous les phénomènes du parler.

Il me ſemble voir la raiſon, pour laquelle Conrad Amman dit avoir obſervé, que la voix haute pouvoit ſe former *en Aſpirant*; c'eſt qu'il n'a pu trouver d'autre cauſe de *l'Engaſtrimyſme* que cette ſuppoſition : mais je vais tâcher de lui ôter cette reſſource, & démontrer, ſi je ne me trompe, qu'elle n'en explique point du tout les effets.

Suppoſons donc (ce que je ne crois pas au-deſſus de la faculté humaine (*h*)) qu'il ſoit poſſible de

(*h*) J'y ai réuſſi en m'éxerçant.

parler haut *en Aſpirant*, ou en reprenant ſon haleine, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit poſſible d'avaler, en quelque ſorte, ſes paroles; on les rapporteroit donc à la poitrine où elles rentrent;&,comme le peuple ne diſtingue point cette région de celle du ventre, cette dernière partie du corps ſeroit donc l'endroit, d'où l'on jugeroit que la voix partiroit; comme cela arrive dans ce qu'on appelle, en Médecine, *Borborigmes* ou ſéditions d'entrailles. Quoique la bouche & les narines ſoient ouvertes, on rapporte ces bruits, en ligne directe, au ſiége des mouvements qui les cauſent; en ſuivant, pour ainſi dire, la route des pores, par leſquels ils peuvent ſe faire entendre.

Mais, ſuivant l'obſervation même de Conrad Amman, les ré-

ponſes de ſa Ventriloque paroiſſoient venir loin d'elle, de dix pieds au moins: ainſi, quand il ſeroit vrai qu'elle eût parlé *en Aſpirant*, cela n'expliqueroit pas, le moins du monde, ni le timbre inſolite de ſa voix, ni la grande diſtance, d'où elle paroiſſoit la faire venir.

Nous ſçavons, d'un autre côté, par nos Ventriloques actuellement éxiſtants, qu'ils produiſent, *ſans Aſpirer*, des effets tout-à-fait ſemblables à ceux de la vieille femme d'Amſterdam: ainſi *parler en Aſpirant* n'eſt point une manière, qui ſoit propre aux Engaſtrimythes, & d'où l'on puiſſe déduire les caractères, qui les diſtinguent des hommes ordinaires.

M. le Baron de Mengen, réputé *Ventriloque* par quelques uns, & ſorcier par beaucoup d'autres,

comme on l'a vu, avoue qu'il ne parle point du ventre, & que cela même ne lui paroît pas poſſible.

M. Saint-Gille, Ventriloque, auſſi merveilleux, pour le moins, que M. le Baron de Mengen, eſt auſſi convenu de très bonne foi qu'il ne ſentoit, dans ſon ventre, aucune articulation de la voix. Voulant ſçavoir de mon côté comment cela avoit paru à des obſervateurs éclairés, le 6 Mars de cette année 1770 j'écrivis la lettre ſuivante à M. Caumont, Médecin du Château de Saint-Germain-en-Laye, qui avoit obſervé fort ſouvent la ſingulière propriété, ou, pour mieux dire, l'Art de M. Saint-Gille.

LETTRE

DE L'AUTEUR

A M. CAUMONT, *Médecin du Château de S.-Germain-en-Laye.*

MONSIEUR, le 17 du mois passé (*i*) je me présentai à votre porte, à Saint-Germain-en-Laye, pour avoir l'honneur de faire connoissance avec vous, à l'occasion d'un phénomène, qui me paroît bien digne de l'attention des Phy-

(*i*) Le 17 Février 1770, jour de ma première Observation sur M. Saint-Gille, à Saint-Germain-en-Laye.

ſiciens, indépendamment de l'eſpèce de merveilleux qu'il comporte. Je veux vous parler de M. Saint-Gille, votre voiſin, qui poſſède l'Art des *Ventriloques* dans un dégré très parfait. M. l'Abbé Arnaud, de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres, m'a aſſuré, Monſieur, que vous ne dédaigneriez point de me faire part de vos obſervations là-deſſus, tant ſur le véritable organe de cet effet, que ſur la modification très ſurprenante de l'air, qui paroît renvoyer, de la diſtance de 40 à 50 toiſes, des Sons bien articulés, ſans être nullement entendus dans leur ſource, quoiqu'elle ſoit preſqu'aux oreilles des auditeurs.

Je m'occupe, depuis quelque temps, de recherches ſur cet objet. Elles peuvent être d'une uti-

lité beaucoup plus ſérieuſe & plus grande qu'on ne le croiroit d'abord : mais cela a beſoin d'une forme, qui ait quelques attraits pour les gens du monde, & de diſcuſſions aſſez approfondies, pour mériter les regards des habiles Gens.

Je vous ſerois donc infiniment obligé, Monſieur, ſi vous vouliez bien me communiquer, je ne dis pas ſeulement la première ſenſation, que cela a fait ſur vous; mais la manière, dont tout cela s'eſt préſenté à votre eſprit, ainſi que les vues qui en ont été la ſuite. Au cas que rien ne s'oppoſât à la publication de mon travail, je ne manquerois pas, ſi vous l'approuviez, de vous en faire honneur très volontiers. Je crois tenir déja quelques Points d'explication, qui rendront compte de

tout ce phénomène d'une manière très ſimple.

Je ſuis, *&c.* à Paris le 6 Mars 1770.

Deux jours après j'en reçus la réponſe ſuivante, datée du 7 du même mois, à Saint-Germain-en-Laye.

RÉPONSE DE M. CAUMONT.

J'Ai été bien fâché, Monſieur, de ne m'être pas trouvé chez moi, lorſque vous m'avez fait l'honneur d'y venir, & d'y être rentré trop tard, ce jour là même, pour pou-

voir eſpérer de vous retrouver dans la Ville. On me dit que vous alliez plus loin, & je crus, Monſieur, que votre ſeule intention, avoit été de me donner, en paſſant, des nouvelles de M. l'Abbé Arnaud. Je vois aujourd'hui, par votre lettre, qu'il entroit un motif plus ſérieux & plus impottant dans ce voyage.

Le phénomène, qu'offre M. Saint-Gille, à excité votre curioſité. Il en eſt aſſurément bien digne, & je ſerois charmé d'être en état de ſeconder vos vues à ce ſujet. Je dois, du moins, vous avouer, Monſieur, que je me borne à admirer le Fait Phyſique, dont il eſt queſtion, & qu'il ne s'eſt préſenté à moi aucune explication ſatisfaiſante; quelques réfléxions, & même quelques re-

cherches que j'aie pu faire là-deſſus juſqu'à préſent.

Il faut ſuppoſer, de toute néceſſité, dans le Sieur Saint-Gille, une organiſation ſingulière, dans les parties qui forment la voix, & qui en modifient l'articulation; c'eſt-à-dire, dans la glotte, l'épiglotte même, & tous leurs muſcles, auſſi bien que dans la voûte du palais, le voile palatin, & les différentes ſinuoſités qui les avoiſinent.

Mais, en même temps, les Anatomiſtes les plus habiles, & les meilleurs Phyſiologiſtes conviennent unanimement de l'extrême difficulté qu'il y a d'aſſigner, à chacune de ces parties, leurs fonctions & leurs propriétés naturelles.

Vous ſçavez Monſieur, combien il en a coûté de travaux &

de recherches à feu M. Ferrein, pour débrouiller & éclaircir, même assez imparfaitement, ce Point de Physique. On est resté dans une véritable incertitude, sur ce qui concerne l'objet le moins compliqué de tous en apparence, je veux dire, la glotte. A plus forte raison peut-on désespérer de se tirer jamais de ce labyrinte de fibres musculaires, qui concourent à former & modifier la voix.

Chacune de ces fibres musculaires est, peut-être, un muscle distinct, &, selon la remarque de *Boerhaave*, il est à présumer qu'il y a plusieurs milliers de muscles, employés & mûs en sens alternatifs & contraires dans une seule cadence musicale.

On ne peut donc expliquer la plupart des phénomènes ordinai-

res de la voix, qu'en accumulant les hypothèſes, en aſſignant des propriétés précaires & ſuppoſées à tel ou tel muſcle, à telle ou telle portion de membrane, & à telle ou telle anfractuoſité du palais, & en faiſant quadrer ces mêmes ſuppoſitions, avec ce que l'on connoît des propriétés de l'air en général.

Il deviendra bien plus difficile encore, & peut-être même abſolument impoſſible, de ſaiſir les différences & variétés de ſtructure, qui conſtituent le Ventriloque ; ſi cela dépend de ce que tel muſcle a plus de force chez lui que dans les ſujets ordinaires, ou de ce que l'antagoniſte de ce muſcle en a moins ; de ce qu'il prend ſes Attaches un peu plus bas ou un peu plus haut, ou plus ou moins latéralement ; ſi le phéno-

mène dépend d'un dégré de reſſort, plus conſidérable ou moindre dans une partie membraneuſe, de la prolongation ou du racourciſſement naturel d'un faiſceau de fibres preſqu'imperceptibles, d'une excavation un peu plus profonde, ou d'une légère ſaillie de l'un des os de la Baſe du crâne.

J'avoue, Monſieur, que je renoncerois à toute eſpérance de voir jamais une bonne ſolution d'un pareil problême. Si quelqu'un eſt capable de rendre ce ſervice à la Phyſique, ce ſera vous, Monſieur, & j'applaudirai bien ſincèrement à vos ſuccès, ſoit que vous entrepreniez d'expliquer ce Fait extraordinaire, ſoit que vous jugiez plus à propos de vous borner à l'obſervation pure & ſimple, & de la faire entrer dans

le Plan général, dont vous me faites l'honneur de me parler.

J'ai celui d'être, *&c.*

Signé, CAUMONT, à Saint-Germain-en-Laye, le 7 Mars 1770.

Cette manière de juger eſt, comme l'on voit, d'un homme très-inſtruit, circonſpect, & fort modeſte. Je ne crois pourtant pas que M. Saint-Gille, ni aucun autre homme, réputé Ventriloque, ſoit doué pour cela d'une organiſation particulière. Il y aura, peut-être, un deſir plus ardent d'acquérir cette propriété, un peu plus d'aptitude ou un peu plus de fléxibilité dans les Parties du Corps, qui en ſont les inſtruments.

Mais j'oſe affirmer, ſans au-

cune crainte d'en être démenti par les Obſervateurs de bonne foi, qui verront ce phénomène de près, & dans tout le Détail de ſes circonſtances, que les perſonnes, réputées *Ventriloques*, ne parlent aucunement du ventre.

On vient de voir, à l'occaſion de Conrad Amman, que cela n'expliqueroit rien; & ſi l'on recherche la choſe, comme je l'ai fait, on ſe convaincra, par l'inſpection même, que cela eſt dû à un jeu particulier des muſcles du Pharynx ou du Goſier; jeu que tout homme, organiſé à l'ordinaire, pourra acquérir par un éxercice conſtant & ſoutenu, joint à une volonté opiniâtre & bien déterminée d'y plier ces organes. Cela n'a pas coûté plus de huit jours à M. Saint-Gille, qui l'apprit à la *Martinique*, à force de vouloir imiter un *Ven-*

triloque, avec lequel il s'étoit lié d'amitié dans ce pays-là.

Puiſque les ſons des *Ventriloques* s'articulent particulièrement dans l'Arrière bouche, pourquoi n'y rapporte-t-on pas la voix, comme on le fait ordinairement à la bouche antérieure ?

Cela vient de nos jugements d'habitude. Il n'y a que l'expérience, qui nous apprenne à juger, par les yeux, de la diſtance des objets ; nous apprenons de même à en juger par les ſons. Toutes les fois que l'Air ſera modifié de près, comme il l'eſt pour produire les ſons que l'expérience nous a appris venir de loin, nous en rapporterons le bruit à la même diſtance, & dans la même direction ; quand ils ne partiroient qu'à deux pouces de nos oreilles : c'eſt-là un principe

d'expérience & d'obſervation (5).

Or c'eſt préciſément ce que produit l'eſpèce de *Ventriloques*, dont nous recherchons la cauſe. Pour s'en convaincre, il me ſemble qu'il faut abſolument en faire l'obſervation par ſoi-même & avec attention. Quant à ceux qui ne peuvent ou qui ne veulent pas ſe mettre à portée de voir & d'entendre ces perſonnes extraordinaires, qu'ils ſe repréſentent, s'ils peuvent, les ailes d'un oiſeau, dont les battements feroient articuler l'Air, ils pourront ſe faire quelqu'idée du timbre de leur voix.

Quoique bien prononcée & très intelligible, elle ſe rapproche beaucoup de la voix baſſe, elle eſt grêle, peu nourrie, prolongée & comme expirante : voilà bien les caractères d'une voix foible,

qui vient de loin ; on doit donc lui attribuer cette qualité, jusqu'à ce que l'expérience ait appris à corriger ce jugement.

C'eſt effectivement ce qui m'eſt arrivé. A la troiſième expérience l'illuſion a diſparu ; &, quoique je jugeaſſe très-bien de l'effet que cela produiſoit ſur les oreilles, pour leſquelles ce timbre étoit nouveau, je rapportois directement à la bouche de M. Saint-Gille, des paroles que d'autres s'imaginoient venir du haut d'un arbre, du milieu d'un champ, du ſein de la terre ou de l'air, à trente ou quarante toiſes de diſtance.

Ce dernier effet, c'eſt-à-dire, celui de faire venir la voix d'où il veut, eſt le plus ſurprenant, &, peut-être, le plus aiſé de tous à expliquer. On ſçait que la voix

éxerce ſa plus grande force, ſuivant la direction de l'axe des lignes vocales : or ſuppoſons que la plus grande amplitude, ou la plus grande portée d'une pareille voix ſoit jugée de quarante toiſes. Le *Ventriloque*, en parlant, eſcamote un peu ſa phyſionomie, il a ſoin, ſans affectation, de tourner ſon viſage, & de diriger la voix du côté, d'où il veut qu'elle paroiſſe venir. Si c'eſt du côté de la terre, elle paroîtra donc venir de ſon fond, à quarante toiſes de ſa ſurface. S'il la dirige vers le Ciel, ce ſera à quarante toiſes de haut, d'où l'on s'imaginera qu'elle vient, & ainſi à volonté, en ſuivant toutes les directions quelconques.

Il n'eſt pas beſoin d'ajoûter que le preſtige augmentera d'intenſité & de merveilleux, au milieu d'une forêt de haute futaie, par-

mi les rochers, dans les montagnes & les vallons.

Une obſervation que je fis, le 17 Juin de cette année 1770, ſe trouvoit dans le cas le plus défavorable. Nous étions dans le Parc du Chateau de Saint-Germain-en-Laye, ſur la Terraſſe de l'eau. De cet endroit les terres s'abaiſſent, fuient dans le lointain, & ſe dérobent à toute réfléxion.

Cependant un Chambellan d'Italie (M. Turconi), qui ſurvint, de pure aventure, dans notre ſociété, nous réjouit beaucoup par l'inquiétude, où le *Ventriloque* le jetta tout-à-coup. On lui ſouffla preſtement le nom de cet Étranger, & quelques goûts qui l'occupoient. Celui-ci s'entendant appeller d'une aſſez grande diſtance, où il ne voyoit perſonne, & ne ſçachant ce que cela pouvoit être,

voulut quitter M. & Mde. de Fouchi, qui l'avoient abordé, dans le temps même qu'ils étoient, comme moi, à obſerver un effet, dont on ne peut guère ſe faire une juſte idée, que par ſon propre témoignage.

Après que la ſociété prévenue eût feint de bien regarder de tous les côtés, & témoigné le même étonnement que lui, on le retint. La voix ſauta d'un autre côté. L'Étranger y courut. Elle lui dit, *vous aimez Lille, & Lille vous aime.* Il convint de la première partie, & n'oſa ſe flatter de la ſeconde.

Comme la voix le faiſoit promener de tous côtés, & regarder en tous ſens, qu'elle venoit de lui révéler quelques petits myſtères, & que l'on ſe mit à parler d'Eſprits familiers, cet Eſprit-ci, ajoû-

ta-t-il, a bien l'air d'avoir un corps. *Les Eſprits n'ont point de corps*, répondit incontinent la voix, du milieu des Airs.

L'Étranger éleva la tête, parcourut toute l'athmoſphère, n'apperçut pas la moindre choſe, il s'humilia, & avoua très modeſtement & très ſérieuſement qu'il n'y comprenoit rien. On m'a dit depuis que perſonne ne l'avoit déſabuſé, & qu'on l'avoit laiſſé dans une perpléxité des plus grandes.

Cette petite ſcêne acheva de me convaincre, que l'écho n'avoit aucune part dans toute cette affaire. La voix venoit d'un ſi grand nombre de directions, & ſe faiſoit ſi bien entendre d'en-haut, du ſein de l'air, & à la tête d'un champ, qui n'offroit que des moiſſons, qu'il n'étoit pas poſſible d'y ſuppoſer des corps réfléchiſ-

ſants, d'une manière aſſez régulière & aſſez forte pour y produire des échos.

D'ailleurs, quand on eſt proche de la ſource d'une voix que l'écho répète, & qu'elle n'eſt étouffée, dans ſa première direction, par aucun corps intermédiaire, différent de l'air, on entend ſucceſſivement la voix & ſon écho, ou l'une & l'autre enſemble : mais, dans ce cas-ci, elle paroît abſolument éteinte dans ſa ſource, & par conſéquent nullement réfléchie par aucun corps ſolide.

Le Ventriloque n'uſoit que d'une petite ruſe, qui n'échappa point à M. de Fouchi. C'étoit, comme je l'ai dit, de détourner un peu le viſage du côté, d'où il vouloit faire venir la voix, uniquement pour dérober aux ſpectateurs l'action de ſa bouche,

dont la vue auroit pu faire disparoître une partie du prestige.

C'est-là, assurément, bien peu d'appareil, pour un effet aussi merveilleux. Ce qui fit dire à M. de Fouchi, qu'un pareil talent, manié avec adresse par des ames basses ou ambitieuses, pourroit être la cause d'opinions les plus étranges ou d'actions les plus téméraires.

Mais, (je l'ai déja dit,) M. le Baron de Mengen & M. Saint-Gille sont d'une probité sans tache. Ils ne font aucun mystère de cette espèce de talent; &, quand ils en font, ce n'est jamais, ainsi qu'on l'a dit, que pour corriger les mauvais caractères ou amuser les honnêtes gens, & nullement pour tendre des piéges à la bonne foi, comme on l'a vu dans les insignes filouteries de *Louis*

Brabant, Valet-de-Chambre de François premier. Car il faut avouer que cet Art eſt, on ne peut pas plus, propre à ce dangereux manége, & à je ne ſçais combien d'autres ſupercheries beaucoup plus graves.

C'eſt une des principales raiſons, qui m'ont déterminé à écrire ſur ce ſujet. Le monde une fois bien inſtruit, & bien prévenu que cette cauſe d'illuſion éxiſte, & comment elle éxiſte, n'aura plua à en redouter les effets. Les Magiſtrats en préviendront ſur le champ les ſuites, en remontant plus ſûrement aux cauſes des piéges que l'on ne ceſſe de tendre à la crédulité publique.

RÉCAPITULATION (*).

HIPPOCRATE a comparé quelques effets de maux de gorge

(*) *Récapitulation* : c'eſt une courte répétition, qui remet ſous les yeux un ſujet en peu de paroles, afin qu'on puiſſe mieux le retenir.

Ce mot vient du Latin *Récapitulatio*, dont le verbe eſt *Recapitulare*, id eſt, *ſumma rerum capita breviter repetere* : c'eſt-à-dire, répéter ſuccinctement les principaux chefs du ſujet, que l'on vient d'expoſer. Le mot latin *Capita* eſt donc le fondement de la dénomination Françaiſe *Récapituler*.

à la voix des *Ventriloques* : mais il n'a jamais affirmé, comme on le lui a fait dire, que l'*Engastrimyſme* fût la ſuite d'une maladie. Cela eſt abſolument démenti par nos *Ventriloques* actuels, qui démontrent d'un autre côté, contre Conrad Amman, que leur voix ſe forme par *l'émiſſion de l'air* & non par *Aſpiration*. Enfin, on s'apperçoit, pour ainſi dire, à l'œil, qu'elle n'eſt aucunement articulée dans le ventre, &, quand cela pourroit-être, on a fait voir qu'on n'expliqueroit rien par cette ſuppoſition.

En quoi donc conſiſte l'Engaſtrimyſme ? Un reſſerrement ou une conſtriction ménagée, dans les muſcles de l'arrière bouche ou du pharynx, qui étranglent, atténuent ou affoibliſſent la voix. Le ſon modifié par là, comme

s'il venoit de loin, ſoutenu par nos jugements d'habitude, avant que l'expérience ait appris à les corriger, c'eſt, en peu de mots, ſelon mon opinion, toute la cauſe & tout l'effet des *Ventriloques*.

Je ſuppoſe juſqu'à préſent, ce que j'ai obſervé, ou ce dont on eſt convenu avec moi, que cela ſe fait la bouche ouverte. Mais quelle en ſera l'explication, lorſque les choſes ſe paſſent la bouche fermée, les lèvres cloſes & immobiles, ainſi que pluſieurs Auteurs l'atteſtent de quelques Ventriloques?

Suivant toute apparence, cela a été mal obſervé. On m'avoit dit la même choſe de M. le Baron de Mengen, &, ſans quelqu'attention, on pourroit auſſi le croire de M. Saint-Gille : mais j'ai très-bien vu le contraire dans

celui-ci, & M. le Baron de Mengen me l'a auſſi confirmé par ſa réponſe.

Si pourtant cela étoit; alors la voix, qui prendroit toujours un caractère de lointain, ſe feroit entendre à travers les pores du corps, comme il arrive dans les Borborigmes; ou par les narines, ou enfin par la *Trompe d'Euſtache*, laquelle du fond de la bouche, ſe rendant dans la caiſſe de l'oreille, peut laiſſer échapper les ſons au dehors, par la deſtruction de la membrane du Tympan: car quoique cette membrane & les oſſelets de l'oreille, c'eſt-à-dire, le marteau, l'enclume, l'os orbiculaire & l'étrier, contribuent beaucoup à la perfectionde l'ouie, ils n'y ſont pourtant pas abſolument néceſſaires. Il y a des éxemples, où la faculté d'entendre a

ſubſiſté, malgré la deſtruction de la membrane du Tympan & des quatre oſſelets.

Enfin, ſi quelqu'un n'avoit pas encore bien compris qu'un homme, parlant à côté de nous, peut faire que ſa voix paroiſſe venir à cinquante toiſes de là, il pourroit en reconnoître tout le fond du preſtige, par ce que l'on pratique dans le jeu de *l'Orgue*, lorſque l'on veut y produire ce que l'on y appelle des *Echos*. On ne fait que mettre une armoire devant la partie du jeu, qui doit répéter les ſons, ſans rien mettre derrière. La diminution des ſons, qui en réſulte, les éloigne, au jugement des ſens, à plus de cinquante toiſes de leur ſource; & c'eſt-là bien préciſément l'effet de la voix des Ventriloques.

EXTRAIT

DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE PARIS.

Du Mercredi 16 Janvier 1771.

L'ACADÉMIE nous ayant chargés, Monſieur de Fouchi & moi, d'éxaminer le Mémoire de M. l'Abbé de la Chapelle ſur les cauſes de l'*Engaſtrimyſme* ou de l'Art des *Ventriloques*, &, en même temps, de nous aſſûrer par nous-mêmes des Faits qu'il rapporte ſur la manière de parler en *Ventriloque* de M. Saint-Gilles, Marchand Épicier à Saint-Germain-en-Laye, nous allons

rendre compte à l'Académie de de ce que nous avons obſervé par rapport à ces deux objets.

Le Mémoire de M. l'Abbé de la Chapelle roule ſur deux points. Il réfute d'abord l'opinion de ceux qui prétendent, d'après la ſignification du mot, que les *Ventriloques* ou les *Engaſtrimythes* parlent du ventre, ou, pour s'exprimer plus éxactement, avec le ventre, & il établit, en ſecond lieu, que tout leur Art conſiſte à modifier leur voix dans la gorge, de manière qu'en ſortant, ſa force correſponde à la diſtance, d'où l'on veut qu'elle paroiſſe venir.

Les Raiſons qu'il emploie dans la première partie, nous ont paru fort juſtes : quoique nous ne puiſſions être de ſon ſentiment, ſur ce qu'il dit de la poſſibilité d'arti-

culer des ſons *par l'inſpiration* : & celles qu'il apporte pour prouver, que les *Ventriloques* ne parlent que de la gorge, nous ont paru établir cette opinion d'une manière ſolide.

L'Auteur remarque, à ce ſujet, & avec juſte raiſon, que les jugements de nos ſens dépendent, en général, & de la ſenſation actuelle, & de l'habitude que nous avons de juger de telle ou de telle manière. La même illuſion a lieu pour les ſons comme pour les images; de ſorte que, toutes les fois qu'un ſon, que nous entendons tout près de nous, eſt auſſi foible que s'il venoit d'une diſtance conſidérable, nous ſommes naturellement portés, ſur-tout, lorſque nous ne ſommes pas prévenus, à le rapporter à cette diſtance.

La manière, dont on imite les lointains

Lointains dans les ſymphonies à l'Opéra & ailleurs, en eſt une preuve, ſans parler de beaucoup d'autres : car l'oreille ayant en quelque façon prononcé ſur la diſtance, par l'impreſſion des premiers ſons, lorſqu'on les affoiblit enſuite par dégrés, ils paroiſſent s'éloigner, quoiqu'ils partent toujours du même Point.

Tout ſemble appuyer cette explication de la cauſe de l'illuſion, que peut faire ou que fait la voix des *Ventriloques*. Il y a plus ; il ſemble même que chez les Anciens, on n'entendoit point, par le mot de *Ventriloque*, des gens qui parlaſſent avec le ventre, mais des gens, dont la voix ſembloit partir du ventre, & même d'un Lieu plus bas.

Nous ne pouvons, à ce ſujet, nous empêcher de rapporter un

passage de *Selden*, cité par M. *le Clerc*, dans son histoire de la Médecine, qui semble établir cette opinion sans réplique : « on » traduit ordinairement, dit Sel- » den, l'hébreu *Ob* par celui de » Python ou de Magicien : mais » *Ob* étoit un Esprit ou Démon, » qui donnoit ses réponses, com- » me si les paroles étoient sor- » ties des parties, que l'honnê- » teté ne permet pas de nommer, » ou quelquefois de la tête, ou » des aisselles ; mais d'une » voix si basse qu'il sembloit » qu'elle vînt de quelque cavité » profonde ; enforte que celui » qui le consultoit ne l'entendoit » souvent point du tout, ou plu- » tôt entendoit tout ce qu'il vou- » loit ».

Selden ajoûte peu après, « voyez l'Histoire de Samuel,

» dont la figure fut montrée à
» Saül (*i*) par une femme, des
» parties honteuſes de laquelle
» *Ob* parloit ou étoit cenſé par-
» ler : or, comme dans pluſieurs
» endroits ce mot *Ob* eſt traduit
» par celui de *Ventriloque*, il
» s'enſuit que les Anciens enten-
» doient par ce mot des gens qui
» parloient, comme ſi leur voix
» partoit du ventre ou des par-
» ties inférieures.

» Enfin cette manière de par-

NOTE DE L'AUTEUR.

(*i*) Selden n'a pas bien lu cet endroit de l'Écriture-Sainte. La Pythoniſſe déclara bien qu'elle voyoit ; mais Saül ne vit rien, il ne fit qu'entendre. C'eſt un trait d'hiſtoire, dont on peut ſe convaincre par ſes propres yeux. *Voyez* le Chap. 2.

» ler étoit devenue assez com-
» mune chez les Anciens, pour
» fonder une espèce de Divina-
» tion particulière, qu'on appel-
» loit *la Gastromantie*, où le
» Devin répondoit, dit-on, sans
» paroître remuer les lèvres; de
» sorte qu'il sembloit que l'on en-
» tendoit une voix aërienne ».

Et cette opinion semble recevoir une nouvelle confirmation par les observations que nous avons faites sur la manière de parler de M. Saint-Gille.

Pour nous acquitter, avec d'autant plus de soin, de la commission dont l'Académie nous avoit chargés, & vérifier les Faits rapportés par M. de la Chapelle, nous avons été deux fois à Saint-Germain-en-Laye, pour voir & entendre parler M. Saint-Gille: & il nous a paru que, toutes les

fois que l'on n'étoit pas prévenu, il produiſoit à-peu-près l'illuſion, dont parle M. de la Chapelle, ſoit quant à la diſtance où à la direction, ſuivant laquelle on rapportoit la voix.

L'un de nous (M. le Roi) fut complètement trompé par l'Art du *Ventriloque*; croyant avoir été appellé par quelqu'un fort éloigné; lorſque c'étoit M. Saint-Gille lui-même, qui étoit tout auprès, qui l'avoit appellé. Son domeſtique éprouva la meme illuſion, le même jour. Pluſieurs perſonnes furent auſſi trompées par ſa manière de parler artificielle.

Nous ne pouvons cependant pas nous empêcher d'obſerver que, vers la fin, M. Saint-Gille ſembloit fatigué, que l'illuſion n'étoit plus la même, & que ne

parlant pas en Ventriloque auſſi franchement, ſi cela ſe peut dire, qu'auparavant, on n'y auroit pas été trompé comme dans le commencement.

Croyant, en conſéquence, ce moment peu favorable aux expériences que nous voulions faire, pour reconnoître les moyens qu'il employoit, nous remîmes à une autre fois la ſuite de nos obſervations.

Étant donc retournés à Saint-Germain-en-Laye une autre fois, nous priâmes M. Saint-Gille de parler devant nous, & d'employer tout l'art, dont il ſe ſervoit, pour donner à ſa voix la direction qu'il déſiroit.

Dans cet éxamen ayant mis la main ſur ſon ventre, nous reconnûmes que cet organe n'avoit aucun mouvement particulier, qui

pût concourir à la formation de la voix en *Ventriloque* ; & nous nous assurâmes qu'elle venoit uniquement d'une certaine constriction de la gorge, acquise par l'habitude. Ce qui le prouve, c'est que quand M. Saint-Gille a parlé un peu, il lui survient une espèce de petite Toux, & que, lorsqu'il est enrhumé, il peut à peine parler en *Ventriloque*.

Cette manière d'articuler des sons a beaucoup de rapport avec ce que les gens du monde appellent *la voix de Bal*, où, par un certain resserrement de la gorge, on contrefait sa voix, en la rendant beaucoup plus claire : car cette manière de parler est fort fatiguante, & ne peut être pratiquée pendant long-temps, pour peu que l'on soit enrhumé, & finit par donner une espèce d'enrouement.

Une choſe à laquelle il faut faire attention, & qui tend, ſans doute, à augmenter l'illuſion, c'eſt que, dans la manière de parler en *Ventriloque*, l'air étant particulièrement frappé dans l'intérieur de la gorge, lors de l'expiration, & non pas au dehors de la bouche, comme dans la manière de parler ordinaire, cela contribue encore à donner à la voix un caractère, qui ſert à la faire paroître venir de loin.

Enfin ce qui ſemble confirmer que chez les Anciens, comme parmi nous, tout l'art des *Ventriloques* conſiſte dans cette conſtriction de la gorge, volontaire & acquiſe par l'habitude, c'eſt qu'Hippocrate, en parlant d'une eſpèce particulière de mal de gorge, dit qu'elle faiſoit parler ceux qui en étoient atteints, comme s'ils étoient *Engaſtrimythes*.

Or, puiſqu'une certaine maladie de la gorge peut donner la voix de *Ventriloque*, rien ne paroît plus naturel que de ſuppoſer, que l'art peut produire, par l'uſage, le même effet que la maladie; &, par conſéquent, comme nous l'avons dit, que les *Ventriloques* des Anciens ne devoient, & que ceux de nos jours ne doivent leur talent qu'à une manière particulière de reſſerrer la gorge.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que M. l'Abbé de la Chapelle a bien expoſé, dans ſon Mémoire, les cauſes de l'Engaſtrimyſme; &, comme on ne peut trop répandre de lumière ſur les choſes, par leſquelles on peut ſéduire la crédulité humaine, ce Mémoire mérite d'être approuvé par l'Académie, & d'être imprimé parmi ceux des ſçavants

étrangers. Il eſt important, plus qu'on ne croit, de défendre l'ignorance contre les preſtiges & la ſéduction des Fourbes.

Avant de terminer ce rapport, nous ajouterons un mot ſur M. Saint-Gille. Nous avons cru qu'il étoit intéreſſant pour l'Académie qu'elle le vît & l'entendît ; & il s'eſt prêté de bonne grâce à notre déſir ; il y parut donc & y fut obſervé le 22 Décembre 1770 : mais on ne doit pas juger de la ſurpriſe qu'il peut cauſer, par celle qu'il a faite à la compagnie. Il étoit intimidé, & chacun étoit prévenu ; il y en avoit donc plus qu'il n'en falloit, pour faire diſparoître l'illuſion la plus fondée.

Cependant nous avouerons que nous croyons que M. Saint-Gille, ſoit par l'âge, ſoit par la fatigue, a perdu un peu de ſon Talent. Par

tout ce que nous avons entendu dire, le preſtige qu'il occaſionnoit autrefois, étoit plus marqué que celui qu'il produit aujourd'hui.

Fait, dans l'Académie des Sciences de Paris, le 16 Janvier 1771. *Signé*, de Fouchi, le Roi.

J'étois à l'Aſſemblée de l'Académie des Siences le 22 Décembre 1770, lorſque M. Saint-Gille y parut. On n'y prit aucune des meſures, qui pouvoient établir un ſecret abſolu ſur ſa préſence, & donner lieu au preſtige, avec lequel il avoit joué tant de monde. On le préſenta d'emblée en qualité de *Ventriloque*.

Les ſources communes de nos illuſions ſont l'extraordinaire des effets, joint à l'ignorance de leurs

cauſes. Le flux & le reflux de l'Océan, tout admirable qu'il eſt, ne cauſe aucune ſurpriſe aux habitants des côtes maritimes, qui le voyent deux fois par jour. Nous ne ſommes pas plus étonnés de la direction, de l'inclinaiſon, de l'attraction, & de la répulſion de l'aiguille aimantée; parce qu'à tous moments nous en avons les effets ſous les yeux, quoique la cauſe en ſoit encore abſolument inconnue.

J'avois lu, à l'Académie, depuis aſſez peu de temps, trois Mémoires conſécutifs ſur les *Ventriloques*, & principalement ſur *l'Engaſtrimyſme* de M. Saint-Gille: deux ſur les effets étranges, dont j'avois été le témoin & l'obſervateur, & un fort étendu ſur les cauſes, ou plutôt ſur l'uni-

que cauſe de cette illuſion *acouſtique.* (k)

A la ſeule déclaration que M. Saint-Gille étoit le *Ventriloque*, dont elle avoit permis que je l'occupaſſe dans trois ſéances, ſans qu'il lui fût connu, ſes membres ſe mirent naturellement en garde contre ce qui alloit arriver : quoiqu'ils n'en euſſent point encore éprouvé les effets, leur imagination les y avoit diſpoſés, & fait tomber par-là la plus grande partie du merveilleux ; d'autant plus ſurement que, par un de mes Mémoi-

(k) *Acouſtique*.... Qui appartient *à l'ouïe.* Ce mot eſt Grec *Acouſticon*, & vient du verbe *acouo*, j'entends : c'eſt pourquoi les Anatomiſtes appellent nerfs *Acouſtiques* les nerfs qui ſervent à nous donner la ſenſation des ſons.

res, la cauſe leur en étoit, en quelque ſorte, démontrée. Très-ſouvent une illuſion diſparoît, par cela ſeul que l'on ſçait que c'eſt une illuſion.

Mais ce qui contribue ſingulièrement au merveilleux de *l'Engaſtrimyſme*, c'eſt de dérober l'ouverture de la bouche, quand on parle en *Ventriloque* : car croire la bouche d'un homme à côté de nous, bien fermée, & ſes lèvres bien cloſes, tandis que ſa voix paroît venir de quatre-vingts ou cent toiſes, rien au monde n'eſt plus étonnant.

Or il arriva préciſément le contraire, quand M. Saint-Gille ſe mit à parler en *Ventriloque*, au milieu des Membres de l'Académie. Il ouvrit une grande bouche, où les yeux d'un aſſez grand nombre de Spectateurs pouvoient plon-

ger; ils y voyoient, pour ainſi dire, la Fabrique de l'illuſion : ainſi il n'y en eut point du tout pour ceux là.

Ajoutez à ce que je viens de dire que, même ſans être prévenu, le preſtige diſparoît, ſi l'on eſt préciſément en face du *Ventriloque*, auquel on voit ouvrir la bouche : car, malgré la diminution ou l'affoibliſſement de la voix, on la rapporte à l'endroit que l'on voit, ou que l'on imagine en être la ſource.

Cependant les Académiciens, qui nétoient pas en face de M. Saint-Gille, ou qui ne voyoient pas l'ouverture de ſa bouche, y furent trompés ; tels que M. de Mairan & M. de Juſſieu. Le premier me proteſta qu'il avoit cru que le *Ventriloque* l'avoit appellé du dehors ou de la cour; & le ſecond me dit qu'il avoit rapporté cette

voix à un des Coins de la très-grande ſalle, au milieu de laquelle M. Saint Gille avoit parlé en *Ventriloque*. D'où il faut conclure que le Preſtige de *l'Engaſtrimyſme* dépend de toutes les conditions, dont j'ai aſſez parlé.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE SIXIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *LA Traduction des Septante.* Il y a deux principales Traductions de la Bible : l'une d'Hébreu en Grec, appellée la Traduction des *Septante* ; parce que l'on prétend qu'elle a pour Auteurs ſoixante & dix ou ſoixante & douze Interprètes, envoyés par Éléazar, Grand-Prêtre des Juifs, à Ptolomée Philadelphe,

Roi d'Égypte, qui les lui avoit demandés en grande ſolemnité, ſoutenue de magnifiques Préſents.

L'autre Traduction s'appelle la *Vulgate* ; c'eſt-à-dire, la plus communément reçue & regardée comme fidelle. Elle a été faite d'Hébreu en Latin, & déclarée authentique par le Concile de *Trente*. Voyez *le Dictionnaire de la Bible par* Dom Calmet, *aux mots* SEPTANTE & VULGATE.

2. *Auſſi Euſtathe, Archevêque d'Antioche*. . . . . Que l'on prenne bien garde au caractère de cet Écrivain. Il a compoſé exprès en Grec, dans le quatrième ſiècle, un ouvrage très-bien fait, approuvé & imprimé avec permiſſion, contre la prétendue Évocation de l'*Ombre de*

Samuel. C'eſt la ſeule Diſſertation ſur l'*Engaſtrimyſme*, que j'aie trouvée chez les Anciens.

N'allez pas croire qu'il s'y agit d'expliquer phyſiquement ce phénomène. Après s'être donné bien des peines, pour réfuter ceux qui croyoient à la vérité de cette Évocation, ce Prélat finit par en mettre tout l'artifice ſur le compte du Démon. Il ne ſoupçonne pas même que cela puiſſe être le produit de quelque faculté humaine.

Ainſi, avant mon travail ſur ce ſujet, on peut ſoutenir, à toute rigueur, qu'il n'y a jamais eu de vrai Traité ſur les *Ventriloques* ou l'*Engaſtrimyſme*; quoiqu'il y ait eu deux Livres, qui aient porté ce tître : le premier en Grec, & du quatrième ſiècle, eſt de la compoſition du

Saint Archevêque, que je viens de nommer ; l'intitulé en Français ſeroit *Diſſertation ſur l'Engaſtrimyſme.* Le ſecond Traité ſur les *Ventriloques* appartient à l'Italien Allazzi, qui a écrit là-deſſus en Latin, dans le dix-ſeptième ſiècle, & publié ſon travail ſous le tître de *Leonis Allatii de Engaſtrimytho Syntagma.*

Le Tout eſt contenu dans un ouvrage Latin *in*-4°. de ce même Allazzi, lequel a traduit en Latin la Diſſertation d'Euſtathe, l'a commentée & l'a enrichie d'un petit Traité ſur le même ſujet, avec ce tître général : *Euſtathii, Archiepiſcopi Antiocheni & Martyris in hexahemeron Commentarius. . . . . De Engaſtrimytho Diſſertatio ; &c. . . . Leo Allatius primus in lucem protulit, Latinè vertit, &c. Diſſertationem de Engaſtrimytho*

Syntagmate illuſtravit, &c. ... Imprimé à Lyon en 1629, avec privilège.

Je le répète encore une fois. Tout l'ouvrage d'Euſtathe, ainſi que celui d'Allazzi (Allatius) ſon Traducteur & ſon Commentateur, roule uniquement ſur *l'Evocation de l'Ombre de Samuel.*

Mon ſcrupule à expoſer le fond de ce travail, rendra, ſans doute, un bon ſervice à la plus ſaine partie des Lecteurs, pour leſquels c'eſt avoir lu tout un Livre, que d'en connoître ſimplement l'Auteur ou le ſujet.

Mais les Théologiens polémiques feront fort bien de ne pas négliger la lecture de ces deux Auteurs. Les autorités y abondent, puiſées dans la bonne ſource; les raiſonnements en ſont

preſſants, & la critique bien ſoutenue; en un mot, c'eſt un très-beau champ de bataille pour les Scholaſtiques.

3. *Conrad Ammam*, *Docteur en Médecine* ..... Cet homme entendoit parfaitement bien la Partie anatomique, qui fait la baſe de ſa *Diſſertation ſur le Parler*. Le recours au Démon, pour expliquer *l'Engaſtrimyſme*, comme ont fait la plûpart de ſes prédéceſſeurs, lui a paru, avec raiſon, indigne de ſon caractère. La Nature & l'Art peuvent faire tant de choſes! Quand on les obſerve avec attention & avec aſſiduité, on voit leur empire s'étendre à meſure que l'on croit s'approcher de leurs limites.

Conrad Amman avoit vu des *Ventriloques*. Il n'en juge point la propriété ſupérieure aux Agents

naturels. Il imagine que cela pourroit bien ſe faire, en avalant, en quelque ſorte, ſes paroles ; c'eſt-à-dire, en les faiſant retrograder par la Trachée Artère. Écoutons ſes propres termes, qu'on lira, ſi l'on veut, à la page 177 de ſon petit *in*-12, écrit en Latin, & imprimé, à Amſterdam, en 1700.

» Quidquid hactenùs de voce
» & loquelâ dixi, de quotidianâ illâ
» & vulgari accipi velim, quæ fit
» expirando: eſt enim adhuc mo-
» dus eam per *inſpirationem* for-
» mandi, qui non cuivis datus eſt,
» quamque aliquotiès in *Gaſtrimy-*
» *this* quibusdam admiratus ſum:
» & Amſtæledami olim vetulam
» quamdam audivi utroque modo
» loquentem, ſibique ad quæſita
» quaſi inſpirando reſpondentem;
» ut eam cum viro, duos ad mi-
» nimum paſſus ab eâ remoto,

» colloqui dejeraſſem : vocem » enim, inter *inſpirandum*, abſorp- » tam è longinquo venire crede- » bam. Muliercula hæc Pythiam » agere facile potuiſſet, *&c.* »

Au moins cet Auteur eſt très-louable, d'avoir tâché d'expliquer phyſiquement ce Phénomène : mais l'obſervation qu'il dit avoir faite de la formation des paroles par *l'inſpiration de l'air*, pour en déduire l'effet de *l'Engaſtrimyſme*, n'eſt très-certainement qu'une pure ſuppoſition.

Ce n'eſt pas que l'on ne puiſſe abſolument parler haut en Aſpirant ; avec un peu d'éxercice on ſe convaincra de cette poſſibilité par ſoi-même ; & par conſéquent, en moins de quelques heures, on pourroit devenir *Ventriloque*, aux termes de Conrad-Amman : mais *l'Engaſtrimyſme* eſt aſſez rare. Ce Docteur

Docteur avoue lui-même que l'acquiſition n'en eſt pas donnée à tout le monde.

Si vous ajoûtez à cette conſidération, que la facilité de former des paroles en Aſpirant n'explique pas, le moins du monde, l'Art des *Ventriloques*; il faudra convenir que la cauſe, aſſignée par Conrad Amman, n'eſt point du tout heureuſe.

Les paroles rentrent dans la poitrine; donc elles paroiſſent venir de dix pieds. La liaiſon de la conſéquence au principe eſt-elle bien marquée? Ou plutôt, ce principe entraîne t-il avec lui la conſéquence qu'on lui donne pour compagne? Il n'eſt pas difficile de prévenir la réponſe des Lecteurs. La plûpart conviendront que leur vue n'eſt pas aſſez ſubtile, pour appercevoir cette liaiſon; d'autres, plus

hardis, nieront, tout net, qu'il y en ait aucune; & je me range volontiers du côté de ces derniers.

4. *En conſéquence de toute la ſtructure du corps humain* ... Pour que l'air puiſſe entrer dans la Poitrine, il faut que le Diaphragme ſoit refoulé vers les parties inférieures, que les côtes ſe ſoulèvent, & mettent en action un aſſez grand nombre de muſcles. Tout déplacement demande quelqu'effort. Un Reſſort eſt toujours plus difficile à tendre qu'à lâcher ou à détendre : c'eſt ce qui arrive dans *l'Aſpiration*; on y eſt obligé de forcer des Reſſorts, qui ſe rétabliſſent d'eux mêmes par l'émiſſion de l'Air, avec laquelle on articule des ſons à l'ordinaire, moyennant le concours de la Glotte, de la Langue, du Palais, des Dents & des Lèvres.

C'eſt donc une action aſſez pénible de parler en Aſpirant. On ne pourroit la ſoutenir pendant quelque tems, ſans nuire notablement au Poumon, un des principaux agents dans la formation de la parole. Mais les *Ventriloques* paroiſſent peu ſouffrir, & ſouffrent peu en effet de l'action qui leur eſt propre ; à moins que la durée n'en ſoit outre meſure.

D'ailleurs, quand les Faits dépoſent contre une Aſſertion, on peut s'épargner les Frais du raiſonnement. Les Ventriloques, nos contemporains, valent au moins la vieille femme d'Amſterdam. De leur aveu, & ſuivant l'obſervation, ils ne parlent point en Aſpirant ; ainſi la prétendue obſervation de Conrad Amman, & la conſéquence qu'il en tire, me paroiſſent deux Aſſertions abſolument hazardées.

5. *C'eſt-là un principe d'expérience & d'obſervation*... Il y a peu d'habitants des Villes qui n'aient entendu de ces petits Cors de chaſſe, dont on ſe ſert dans les Concerts. Quand le Sonneur tourne le Dos aux ſpectateurs, & que le Pavillon de ſa Trompe ne les regarde point, s'il vient à filer des Sons grêles & mourans, ils ſeront affectés comme un homme qui entendroit d'une plaine ſonner au milieu d'une forêt. Les Sons, quoique ſous leurs oreilles, paroitront venir d'un Lointain immenſe.

CHAPITRE VII.

Utilité de ces Observations & de ces Recherches sur l'Engastrimysme ou l'Art des Ventriloques (1).

A mesure que le Monde policé vieillit, il devient plus circonspect. Les *Ventriloques* ont pu servir autrefois à la fausse Politique, qui s'imagine que l'on ne peut gouverner les hommes qu'en les trompant (2). Cela peut-être vrai dans les gouvernements despotiques, où le Merveilleux est une machine nécessaire, pour étouffer la Réclamation de la Liberté dans les Fers.

Mais par-tout où les Loix règnent, par-tout où l'on ſuppoſe qu'elles doivent règner, comme elles ſont le produit de la raiſon qui éclaire, & non de la force qui abrutit, tout ce qui s'en écarte ou paroit s'en écarter devient très ſuſpect, & par la même très-peu dangereux.

Auſſi a-t-on vu que les *Ventriloques* modernes ont été regardés, ou comme de *malins-Eſprits*, contre leſquels on s'eſt mis en garde, en qualité de Pères de la malice & du menſonge, ce qui a toujours rendu leur règne fort court, ou comme des hommes, dont les Preſtiges ont produit rarement de dangereux effets, & preſque toujours des récréations innocentes.

Pour les Ventriloques, nos contemporains, je n'y ai vu que des

amuſements agréables, ou des leçons utiles. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent pu, comme les Oracles du temps paſſé, tromper auſſi conſtamment & même plus finement qu'eux; puiſqu'avec les lumières du Chriſtianiſme, de la Philoſophie, & l'expérience de l'âge avancé, vers le milieu du dix-huitième ſiècle, on a vu un Docteur, bien pénétré de la Profondeur de ſa ſcience, attaquer ſérieuſement un Ventriloque, qu'il crut être un Génie aërien ou un malin-Eſprit; devant lequel il fit honteuſement ſa Retraite, tellement battu qu'il n'oſa plus s'y montrer: ainſi qu'on va le voir par le Trait ſuivant.

LE DOCTEUR CONFONDU.

CE Docteur eſt encore vivant, à ce que je crois. On le dit rempli de connoiſſances, & d'une ar-

(a) *Ce Docteur eſt encore vivant.....* C'eſt pour cette raiſon que je ne le nomme point : je le connois pourtant; mais il y a une eſpèce de Cruauté, à jetter de l'Amertume dans la vie d'un homme pour une plaiſanterie : car malheureuſement, chez les Français, un Ridicule eſt beaucoup plus à redouter qu'un Vice.

deur extrême pour en acquérir de nouvelles. Le merveilleux & la ſingularité avoient autrefois les plus grands droits ſur ſes goûts. Il aimoit tendrement un Frère, demeurant à Saint-Germain même, qui jouiſſoit très-peu, & déſiroit beaucoup de jouir de cette amitié. L'Art de M. Saint-Gille lui en préſenta une belle occaſion.

Après s'être entendu avec ce Ventriloque, il écrivit au Docteur, à Paris, qu'il y avoit dans ſon voiſinage, à Saint-Germain-en-Laye, quelque choſe bien digne de ſa curioſité, un Eſprit familier, qui s'étoit attaché, depuis dix-ſept ans, à la maiſon d'un de ſes amis; que ſes Lutineries & ſes Propos ne laiſſoient pas de le fatiguer, quoiqu'au fond ils ne fiſſent pas de mal: mais que cela effrayant toujours les nou-

veaux Venus, auxquels on étoit ſouvent expoſé dans cette maiſon, il auroit bien de l'obligation à celui, qui ſçauroit en déloger cet Hôte importun.

La réponſe du Docteur fut ſa préſence. Il étoit parti de grand matin, à pied, & ſans rien dire à perſonne; comptant bien, par cette Marche ſecrète & forcée, prendre l'Eſprit au dépourvu.

Cela ne l'empêcha pourtant pas de l'attaquer régulièrement. Il reconnut tous les Dehors de la place, & s'enquit avec ſoin de toutes les communications : mais, dans le temps que le Docteur prenoit des inſtructions du maître de la maiſon, l'Eſprit commença les hoſtilités. *Que venez vous faire ici, Monſieur le Docteur? votre Préſence eſt bien plus néceſſaire à Paris; vous y avez entamé la con-*

verſion d'une belle Saxonne. Le danger eſt des plus preſſants ; elle pourroit bien vous échapper.

Cela vient de bien haut, dit l'Abbé en rougiſſant ; montons. L'Eſprit ſembloit s'éloigner, à meſure que l'on s'en approchoit. Parvenu au ſecond étage, d'où la voix avoit paru venir d'abord, qui t'a mis ici, dit l'Abbé, en interpellant l'Eſprit ? *Ce n'eſt pas votre affaire*, lui fut-il réparti du Toit de la maiſon : *mais vous, Monſieur le Docteur, d'où avez vous pris votre Miſſion ? Prétention n'eſt pas Autorité, & Confiance n'eſt pas Force.*

Le Docteur, étourdi de ces Maximes, ſe rabattit ſur de petites ruſes. Si tu es véritablement un Eſprit, qu'ai-je dans les deux mains, dit l'Abbé, en montrant ſes Poings fermés ? *Une Pièce de*

Portugal dans la droite, & une d'Eſpagne dans la gauche, répartit incontinent l'Eſprit. *Vous en avez même laiſſé une troiſième, à Paris, ſur votre cheminée, avec laquelle vous comptiez fort m'embarraſſer.* L'Abbé pâlit & perdit contenance.

Après s'être un peu remis, il ſemble, dit-il, que cet Eſprit me craigne; il ne me parle que de loin. *Approchez*, lui répliqua-t-il, du grenier, *je vous attends de pied ferme.*

Comme le Docteur ſe mettoit à y grimper par des Dégrés de Bois vermoulu, ils s'enfoncèrent ſous ſes pieds. La chute de l'Abbé augmentant le fracas, & l'empêtrant dans les débris, l'Eſprit vint lui corner aux oreilles, qu'il alloit l'étrangler. Bon quartier, s'écria le Docteur, Bon quartier.

Nous laiſſons volontiers ce que nous ne pouvons chaſſer. *Je ſuis bien aiſe de vous trouver raiſonnable*, répondit l'Eſprit; *allez; ne vous jouez plus à des Etres comme nous; & n'oubliez jamais que la Modeſtie eſt beaucoup plus ſure que la Préſomption.*

Le Docteur deſcendit conſterné, & avoua que c'étoit-là un Eſprit d'une eſpèce bien étrange. On eut beau lui dire que cela n'étoit qu'un petit jeu de M. Saint-Gille, qu'il avoit devant les yeux, & lui en offrir la répétition, ſans aucun myſtère, il n'en voulut rien croire, & quitta bruſquement la compagnie, pour aller, diſoit-il, en conſulter ſérieuſement avec Meſſieurs de Sorbonne ſes confrères.

Voilà un Exemple bien frappant de l'aveuglement, où peut nous tenir la Prévention, & une Leçon bien forte pour tous ceux, qui prennent parti en faveur d'opinions, qu'ils ont reçues ſans éxamen, ou ſur la parole des autres.

Mais un Militaire, combattant un Phantôme, n'eſt pas moins comique qu'un Docteur confondu, & montre pareillement qu'avant d'attaquer, il faut bien regarder autour de ſoi.

LE MILITAIRE BRAVÉ.

LA ſcêne va ſe paſſer dans la Forêt de Saint-Germain-en-Laye. M. Saint-Gille s'y promenoit un jour avec un vieux Militaire, qui marchoit toujours tête levée, & avec de grands Écarts de Poitrine. Il ne Parloit, & il ne falloit jamais parler avec lui que de batailles, de marches, de garniſons, de combats ſinguliers, *&c.*

Pour réprimer un peu cette fureur aſſommante de parler toujours de ſon métier, M. St-Gille s'aviſa de lui ſervir un Plat du ſien. Rien n'amuſe & ne corrige mieux qu'un Ridicule en action.

Arrivés à un endroit de la Forêt assez découvert, le Militaire crut entendre, qu'on lui crioit du haut d'un arbre : *on ne sçait pas toujours se servir de l'Epée que l'on porte.* Qui est cet impertinent ? Apparemment, dit M. Saint-Gille, quelque Pâtre qui déniche des Oiseaux. Passons notre chemin. C'est un drôle, reprit le Militaire, en branlant la tête, avec un visage dur & refrogné. *Approche*, répartit la voix qui descendoit le long de l'arbre, *tu as peur*? oh, pour cela, non, dit le Militaire, en enfonçant son chapeau sur sa tête, & se disposant à l'Attaque. Qu'allez-vous faire, dit M. Saint-Gille, en le retenant ? On se moquera de vous. *La bonne Contenance n'est pas toujours signe de Courage*, continua la voix, toujours en descendant. Ce n'est pas

là un Pâtre, M. Saint-Gille ? Je le ferai bientôt repentir de ſes impertinences. *Témoin Hector fuyant devant Achille*, cria la voix du Bas de l'arbre. Alors le Militaire, tirant ſon épée, vint l'enfoncer, à bras raccourci, dans un Buiſſon qui étoit au pied. Il en ſortit un Lapin, qui ſe mit à courir à toutes jambes. Voilà Hector, lui cria M. Saint-Gille, avec ſa voix ordinaire, & vous êtes Achille.

Cette Plaiſanterie déſarma & confondit le Militaire. Il demanda à M. Saint-Gille ce que tout cela ſignifioit. Deux choſes, lui dit-il. La première, qu'avant de former une Attaque, il faut bien ſçavoir à qui l'on a affaire. Avec cette Ruſe, dont je ſuis l'Auteur, on pourroit dreſſer de bonnes Embuſcades ; faire croire qu'il y a du Monde d'un côté, pour empê-

cher qu'on ne courût au ſecours d'un autre.

Et la ſeconde, que vous venez de faire là une Action de Dom-Quichotte. Vous êtes ſi fort entêté de guerre, que vous en rêvez tout éveillé, & plutôt que de ne pas vous battre, vous vous battez avec des Buiſſons.

Il faut vous avouer que j'ai deux voix, qui font de moi comme deux Perſonnes ; une à l'ordinaire, avec laquelle je vous parle actuellement, & une autre qui m'éloigne de moi-même à une aſſez grande diſtance. Je m'en ſuis ſervi dans toute la ſcêne, dont nous venons d'être les Acteurs, l'un & l'autre. Un Docteur, que j'ai confondu, n'a point voulu le croire : mais vous, qui avez une autre Manie, dont je viens de chercher à vous guérir, écou-

tez, & remarquez bien que cette voix ſort de moi-même, malgré la grande diſtance, d'où elle paroît venir. Rappellez vous-en le timbre; & le Militaire convint que c'étoit-là une illuſion où il eût toujours demeuré, ſans la bonne foi de M. Saint-Gille.

Ce Ventriloque ne ſe borne pas à guérir de la Superſtition & des Ridicules. Sans l'un ou l'autre de ces égarements, bien des gens ne ſeroient bons à rien. Il va j'uſqu'à extirper tout-à-coup des vices invétérés; à métamorphoſer, par éxemple, la Dureté de l'Avare en la plus tendre commiſération.

L'AVARE CONVERTI.

ON lui amena, il y a environs trois ans (*b*), un Abbé de Paris, du Fauxbourg Saint Martin, dont il n'étoit point connu, & qu'il ne connoiſſoit pas. On le prévint ſecrètement que cet Abbé étoit Titulaire de trois Bénéfices, joueur de profeſſion, &, ce qui ne va que trop ſouvent enſemble, Avare à l'excès; en un mot, ce qu'on appelle familièrement *un vieux Ladre*, dont la Maiſon tomboit en ruine, faute de réparations.

(*b*) On écrit ceci au mois de Mai 1771.

On ſortit pour faire un Tour de promenade. Dans un moment de ſilence, une voix part du milieu des airs, qui reproche à l'Abbé d'avoir trois Bénéfices, contre les Canons de l'Égliſe; qu'il jouoit à outrance, au grand ſcandale du public; que, par ſon avarice, il alloit être enſeveli ſous les ruines de ſa maiſon qui s'écrouloit; que ſa dureté & ſes laqreries lui avoient attiré l'éxécration publique, & que, s'il n'y prenoit garde, il ſeroit abhorré des hommes & de Dieu.

L'Abbé, comme foudroyé, voulut lever les yeux & les baiſſa ſur le champ, ſans proférer une ſeule parole. Tous l'obſervoient. Ses paupières devinrent livides, ſon nez ſe rétrécit, ſes lèvres ſe flétrirent, toute ſa phyſionomie ſe démonta, ſes genoux

tremblèrent, il parut s'anéantir. On lui demanda ce qu'il avoit. Ce n'eſt rien, répondit-il, je n'ai point fait aujourd'hui ma Prière, & je vais à l'Égliſe réparer cette négligence.

On le ſuivit de loin clandeſtinement. Il gagna l'Égliſe du Pecq, à quelque diſtance de-là, où il reſta long-temps proſterné, le viſage contre terre. Dès qu'il fut relevé, le premier Tribut de ſes remords fut un écu de ſix livres, qu'il porta incontinent dans le Tronc des pauvres; & tout ſon Extérieur annonça, ſur le champ, une Réforme de mœurs également édifiante & auſtère.

Il étoit venu en carroſſe, occupé de converſations frivoles & mondaines; il s'en retourna ſeul & à pied, pour ſe livrer, ſans diſtraction, à des penſées inté-

rieures, qui devoient mettre, dans ſa conduite prochaine, plus de décence & de gravité.

En arrivant il ſe mit au Lit. La Fièvre ne le quittoit point. Une diarrhée ſurvint ; il fit Tout ſous lui. Au point que ce Remède purgea ſa perſonne de toutes les ordures du corps & de l'ame.

Ainſi M. Saint-Gille rendit à la ſociété un homme tout neuf, bien guéri des vices qu'il avoit, & rempli de vertus qu'il n'avoit pas.

Tout le monde ſe ſoulève contre l'Avare, & il paroît ſe faire la guerre à lui-même. Se priver de tout ce que l'on poſſède, n'eſt-ce pas, en quelque ſorte, perdre tout ce que l'on a ? Cependant il a beau empêcher la circulation de l'argent, & montrer un cœur

de fer pour les infortunés, on ne ſçauroit le punir que de mépris & de haîne. S'il entaſſe, s'il poſſède légitimement, il n'y a point d'action contre lui. Les Loix n'ont d'autre But que d'aſſurer ou de défendre la Propriété.

Ainſi détruire tout-à-coup le Germe d'un vice habituel, contre lequel les Loix ſont impuiſſantes, & y planter celui de la vertu oppoſée, eſt une eſpèce de création nouvelle, dont on ne ſçauroit trop louer la belle Ame de M. Saint-Gille. Quel gré ne doit-on pas ſçavoir à un homme, d'uſer, en tout bien, d'un Talent, qui n'a été inventé que pour en abuſer?

Avec de bonnes Mœurs on n'a pas beſoin de Loix, & avec de bonnes Loix on a bien de la peine encore à avoir de bonnes Mœurs.

Le

Le Mariage n'en offre que trop d'éxemples. Sçavoir en rétablir les nœuds ſans miſſion, ſans miniſtère public, par le ſeul penchant de guérir les bleſſures du cœur humain, eſt un dernier trait de bienfaiſance très peu commune, & bien fait pour recommander à jamais l'uſage d'un Art, qui ne paroît guère digne, à la première vue, que d'être abſolument proſcrit.

LE MARIAGE RÉCONCILIÉ.

UN jeune homme goûtoit, depuis trois ans, les douceurs du Mariage. Sous prétexte de lui rendre

ſervice, une Étrangère s'introduit dans ſa maiſon. Bientôt elle y allume des Feux, qui ne devoient brûler que pour la femme légitime. Les conſeils des amis, les ſollicitations des parents, les remontrances des ſupérieurs, les menaces des Prêtres, tout fut impuiſſant. L'oracle conſulté (*c*) répondit que, ſi le jeune homme croyoit à la Religion, il ſeroit guéri; & que, s'il n'y croyoit pas, il l'y feroit bientôt croire.

Quand on eſt né dans une Religion, il en coûte très-peu d'y croire & de la pratiquer. L'éxemple des autres & nos habitudes naturaliſent, en quelque ſorte, nos penſées & nos actions. La forme du culte, dû à la Divinité,

(*c*) Le Ventriloque.

ne paroît étrange qu'à ceux, qui veulent rendre cet honneur par la voie d'un ſérieux éxamen.

Auſſi le nombre des impies & des libertins eſt il infini, en comparaiſon des vrais incrédules. La plûpart des hommes croyent en Dieu, & agiſſent comme s'ils n'y croyoient pas. Pour les jeunes gens, ſurtout quand ils ſe portent bien, la Mort eſt comme enveloppée dans un lointain immenſe. Ils ſe perſuadent toujours avoir aſſez de temps devant eux, pour effacer les Taches de leur vie paſſée. Le beſoin de ſe ſatisfaire leur paroît une excuſe, ou même une juſtification ſuffiſante.

Tels étoient les circonſtances où ſe trouvoit le jeune homme qu'on amena à M. Saint-Gille. Ils ne ſe connoiſſoient point, & leur rencontre, quoique ména-

gée, avoit tout l'air d'une pure Aventure. Après avoir entamé la converſation par des ſujets communs & généraux, M. Saint-Gille la fit tomber ſur les Déſordres de l'Amour.

Ce ſont les Entraves, que la ſociété y a miſes, qui font tout le mal, reprit vivement le jeune homme. On a du goût pour une femme, elle en a pour un homme, voilà l'unique fond de l'union naturelle. Il n'y a là aucune violence de part ni d'autre. Ces mêmes goûts s'émouſſent ou s'uſent, & les liaiſons ſe rompent. Je ne vois encore là rien que de naturel. On n'eſt pas plus maître de la naiſſance de ſes ſentiments que de leur extinction. Les objets extérieurs ne dépendent pas de nous. Comment en empêcher l'impreſſion, ſans détruire les organes ſur leſquels ils agiſ-

ſent? Si l'Attraction unit les Êtres, ils ſe ſéparent quand elle n'eſt plus, ou par une Attraction contraire. C'eſt une Loi, à ce que diſent les Phyſiciens, qui règne dans toute la Nature. Nos ſentiments ou nos goûts ne ſont point du reſſort de la raiſon; ils naiſſent ſouvent à notre inſçu & diſparoiſſent de même; & le Mariage ou le Traité, par lequel on a voulu les fixer, eſt une Prétention abſurde, abſolument contraire à l'ordre de la Nature, qui a ſouſtrait ſes règles à l'empire de l'homme, ou plutôt à ſes Caprices. Ainſi, quand la Loi de l'homme châtie, punit ou réprime, pour les prétendus déſordres de l'Amour, elle ſe ſoulève contre celle de la Nature. C'eſt une eſclave qui punit ſa maîtreſſe.

Voilà toute la doctrine de l'É-

goïſme, reprit ſon compagnon de voyage, le langage & les raiſonnements des Philoſophes à la mode, comme de tous ceux qui viſent au *Bel-eſprit* : vous ſçavez qu'on appelle ainſi *un ignorant ou un homme ſuperficiel, qui rend ſes idées d'une maniére agréable.*

Il y a du vrai & du faux dans ce que vous venez de dire. On ne ſçauroit diſconvenir que nos goûts & nos ſentiments ne dépendent pas de nous ; pas plus que la formation des organes, par leſquels ils viennent affecter l'âme. C'eſt-là, comme vous l'avez dit, l'ordre invariable de la Nature. Mais combien de fois avez-vous éprouvé vous-même, que nos goûts ne déterminoient pas, & ne devoient pas toujours déterminer nos Actions ? Des ménagements

pour nos alliés, des égards pour nos amis, les bienséances de notre état, la parole donnée, la foi promise, un contract public, &c. éxigent & obtiennent perpétuellement de nous les plus grands sacrifices.

La Société n'est autre chose qu'une Confédération d'un grand nombre, pour la sureté réciproque de ses membres; Confédération, dont chaque individu consent à céder une partie de ses biens & de sa liberté, afin qu'on lui cautionne la jouissance ou la conservation du reste. Hors de la Société vous avez à craindre autant de Ravisseurs qu'il y a d'hommes. Quand vous en faites partie, vous pouvez & vous avez Droit de réclamer le secours de tous ceux qui la composent.

Une femme vous fait naître des

goûts, elle peut en exciter dans mille autres. Cette concurrence vous trouble, vous éloigne, vous déſeſpère. Hors de la ſociété toute Poſſeſſion eſt incertaine. Dans la ſociété, au contraire, elle devient auſſi ſûre qu'elle peut l'être; & le Mariage, contre lequel vous venez de vous ſoulever, n'eſt autre choſe qu'une Aſſurance, de la part de vos ſemblables, par laquelle vous pouvez jouir tranquillement de l'objet que vous avez choiſi. Cette Aſſurance vous ordonne de tenir votre parole, de conſerver, de défendre & de protéger, comme vous êtes conſervé, défendu & protégé vous même.

Vous dites que nos ſentiments ne ſont point du reſſort de notre raiſon: mais il lui appartient de balancer les avantages & les in-

convénients des actions, qui pourroient en être la ſuite. La Loi a fait ce calcul pour nous, de peur que vous ne le fiſſiez trop mal pour les autres; &, ſi vous ne voulez pas qu'aucune Règle dirige votre conduite, qu'oppoſeriez-vous à ceux qui viendroient conteſter vos Prétentions? Un contract eſt bon, quand le Gain y excéde de beaucoup la Perte. Le mal qui provient de quelques goûts réprimés, ne ſçauroit ſe comparer aux grands Biens que nous fait la conſervation de nos Vies, comme celle de la plus grande partie de nos Poſſeſſions & de notre Liberté.

Mais, répliqua le jeune homme, en me portant au Mariage, je n'y ai vu d'autre Bien que la ſatisfaction de mon goût. Si ce goût eût toujours ſubſiſté, j'euſſe rempli

bien volontiers les conditions du Traité ; mais s'il n'eſt plus, c'eſt-à-dire, s'il n'y a plus de Bénéfices, pourquoi en porterois-je les Charges ?

Pour empêcher un plus grand mal, répartit ſon compagnon. Sans Loix, vous ne pourriez prendre une femme quelconque, que l'on n'eût Droit de la prendre ſur vous : voilà donc une Guerre ouverte, & vous ne poſſédez plus rien en Propre. Je conviens avec vous qu'en ſe mariant, on ne voit, à votre âge, que la ſatisfaction de ſes goûts : mais la Société y voit autre choſe ; la conſervation du bon ordre public, l'appui des particuliers par la réünion des forces, leur occupation devenue plus néceſſaire, l'oiſiveté mieux bannie, la réproduction mieux aſſurée, *&c.*

M. Saint-Gille s'apperçevant que cette Plaidoierie n'étoit pas près de finir, s'écria, comme du milieu des airs, en Ventriloque: jeune homme, puiſque tu n'écoutes pas la raiſon, écoute la voix du Ciel. Tu as mis hier une Proſtituée dans ſes Meubles. Tes parents ſollicitent aujourd'hui une lettre de cachet pour te faire enfermer. Si tu ne rentres inceſſamment dans ton devoir, tu pourriras dans un cul-de-baſſe-foſſe, le reſte de tes jours, &, après ta mort, tu ſeras livré aux flammes éternelles.

Le jeune homme effrayé, & fort inquiet de la voix comme des paroles qu'il venoit d'entendre, ſortit ſept ou huit fois de la maiſon, pour voir d'où cela pouvoit venir, & ne pouvant former le moindre ſoupçon d'aucune cau-

ſe naturelle, on le vit ſe plonger dans une Rêverie profonde. Il n'en ſortit que pour dire, qu'il avoit oublié, à Paris, une Affaire de la dernière conſéquence, qui l'y rappelloit ſans aucun délai.

J'y conſens, lui dit ſon compagnon de voyage : mais, avant d'y retourner, il nous faut prendre quelques aliments. A table, il ne voulut ni boire ni manger ; &, ſe dérobant à ſa ſociété, il courut, à Paris, ſe jetter aux pieds de ſa femme, où fondant en larmes, il lui jura un ſincère repentir de touts ſes déſordres paſſés. C'eſt la voix du Ciel, lui dit-il, qui me précipite à vos genoux. Je n'étois pas digne de ſes grâces ; depuis long-temps vous n'aviez d'autre nourriture que vos larmes. J'en ſuis la malheureuſe ſource. Ne me le pardonnez qu'à

la vue d'une conduite oppoſée. Indigne juſqu'à préſent d'être cru ſur ma parole, je vous ſupplie de ne vous en rapporter dorénavant qu'a l'auſtérité de mes Actions.

Sa femme, attendrie d'un Retour ſi peu attendu, lui ſauta au cou, en lui diſant qu'elle étoit ſi convaincue de la ſincérité de ſes Regrets, qu'elle oublioit abſolument le Paſſé, & qu'elle ne lui en parleroit jamais.

Effectivement, depuis ce temps-là, il vécut avec elle dans une union parfaite, juſqu'à la maladie dont il mourut, trois ou quatre ans après ſa réconciliation. La cauſe en a toujours été tenue ſecrète au mari comme à la femme. L'abondante Moiſſon que M. Saint-Gille feroit dans cette Ca-

pitale, ſi on laiſſoit un libre cours à l'empire de ſes Preſtiges !

Le ſecret, que l'on garda en cette occaſion, eſt bien digne d'éloge, & fit un très-bon effet; l'indiſcrétion eût tout gâté. Mais, dans le cas qui ſuit, c'eût été une conduite très condamnable; elle eût produit ou nourri une ſuperſtition redoutable à tous les États.

LES RELIGIEUX DUPÉS.

M. Saint-Gille, revenant de quelques affaires de commerce, traverſoit une Forêt où il y a un couvent d'hommes (*d*). Un orage alloit fondre ſur lui. A portée de cette habitation, il y demande & y obtient une retraite. Le deuil règnoit dans cette ſolitude. On venoit d'y

(*d*) Par des égards que je dois à des hommes conſacrés au ſervice de Dieu, je ne nomme ni la Forêt, ni le Couvent : mais cette Hiſtoire eſt fort connue à Paris.

perdre un Religieux, qui en faiſoit toutes les douceurs, par l'excellence de ſon caractére & les charmes de ſa converſation.

M. Saint-Gille demande à voir l'Égliſe. Voilà, dirent les Pères qui l'y accompagnoient, voilà la Tombe de feu notre Ami. Il y a peu de diſtinctions parmi nous. On l'a traité à ſa mort en Religieux ordinaire. Il méritoit bien des Autels; qu'il ſe contente de ceux que nous lui élevons dans nos cœurs.

Vous êtes des ingrats, s'écria une voix qui partoit, en apparence, de la voûte du Temple; vous n'avez de ferveur & de zèle qu'en Propos. L'indifférence de vos prières me laiſſe en proie aux flammes du Purgatoire.

Tous levèrent la Tête vers le haut de l'Égliſe, & ſe deman-

derent réciproquement s'ils n'avoient rien entendu. Oui vraiment, dirent-ils par acclamation, des reproches ſur notre indifférence, & des lamentations de notre ami, qui ſe plaint des tourments qu'il endure. Et vous, Monſieur, en s'adreſſant à M. Saint-Gille? *Moi? J'en ai les ſens tout bouleverſés.*

Cela eſt au plus grave, reprirent-ils; il en faut prévenir nos autres Pères. N'allez pas vous en tenir à eux, dit M. Saint-Gille. Le reſte de la maiſon vous traiteroit de viſionnaires, ou de pauvres gens qui radotez. Il faut que tout le couvent vienne ici : Pères, Novices, Frères de toute eſpèce, Cuiſinier, Aide de Cuiſine, Marmitons, Jardiniers, Garçons-Jardiniers, juſqu'à l'infirmerie, ſi cela étoit poſſible ; un ſeul qui

n'en ſeroit pas témoin, pourroit perdre de réputation, & couvrir de ridicule toute la Communauté.

A peine avoit-on fait, dans l'Égliſe, la revue de tout le Couvent, que la voix recommença ſes plaintes du haut de la voûte. Dieu eſt tout prêt, ajouta-t-elle, de punir les incrédules & les âmes tièdes. Alors le jour devint noir, les Éclairs, coup ſur coup, faiſoient partout de longs & larges ſillons, le Tonnerre éclata, & l'Orage fondit. Tous ſe proſternèrent la face contre terre. Tous crièrent, Miſéricorde! & promirent, les bras étendus, une Réparation ſolemnelle.

On entonna un *De profundis* à grand chœur. M. Saint-Gille s'appercevant que la frayeur leur coupoit la voix, s'écrioit, par inter-

valles, en Ventriloque : *Mes chers amis, que vous me ſoulagez* ! courage, mes Frères, diſoit le Père Prieur, nos vœux s'éxaucent, Dieu ſe laiſſe fléchir. Leur voix prenant alors de nouvelles forces, tout le Temple retentit des louanges du Ciel, & de la Plénitude de ſes miſéricordes.

Cette bonne œuvre conſommée, l'âme de leur ami parut tranquille, & ils ne penſèrent plus qu'à ſe féliciter du ſuccès de leurs Oraiſons.

Cependant la joie de M. Saint-Gille étoit à ſon comble. Il avoit joué ſon rôle avec tout le ſang-froid poſſible. La gravité du Maintien, l'abattement de la Phyſionomie, le recueillement de l'Eſprit, rien n'avoit été négligé, pour donner à cette ſcêne un air de perſuaſion intime & de vérité parfaite.

Vous voyez, Monſieur, lui dit le Père Prieur, à quoi ſe réduiſent les plaiſanteries contre les Revenants ? Un ridicule eſt-il une raiſon ? Vous avez tout entendu ? Un ſeul Fait de cette nature n'écraſe-t-il pas tous les beaux Raiſonnements de nos Philoſophes ?

Prenez garde de les faire triompher, reprit M. Saint-Gille. C'eſt moi qui ai évoqué l'Ame de feu votre ami, c'eſt moi qui l'ai fait parler, c'eſt moi qui vous tiens au piége depuis pluſieurs heures, c'eſt au foible Talent d'une petite créature, que vient échouer toute la ſageſſe de vos Têtes vénérables. Sçavez-vous ce que c'eſt qu'un Ventriloque ? NON. Vous avez donc oublié le Latin, ou vous n'avez rien lu ? Revenez avec moi dans l'Égliſe, & amenez tout votre Monde. Placez vous comme

vous étiez ; &, au-lieu de regarder en haut, en béyant aux corneilles, ou d'avoir des yeux morts à la tête, voyez, en ma perſonne même, la ſource de votre Oracle.

Leur Prévention étoit ſi grande, qu'il fallut, pour les déſabuſer, leur faire toucher pluſieurs fois la choſe au doigt & à l'œil.

Les bons Pères ne tinrent pas long-temps contre les démonſtrations de M. Saint-Gille. Ils ne crurent point, comme le Docteur confondu, leur amour propre intéreſſé à reſter dans l'Aveuglement. En penſant modeſtement ſur les limites de leurs connoiſſances, ils les virent réellement s'étendre.

L'Art des Ventriloques eſt donc admirable, pour établir & dé-

truire la Superſtition. Un Ambitieux, un Chef de Secte, un Fourbe de profeſſion, doué de ce Talent, feroit croire & faire tout ce qu'il voudroit à des âmes ſimples & ignorantes, ou même à des eſprits cultivés, prévenus de fauſſes opinions; comme cela eſt démontré par la ſcêne précédente.

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE SEPTIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *UTILITÉ de ces Recherches* ... La plûpart des Lecteurs n'y chercheront que de l'amuſement. En ſuppoſant que j'aie eu le bonheur de préſenter ces différentes ſcênes d'une manière agréable ou intéreſſante, par cela ſeul elles ſeroient utiles. L'amuſement eſt un beſoin pour l'homme, beſoin beaucoup plus étendu que le ſimple Néceſſaire.

Les grands Crimes, ceux qui ont fait couler le ſang des Nations, ceux qui les retiennent dans les fers, ou dans l'eſclavage de la miſère, ne ſont point les produits de l'indigence; ils ſont preſque tous dûs à la ſoif du ſuperflu. Amuſer les gens oiſifs, occuper les mauvais caractères, c'eſt en prévenir les dangers. La maxime & la pratique des Romains, *Panem & circenſes*, du pain & des ſpectacles, pour éluder les excès du peuple, étoient admirables. Donnez aux hommes de travail la ſubſiſtance, amuſez leur loiſir, & n'en craignez rien; ils n'ont point le temps de penſer à mal.

Vous ſerez bien plus ſûr de diminuer le nombre des déſordres & des entrepriſes téméraires, ſi vous mettez au grand jour les cauſes d'illuſion & de fanatiſme,

ſi vous démontrez, comme dans l'éxemple de Louis Brabant, page 211, que la voix du Ciel n'eſt preſque jamais que la voix d'un Scélérat ou d'un Filou.

Qu'on n'aille pas s'y méprendre. On trouvera, dans les Dictionnaires, que *Ciel* ſe prend auſſi pour l'Air. Jacques Clément (*)

(*) Jacques Clément, natif du Village de Sorbonne, près de Sens, Moine Dominicain, Profès au Couvent de Paris, Prêtre, âgé de 25 ans, aſſaſſina, à coups de poignard, dans le Château de Saint-Cloud, (le premier Août 1589, à huit heures du matin), Henri III, Roi de France, qui en mourut le lendemain, à deux heures après minuit, âgé de 39 ans.

On eût pu découvrir quelque choſe

avoit eu des Révélations. Ne ſeroient-elles pas venues d'un *Ven-*

---

de certain, ſur le déteſtable projet de ce Forcené, & ſur les moyens d'éxécution qu'on lui en facilita, s'il ne fût pas tombé mort, ſur la place, ſous les coups du Roi même & des Aſſiſtans qui ſe trouvoient à portée.

Joignez à cela que le Royaume de France étant alors déchiré par des Factions de Fanatiques, les uns regardoient Jacques Clément comme un Monſtre éxécrable, & les autres comme un Inſtrument de la Vengeance divine. Ces deux circonſtances ſe réünirent, pour jetter un Voile épais ſur les premières ſources, & ſur les développements des cauſes de ce Régicide.

Cependant il réſulte aſſez unanime-

triloque, apoſté par les Auteurs des déſordres publics ? Ou, peut-

---

ment des Hiſtoriens qui ont écrit ſur ce ſujet, que cet homme étoit d'un Tempérament mélancholique ; gai, par accès, juſqu'à la folie ; & d'autres fois plongé dans les noires Vapeurs de l'Hypochondriaciſme.

Tout concouroit à faire fermenter ces humeurs, la ſolitude, les troubles de Religion, les Fourbes qui épient les occaſions. Dans des Têtes ainſi détraquées, il ne faut qu'un moment à un *Ventriloque* pour y former un *Inſpiré*, & le faire marcher aux plus grands Forfaits.

C'eſt ce qui arriva, ſelon toutes les apparences, au Moine Jacques Clément, & le Piège en dut peu coûter à l'Auteur ; puiſqu'il pou-

être, ce qui fut beaucoup plus sûr, quelqu'un d'entr'eux étoit un bon Ventriloque ?

---

voit y prendre ce Malade, ce Fou ou cet Illuminé, au milieu même de la plus grande compagnie : ainsi les Historiens, qui ont avancé que les inspirations ou les révélations de Jacques Clément étoient dues à des personnes, qui jouissoient de sa familiarité, n'ont rien dit que l'Engastrimysme ne rende très-vraisemblable.

Mais voici à quoi l'on ne sçauroit trop prendre garde : c'est qu'en général les Solitudes habituelles ou d'Etat sont très contraires à la Santé du corps & de l'âme, & que les noires idées, qui s'y forment, sont moins un vice ou une dépravation de la volonté, que l'effet de la Po-

Or ceci passe Amusement. Empêcher un grand mal est toujours faire un grand bien. Un méchant,

---

sition ou de l'état même de Solitaire.

Plus l'homme est frappé par une multitude ou une variété d'objets, plus il est en lui de se livrer aux passions légitimes, plus les sentimens d'humanité & de tendresse l'enchaînent à ses semblables ; plus aussi il est occupé, moins il cherche à troubler les autres, & plus on est sûr de lui.

Un Père de famille a bien un autre intérêt qu'un Moine, à concourir au Bonheur du Genre-humain ! Ses enfants sont des Otages qu'il donne à la Société. Son âme toujours tendrement émue ne lui permet plus d'être oisif, elle se nourrit d'Actions, & non

dont le piége eſt découvert, rentre bien vîte dans le Courant des

---

de Paroles ; &, ſi l'uſage contraire eſt toléré ſans mépris, dans certaines conditions, c'eſt un renverſement de tout ordre, c'eſt mettre du prix & de l'importance dans ce qui n'eſt abſolument rien, ou même quelque choſe de pis, *dans la Mère de tous les vices.*

J'ai toujours été frappé d'un Précepte de l'ALCORAN. *Quelque grand que tu ſois, à quelque dignité que tu parvienne, quelque fortune que tu ayes, tu apprendras un Métier, tu éxerceras une profeſſion d'Artiſan, de laquelle tu puiſſe vivre ou te ſervir au beſoin.*

« Prends donc un Rabot, te diroit » MUHAMMED. C'eſt une Arme qui » te fera combattre, avec ſuccès, cette

actions humaines. N'y eut-il qu'un endroit du monde, où ce Traité

» Maladie de l'âme, cet affreux Poi-
» ſon de la vie, que l'on nomme
» *Ennui*, dont la ſéchereſſe te flé-
» trit en pleine ſanté, & te rend
» miſérable au ſein de l'opulence.
» Plie ton corps, contourne-le en
» tous ſens, fais couler ces liqueurs
» ſtagnantes, dont la corruption in-
» feſteroit bien-tôt tes organes & ta
» volonté. Prends un Rabot; s'il ne te
» donne pas la ſubſiſtance du corps,
» dont tu n'abonde que trop, tu
» en recèvras une bien plus pré-
» cieuſe, celle de ton Ame qui lan-
» guit & te déſeſpère ».

Précepte admirable en tout point, dont la Pratique fait face à tous les évènements, autant que le comporte la Prudence humaine.

dût produire de si salutaires Effets, ce seroit pour moi la plus douce des Récompenses.

2. *La fausse Politique qui s'imagine qu'on ne peut gouverner les hommes qu'en les trompant*... En Turquie & dans presque tous les Pays Orientaux, où les hommes naissent esclaves, les Chefs, pour leur salut, sont forcés de tromper leurs sujets. Comment plusieurs milliers de millions d'hommes viendroient-ils à se persuader, sans une grande Maladie d'imagination, qu'ils ne possèdent rien en propre, pas même ce que Dieu & la Nature leur ont donné, la vie, la liberté, l'industrie? Que leurs Bras, par éxemple, attachés à leurs corps, ne puissent pas se remuer pour eux, & que tout, jusqu'à leurs Pensées, appartient à un Être de leur espèce,

qu'ils n'ont jamais vu, & que, peut-être, ils ne verront jamais.

Aléxandre, ayant formé le projet de faire la conquête de l'Inde, mena avec lui toute ſon Armée au Temple de Jupiter Hammon, pour s'y faire reconnoître le Fils de ce Dieu. Avant d'y parvenir, il falloit traverſer des Sables immenſes, arides & brûlants, ſujets à des Tempêtes, qui pouvoient enſévelir & le Chef & les Troupes.

On a dit contre lui, que le But & les Moyens de cette entrepriſe étoient également fous. Ce Trait eſt hardi; & bien dans le caractère d'Aléxandre: mais je le crois une des actions les plus ſages, que ſe ſoit jamais propoſée un Général d'armée. La réponſe fut, comme il devoit s'y atten-

dre, que *Rien ne pouvoit lui réſiſter.*

Que l'on ſe rappelle, à préſent, le profond reſpect, la ſoumiſſion aveugle des peuples de ce temps-là aux Déciſions de leurs Oracles. Elles étoient abſolument ſacrées, on n'y changeoit rien. Après cela les Conquêtes ne furent plus, aux yeux de ſes ſoldats, qu'un voyage à faire, en compagnie du plus éclatant des hommes, reconnu fils du premier Souverain du monde. Voilà pour la Fin, que ce Conquérant s'étoit propoſée.

Les Moyens n'en paroîtront peut-être pas ſi aiſés à juſtifier. Quand il fallut faire traverſer à ſon Armée des Déſerts couverts de ſable, il n'étoit pas encore reconnu le fils d'un Dieu. Il y avoit au moins quatre jours de Marche,

& les Munitions pour tant de monde devoient être immenſes ; puiſqu'on ne devoit rien trouver ſur la route; ſans parler des Tempêtes, le plus terrible fléau qu'il eût à redouter.

La Proviſion d'eau devoit être le plus grand embarras. Les Chameaux y pourvurent en partie : mais Aléxandre avoit bien d'autres reſſources. Les deux premières journées furent aſſez heureuſes ; on marchoit ſur de la Terre ferme. Tout cela avoit été bien reconnu par un grand nombre de perſonnes, qui avoient fait ce fameux Pélerinage. D'un autre côté ce Conquérant, inſtruit dans toutes ſortes de ſciences, par Ariſtote, le Philoſophe de ſon temps le plus éclairé, le plus profond & le plus univerſel, ne pouvoit pas manquer d'hommes habiles,

très-versés dans la connoissance des Météores, (*) connoissance d'ailleurs assez familière, même aux

---

(*) *Météores*.... On appelle ainsi les corps qui se forment & apparoissent en l'air. Ce mot vient du Grec *Météoros*, ce qui est élevé ou ce qui est en l'air. La pluie, la grêle, la foudre, l'Iris ou l'Arc-en-Ciel, &c. sont des *Météores*.

A force d'observer ce qui précède & ce qui suit ces productions aëriennes, tels que le silence, le souffle & le bruit des vents, les changements de couleur, auxquels le Ciel & les Astres sont si sujets, on parvient à une Base de prédictions naturelles, qui trompent fort rarement les personnes bien éxercées en ce genre.

ignorants, qui ſont dans l'habitude de paſſer leur vie dans les champs & les plaines, comme ſont les Pâtres & les Bergers.

Les grandes Altérations de l'air, les grands changements qu'il éprouve, y ſont, preſque tous, annoncés par des ſignes précurſeurs, dont l'infaillibilité eſt atteſtée par des obſervations continues & une longue expérience. Cela détermine aſſez ſouvent les travaux de la campagne, les entrepriſes, les voyages, *&c.*

Il ne faut pas douter un moment, que de pareils ſignes n'aient prédit à Aléxandre & à tout ſon Conſeil la chûte infaillible d'une pluie prochaine. Encore deux jours de marche, on gagnoit le Temple de Jupiter Hammon, ſitué au milieu d'une épaiſſe Forêt, arroſée d'une infinité de four-

ces, où règnoit un printemps perpétuel, avec l'abondance de toutes choſes & le ſuperflu de toute eſpèce. Vrai tableau, ou plutôt véritable lieu d'une terre promiſe, d'un Paradis terreſtre, bien fait pour animer la dévotion & le courage de Guerriers, qui n'affrontent le danger que pour courir au plaiſir.

Ce que je viens de dire de la Pluie peut s'appliquer aux Tempêtes; elles ont auſſi leurs avant-coureurs.

Toutes ces diſpoſitions de l'Air une fois bien reconnues, on pouvoit ſe mettre en route. Quatre jours de ſubſiſtances ſèches étoient une Bagatelle pour les anciennes Armées. Cinq à ſix livres de grain pour chaque Soldat, une pierre pour le broyer, un peu d'eau pour en délayer la farine; voilà

toute la Cuiſine des troupes des Anciens, dans les occaſions preſſantes.

Quinte-Curce, trop occupé à *Faire de l'Eſprit*, (*) l'homme

(*) *Faire de l'Eſprit*..... Comme on diroit *faire du feu*. Cette phraſe, que je crois aſſez moderne, ſignifie une contention ou une affectation perpétuelle de l'eſprit, pour dire ou écrire, à tout propos & à toute occaſion, des choſes ingénieuſes, ou prétendues telles; ſur-tout, quand on cherche à tourner finement ſes expreſſions, ou à faire partir, coup-ſur-coup, des traits ironiques, agréables ou plaiſants.

Ce ſont-là principalement les grandes Prétentions des Débutans en Bel-

ſententieux & l'orateur, & fort peu le véritable Hiſtorien, chez lequel les réfléxions doivent ſe trouver toutes faites, par la ſimple Narration des Faits, par ſa clarté, ſon ordonnance & ſon développement; Quinte-Curce, dis-je, fait faire ce voyage à Aléxandre, en jeune Étourdi, qui donne tout à la Fortune & rien à la Prudence; à peu-près, comme on a vu toute l'Europe aller autrefois à la Terre-Sainte.

Un événement ſubit peut être l'effet du Hazard: (*) de longs

---

eſprit, de la foule de ſes Adeptes, & decette claſſe de *Roquets*, appellés *Perſifleurs*, *qui font tant d'Eſprit* que la Raiſon s'y perd.

(*) *L'effet du Hazard*, &c. Je prends ici le *Hazard* dans l'acception

ſuccès, bien ſoutenus, ne peuvent l'être que d'une profonde ſageſſe.

---

vulgaire, pour marquer un événement qui arrive indépendamment de la volonté, ſans une cauſe néceſſaire ou prévue : car, dans le fonds, je ne connois du *Hazard* que le Nom, qui exprime parfaitement notre ignorance, & l'incontinence de nos jugements.

Parce que la cauſe d'un effet nous eſt inconnue, doit-on dire qu'elle eſt indéterminée ou qu'elle n'eſt point néceſſaire? Aſſigner le *Hazard* pour cauſe d'un effet, c'eſt n'aſſigner aucune cauſe. Cependant, ſi quelque choſe eſt produit, il y a raiſon pourquoi il eſt produit ; nous ne voyons rien ſe faire par ſoi-même.

Une

Avant d'aller au Temple de Jupiter Hammon, Aléxandre avoit déja pour lui de grands oracles ; la Grèce ſoumiſe, Darius battu, l'Égypte entre ſes mains, avoient faſciné l'imagination & le courage de ſes Troupes. Qu'elles paruſſent ſeulement aux Portes du

---

Une Iſle paroît tout-à-coup au-deſſus des eaux de la Mer, une Montagne s'élève ou ſe forme bruſquement au milieu d'une Plaine. Voilà bien, dit-on, des effets du Hazard. Mais, puiſqu'aucune Maſſe ne s'élève d'elle-même, qu'elle tend au contraire à s'affaiſſer, il faut que ces énormes excroiſſances aient été néceſſairement pouſſées par quelqu'Agent interne.

Le mot

Temple, ſa naiſſance divine étoit reconnue. Ce n'eſt point avec des Cérémonies religieuſes que l'on réſiſte à des Phalanges. Témoins oculaires & auriculaires de la déclaration de l'Oracle, qui promettoit à leur Général la conquête du monde, il ne leur reſ-

---

Le mot *Hazard*, cas fortuit, revient aſſez à ce qu'on appelle *Fortune*, que nos Paſſions ont déifiée, au point de lui adreſſer des prières, des plaintes & même des imprécations. Les Poëtes ſurtout, dans leur Enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, dans leur Délire, ont compoſé des Odes à la *Fortune*, où elle n'eſt guère ménagée. C'eſt, à proprement parler, dire, en grande Pompe, de magnifiques Injures à la Providence.

toit plus, comme je l'ai dit, qu'à en faire le voyage.

Cependant ſon Hiſtorien fait après cela le beau Déclamateur (*) contre ce Héros, pour

---

(*) *Déclamateur.* On appelle ainſi, dans l'Art d'écrire ou de parler, celui qui donne dans l'affectation des termes pompeux & figurés, qui prodigue les Sentences & les Antithèſes, au point de faire perdre abſolument de vue ſon ſujet, & de ne montrer perpétuellement que la perſonne de l'Écrivain ou du Diſcoureur.

C'eſt-là parler aux Sens ou aux Paſſions, & non à la Raiſon ; c'eſt faire, à contre-temps, un grand étalage ou beaucoup de bruit.

Aléxandre avoit un Plan d'opéra-

avoir voulu qu'on lui rendit des honneurs divins.

---

tions. On ne pouvoit lui reprocher que les Actions qui ne s'y rapportoient pas. Aller au Temple de Jupiter-Hammon, étoit, pour ce Héros, aller mettre à la tête de ſon Armée le Fils ou la Volonté du premier Souverain du monde.

Ainſi l'Entaſſement des Penſées & des Réfléxions de Quinte-Curce, dans ces circonſtances, n'eſt qu'une pure *Déclamation.*

Ce mot vient, dit-on, du Latin *declamare*, déclamer, s'éxercer au Ton de l'Éloquence publique. J'aimerois mieux le faire venir du ſimple mot *clamare*, parler fort, crier : parce qu'en effet les Déclamateurs s'appliquent ſingulièrement à parler fort, à Tonner.

On ne renverſe point un grand ſyſtême d'idées par des ſentences ou de petites épigrammes. La conduite d'Aléxandre étoit ſoutenue : ou il ne falloit pas ſe faire reconnoître comme un Dieu, ou il falloit après cela en recevoir les honneurs. L'Oracle même avoit déclaré que ces honneurs ſeroient agréables à Jupiter; &, quand il n'en eût rien été, Aléxandre devoit les ordonner. Une Armée entière n'eſt jamais à portée d'entendre la voix d'un Prêtre; elle pouvoit ſuppoſer que ſon Général faiſoit courir un bruit favorable à ſa gloire. Mais une grande fête, une pompe magnifique, une ſolemnité éclatante, frappoient également tous les eſprits, & jettoient une eſpèce d'yvreſſe dans la tête de ſes Troupes, dont l'ardeur ſe ſeroit enfin réfroi-

die, ſans cet aliment ſi propre à la rallumer.

Le Deſpotiſme, qui n'eſt qu'une uſurpation dans tout autre Gouvernement, eſt donc un État néceſſaire pour un Général d'Armée, & ne peut ſe ſoutenir que par des Preſtiges perpétuels : mais il faut avoir affaire à des ignorants. Science & Servitude ne vont pas long-temps enſemble. Les fourberies ſe découvrent, les murmures naiſſent, & tous les liens ſe rompent.

Auſſi Aléxandre trouva-t-il des Rétifs parmi ſes Troupes. Les Macédoniens qu'il commandoit, n'étoient ni tout-à-fait eſclaves, ni tout-à-fait ignorants : pluſieurs d'entr'eux furent ſcandaliſés d'honneurs divins rendus à un mortel : il ſuffiſoit à Aléxandre que la

Multitude les crût légitimes; & toute la Terre, réduite au silence, dans le court espace de douze ans, annonça la justesse & l'étendue de sa profonde Sagesse.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

LE Lecteur, qui ſe donnera la peine de revenir ſur ce qu'il vient de lire, ne ſera, ſans doute, que trop convaincu de la malheureuſe & funeſte condition de l'homme, dans l'état d'ignorance. Il eſt moralement impoſſible, ſans le ſecours de la Science, ou l'étude de la Nature, qu'il échappe à l'erreur ou à l'illuſion, & même à la Barbarie.

Malgré les lumières aſſez univerſellement répandues en Europe, je liſois encore dernièrement dans

les Papiers publics, (*a*) qu'en 1750, l'on faiſoit brûler juridiquement, à petit feu, dans je ne ſçais quel comté d'Angleterre,

---

(*a*) *Dans les Papiers Publics.* . . . J'écris ceci le 2 Juin 1770; mais il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui précède fût alors digéré dans l'état qu'il eſt en Octobre de la même année.

Quand le Plan de cet Ouvrage fut bien conçu & arrêté, je me mis à en compoſer les différentes parties, ſelon qu'il me vint des Matériaux; & il arriva que ceux de la fin ſe préſentèrent avant ceux du Milieu; parce que je ne pouvois pas diſpoſer à mon gré du Ventriloque, dont la ſanté & les affaires s'oppoſoient ſouvent à la ſuite de mes Obſervations.

une vieille femme pour cauſe de Sorcellerie ; cauſe tant de fois tournée en ridicule, ſi dénuée de fondement, ſi mépriſable, & ſi digne, par ſes effets, de l'éxécration publique.

De nos jours mêmes, c'eſt-à-dire, le 28 Avril 1770, la Sageſſe & les lumières de nos Magiſtrats de Paris ont condamné à la Roue & au feu Jean Lacombe, dit grand Bigot, pour avoir brûlé tout vif, (le 22 Mai 1768, à l'aide de quelques autres complices, dans une métairie ſituée Paroiſſe de Genneton, de la Juriſdiction de Saumur) le nommé Janneau, journalier, ſous le faux prétexte qu'il étoit ſorcier.

On mandoit auſſi de Varſovie, le 7 Juillet 1770, que trois Femmes avoient été brûlées juridiquement, à Newſtad, à la Requête

& à la poursuite du Seigneur du Lieu, pour cause de Sortilège sur un Étalon, devenu boiteux, & trois Levrettes mortes subitement. *Gaz. du Commerce* du 18 Août 1770, autant que je puis me le rappeller.

A la vérité ces Faits, dont le bruit retentissoit de tous côtés, il n'y a pas encore cent ans, diminuent à proportion que les Lumières s'augmentent. Quand on a de bonnes raisons de ne point croire à la Magie, à la Sorcellerie, à la Divination, *&c*, on n'a à punir ni Magiciens, ni Sorciers, ni Devins, *&c*.

Mais tout cela demande du travail, de la réfléxion, de la méditation; j'ajoûterai même, de la Modestie, c'est-à-dire, ce sentiment de l'ame ou cette habitude, qui nous fait toujours pen-

ſer de nous-mêmes avec défiance ou avec réſerve, & nous détermine à une conduite fort retenue, ou à des jugements fort circonſpects.

Car je ſuis perſuadé que l'origine des fauſſes opinions eſt preſque toute fondée ſur la Pareſſe & la Vanité. Il eſt bien vrai que l'autorité ou la crainte maintient une opinion, comme elle établit un impôt : mais il a fallu qu'elle en ait trouvé les germes préexiſtants. L'ordonnance pour faire croire ou penſer une choſe, qui ne ſe préſente point à l'eſprit ni aux yeux de la foi, me paroît auſſi abſurde, que l'ordre de créer ce qui n'eſt pas ou d'anéantir ce qui eſt.

Mais l'homme, frappé d'un événement, dont la cauſe ne ſe trouve point dans la ſphère de ſes

connoiſſances, commence preſque toujours à l'attribuer à un Agent ſupérieur. Le Sçavant ou le Philoſophe préſomptueux veut que cela ſoit dû à des principes de la nature inconnus juſqu'alors: comme cela eſt arrivé, depuis ſix à ſept ans, à des hommes célèbres dans les Sciences, à l'occaſion d'Eſcamoteurs, ſur l'Art deſquels ils ont eu la Témérité de prononcer, avec admiration, que cette Claſſe de gens, ſi mépriſable d'ailleurs & ſi dangereuſe, avoit vu dans la nature ce qui avoit échappé à ceux des ſiècles paſſés. Ainſi, pour mettre la Populace aveugle & le Philoſophe préſomptueux ſur la même Ligne, il n'a fallu dans l'Adreſſe qu'une légère Nuance de plus.

Si l'on faiſoit d'abord ſortir tous ces faiſeurs de preſtiges du

théâtre de leurs machinations, ſi on les fouilloit, ou mieux encore, ſi dans une campagne raze & pelée on les réduiſoit aux ſimples habits de la Nature, en préſence d'hommes éclairés, qui euſſent l'œil à tout, on ne verroit très-certainement aucun preſtige diſparoître, parcequ'on n'en verroit aucun commencer : mais on ne fait rien de tout cela ; la Pareſſe eſt donc la première fondatrice des fauſſes opinions.

La vanité vient appuyer la Pareſſe. Je ne ſçaurois rendre compte de ce phénomène, dit l'orgueil du ſçavant ; il ne peut donc être le produit des Agents connus dans la Nature. Ceci paſſe mon entendement, dit le Peuple ; il faut bien que cela ſoit au-deſſus des facultés humaines : autrement cela ne pourroit pas

échapper à la ſagacité, ni aux ſublimes connoiſſances du Philoſophe ; tandis que, d'un autre côté, dans la ſuppoſition que la choſe eſt impoſſible à l'homme, la claſſe des ignorants devient la même que celle des plus éclairés : ce qui accommode fort l'amour propre de la Multitude.

Obſervons, tandis que nous y ſommes, que l'on peut être très-verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, & n'entendre rien à la Navigation ; que la ſcience & la pratique de la Navigation ne comportent point celle de la Chymie ; que le Chymiſte peut n'être point Mathématicien ; qu'un grand Mathématicien ne ſuppoſe pas toujours un Machiniſte ; ni même un Machiniſte, toujours un Méchanicien ; & encore moins un Méchanicien un bon Moraliſte, &c.

Toutes les fois que les hommes ſortent de leurs penſées & de leurs actions habituelles, ils ſont, en quelque ſorte, tout neufs dans une autre claſſe de connoiſſances. Voilà pourquoi, dans la pratique & l'uſage de la vie, tous les calculs du Mathématicien échouent vis-à-vis le joueur habile ou l'eſcamoteur adroit.

Ainſi, parce qu'un homme a jetté quelqu'éclat dans un genre de connoiſſances, s'il va s'imaginer que toute autre ſcience cédera à ſes premières attaques, il éprouvera bientôt la punition de ſa vanité & de ſa pareſſe.

Joignez préſentement, à ces deux foibleſſes de l'humanité, l'ignorance inſéparable de la vanité & de la pareſſe, avec une forte doſe de ſervitude, & vous aurez en quatre mots, c'eſt-à-dire,

dans la pareſſe, la vanité, l'ignorance & la ſervitude, la ſource & le maintien de toutes les fauſſes opinions.

Un ſeul homme ne pouvant donc pas réünir en lui toutes les connoiſſances, les Académies ſont des Corps très-ſagement établis. *C'eſt*, comme l'a dit très-ingénieuſement M. de Mairan, *un Amas d'ignorants qui ſçait tout.*

On ne ſçauroit croire combien la facilité de communiquer ſes idées en augmente le nombre; combien l'émulation met de chaleur dans les têtes, & ſurtout combien cela plie l'eſprit de l'homme à la réfléxion; travail ordinairement ſi pénible, quand une longue habitude n'en a pas fait, en quelque ſorte, un métier.

C'eſt pourquoi je ne finirai pas ce Chapitre, ſans faire part à mes

Lecteurs d'un Fait, qu'on n'eût pas manqué de mettre sur le compte de quelques unes de ces Divinités, dont abondoit l'Égypte, si la vérité n'en eût été découverte, par un Souverain ardent à sa recherche, très-éxercé à réfléchir, & dépouillé de tous les préjugés, qui eussent pu lui donner des entraves.

Quoique ce soit ici une espèce de Hors-d'œuvre, dont Hérodote (*b*) me fournit le fond, je le

(*b*) *Hérodote*, le Père de l'Histoire & le Prince des Historiens, comme l'appelle Cicéron. Il est entre les Historiens, suivant le jugement des grands Critiques, ce qu'Homère est entre les Poëtes, & Démosthène entre les Orateurs. Il étoit d'Halicarnasse, dans la Carie, Province

cite pourtant, afin de faire voir combien il eſt néceſſaire de réünir de grandes qualités, d'avoir

---

de l'Aſie Mineure, & naquit 404 ans avant J. C. Son Hiſtoire eſt écrite dans la langue des Grecs. Elle charma ſi fort cette Nation, qu'ils donnèrent le nom des neuf *Muſes* aux neuf Livres dont elle eſt compoſée : car il eſt bon de ſçavoir que le mot Grec *Mouſa*, Muſe, ſignifie, en cette langue, *Recherches* ou *Méditations d'Eſprit*, du verbe Grec *Mao, inquiro, vehementer cupio*, je recherche, je déſire ardemment. *Mouſa eſt ea vis mentis*, dit Schrévélius, dans ſon Léxicon*, *quâ inquirimus doctrinam.* Ainſi

---

(*) *Léxicon*.... Ce mot eſt tout Grec. En Latin *Dictionarium*, *Vocabularium*, Dictionnaire, Vocabulaire, ou Recueil & Explication de mots rangés par ordre. *Léxicon* vient de *Lexis, Dictio*, Diction, dont le verbe Grec eſt *Lego*, *Dico*, je dis.

de reſſources dans ſon génie, & d'être opiniâtre dans ſes recherches, pour tenir contre les aſſauts de la ſuperſtition.

Ainſi les Grecs, en donnant le nom d'une Muſe à chacun des Livres qui compoſent l'Hiſtoire d'Hérodote, payèrent en même temps un Tribut d'éloge & de ſageſſe. L'éloge eſt dans le mot *Muſes*, pris au figuré ; c'étoient des Déeſſes réputées préſider aux belles & grandes Productions de l'eſprit, que l'on ſuppoſoit qu'elles inſpiroient, & la Sageſſe ſe montre dans le choix qu'ils ont fait de Noms, leſquels, pris dans leur acception propre, ſignifient cette qualité ou cette force de l'âme, par laquelle on déſire paſſionnément d'acquérir des ſciences & de les communiquer, comme l'indiquoient les belles Recherches de l'Hiſtorien Hérodote.

AVENTURE DE RHAMPSINITOS (1), ROI D'ÉGYPTE.

RHAMPSINITOS, Roi d'Égypte, pour mettre ses Tréfors en fureté, fit faire un édifice de pierres de taille, dont il voulut qu'une des murailles fût en faillie hors de son Palais (2). Quand il fut achevé, le Roi y fit mettre ses Tréfors. On n'y pouvoit entrer que par une seule porte, dont Rhampsinitos scella bien éxactement les serrures avec son Cachet.

Après avoir visité plusieurs fois cet endroit, sans y avoir remarqué aucun changement, il s'apperçut enfin de la diminution de ses Trésors.

Cependant le sceau, qui couvroit les serrures, avoit été trouvé en son entier. L'Édifice fut soumis de nouveau à un examen très-scrupuleux. On n'y vit ni fracture, ni démolition, pas même une marque de la plus légère Tentative.

Dans cette perplexité, le Roi, seul, tendit des Piéges autour des vaisseaux où étoit l'argent. Il y revint le lendemain, & trouvant le sçeau de ses serrures dans le même état qu'il l'avoit mis, il le rompt, ouvre la porte, & apperçoit, en entrant, pris à l'un des piéges, un Cadavre tout nud,

nouvellement décapité, baignant dans ſon ſang.

On redouble les recherches. Le tout eſt revu une troiſième fois ; il n'y eut pas un ſeul pouce de l'Édifice, qui ne fût viſité avec ſcrupule : cependant point de Tête, point de trace de ſang, point de nouvelle iſſue.

Le Roi, ſurpris au dernier point, & furieux de ne pouvoir découvrir qui étoit ce voleur, en fit pendre le cadavre à une muraille ; donnant ordre à ſes Gardes les plus affidés, d'obſerver tous ceux qui viendroient voir ce ſpectacle, pour tâcher de découvrir, par leurs larmes ou leur émotion, la part qu'ils pourroient prendre à cet homme.

Néanmoins, tout gardé à vue qu'il étoit, la vigilance des ſurveillants fut trompée. Le cadavre

fut emporté, ſans être apperçu de perſonne.

Rhampſinitos fut ſi outré de cette nouvelle inſulte, qu'il permit à ſa fille d'avoir des Complaiſances pour des hommes; à condition qu'elle demanderoit à ſes Amants, ce qu'ils avoient fait de plus ſubtil en leur vie. Le Voleur, qui en fut averti, alla voir la Princeſſe, lui conta ſon hiſtoire; elle voulut l'arrêter; il lui laiſſa la Main d'un Mort, & s'enfuit.

Ce nouvel outrage mit le Roi au déſeſpoir; & voulant abſolument connoître une perſonne ſi ruſée, il fit publier, dans tout ſon Royaume, qu'il lui pardonnoit en faveur de ſa hardieſſe & de ſa ſubtilité, & que, s'il venoit à le connoître, il le combleroit de Biens.

Le voleur, raſſuré par la parole

du Roi, ſe préſenta hardiment devant lui. Le Souverain, brûlant du déſir de connoître toute la Trame d'une manœuvre, qui paroiſſoit tenir du prodige, lui ordonna d'en faire ſur le champ le Récit.

« Mon Père, lui dit le jeune » homme, nous fit venir, mon » frère & moi, au Lit de ſa mort. » Vous ſçavez, mes enfants, en » nous adreſſant la parole, que » j'ai été l'Architecte d'un cer- » tain Bâtiment du Roi, qu'il » nous déſigna. C'eſt là qu'il a dé- » poſé ſes Tréſors. J'ai uſé d'un » artifice, dans ſa conſtruction, » qui peut vous donner le moyen » de vivre ſplendidement. Rete- » nez bien (en nous la montrant) » la partie de cet Édifice, qui » vous intéreſſe le plus. Il y a » une Pierre, qu'un ſeul homme

» peut facilement ôter & remettre.
» Je l'ai posée avec tant d'art,
» qu'il a échappé, & qu'il échap-
» pera, sans doute, à jamais, aux
» plus Clair-voyants, si vous usez
» de prudence & de circonspec-
» tion.

» Après la mort de notre Père
» nous fûmes au Palais, enlevâ-
» mes la Pierre, qui nous avoit
» été si bien indiquée, emportâ-
» mes, à plusieurs reprises, une
» grande quantité d'argent; &
» toujours la Pierre se replaçoit
» le plus heureusement du monde.

» Mais, une nuit, mon frère
» fut pris à un Piége, tendu au-
» tour d'un des vaisseaux, dont il
» se disposoit à enlever l'argent.
» Après bien des Tentatives de sa
» part & de la mienne, voyant
» qu'il étoit impossible d'échap-
» per à votre vengeance, il me

» pria de lui trancher la Tête, &
» de l'emporter ; de peur qu'é-
» tant reconnu, je ne vinſſe auſſi
» à perdre la vie ».

Et ſon cadavre, dit impatiemment le Roi, en l'interrompant, comment l'a-t-on pu emporter à l'inſçu de mes Gardes ?

« Le corps de mon frère, re-
» prit le jeune homme, fut aſſez
» long-temps expoſé aux yeux du
» public. Ma mère, ayant cru y
» reconnoître ſon fils, à certains
» ſignes naturels qu'il avoit ſur
» la peau, me ſollicita très-puiſ-
» ſamment de le lui remettre,
» pour lui procurer les avantages
» de la Sépulture, & le ſouſtraire,
» en même temps, à des regards
» curieux, qui euſſent pu enfin
» le reconnoître, & expoſer toute
» notre famille au reſſentiment
» de Votre Majeſté. Voici pour

» cela le Stratagême dont je m'a-
» viſai.

» Je fis mettre, ſur des Anes,
» des Peaux de Bouc, pleines de
» vin, & les ayant fait paſſer par
» l'endroit où mon frère étoit
» pendu, je déliai ſubtilement
» deux ou trois de ces Peaux,
» dont le vin alloit ſe perdre
» comme par accident; & m'é-
» tant mis à pleurer, & à m'ar-
» racher les cheveux, je deman-
» dai du ſecours aux Gardes, qui
» vinrent incontinent m'aider.
» Après avoir rechargé les Anes,
» je donnai à ces hommes une
» de mes Peaux de bouc, pour
» la peine qu'ils avoient priſe.

» Les Gardes, qui trouvèrent
» le vin bon, ſe mirent à en boire
» largement, & me prièrent de
» demeurer avec eux. Ils s'eni-
» vrèrent ſi bien, que j'eus le

» temps de détacher le corps » de mon Frère, & de l'em- » porter, ſans être apperçu de » perſonne.

Mais, que ſignifie, lui dit le Roi, la Main d'un Mort, que vous avez laiſſée dans celle de la Princeſſe ma fille ?

« C'eſt une Vanité de jeune » homme, répondit celui-ci. Dès » que j'eus appris que la Princeſſe » recevoit ſecrètement des hom- » mes chez elle, & qu'elle étoit » d'une curioſité extrême, je cou- » pai la Main d'un homme, qui » venoit de mourir; &, en me » retirant de chez elle, je la lui » laiſſai, comme pour braver la » curioſité de Votre Majeſté, qui » ne manqueroit pas de s'imagi- » ner, que c'étoit une des Mains » du cadavre, qu'on avoit enlevé » comme par enchantement ».

Rhampſinitos conçut une ſi grande Admiration pour ce jeune homme, qu'il lui donna ſa Fille en mariage, comme au plus adroit & au plus habile de tous les hommes (3).

FIN DU TEXTE,

Concernant le Ventriloque ou *l'Engaſtrimythe* (c).

(c) Tout le Texte de cet Ouvrage a été fini en Octobre 1770, à l'exception pourtant des Scênes de l'*Avare Converti* & du *Mariage Réconcilié*, dont le fond ne m'a été communiqué qu'au mois de Mai 1771; car, comme je l'ai déjà dit, j'étois expoſé, dans ce travail-ci, à d'aſſez

longues interruptions, occasionnées par le *Ventriloque* M. SAINT-GILLE, dont les affaires ou la santé s'opposoient à la suite de mes Observations.

NOTES

NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE HUITIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.

1. *AVENTURE de Rhampſinitos.* Les Traducteurs du Grec d'Hérodote en Latin ont nommé ce Roi d'Égypte *Rhampſinitus*, & quelques Écrivains Français l'on appellé *Rhampſinet*, &c. Je lui ai conſervé ſon nom Grec; c'eſt de-là que toute l'Europe l'a pris.

Traduire un Nom propre, c'eſt véritablement l'anéantir. Les Ita-

liens ou les Eſpagnols nomment un de leurs compatriotes *Campo-Florido* : il s'entend ou ſe voit appeller en France *Champ-Fleuriſſant*, en Angleterre *Blooming-Field*, &c. ; il ne répond ou ne ſe reconnoît point, ni à *Champ-Fleuriſſant* ni à *Blooming-Field* : voilà, dit-on, un homme qui a l'oreille bien dure ou l'eſprit bien bouché, quoiqu'avec ſon Italien, il ſache le Français & l'Anglais.

Ptolomée a donné le nom Grec d'*Argentoraton* à une Ville de France ou d'Allemagne, proche du Rhin ; & quelques Auteurs Latins celui d'*Argentina*. Un Lecteur, la tête pleine de Grec & de Latin, voulant ſçavoir la Poſition de cette Ville, ſe jette ſur une Carte moderne, qui a pour tître *Cours du Rhin* ; & longeant l'une & l'autre Rive de ce Fleuve, avec

leurs environs, depuis ſa ſource juſqu'à ſes embouchures, il ne découvre nulle part ni *Argentoraton* ni *Argentina*. Vous êtes bien ſimple, s'écrie un Érudit, de ne pas voir *Straſbourg* dans l'un de ces deux mots!

Puiſque vous êtes ſi complaiſant, ajoûte le Lecteur, tirez moi d'un autre embarras. Dans quelle Carte trouverai-je *Oliſippon* ou *Oliſippo*? Parcourez les côtes de Portugal. Arrêtez vous à une eſpèce de Mer, formée par l'embouchure du Tage (Tajo), & placez vous ſur ſa Rive droite. M'y voilà; mais je ne vois que *Liſboa*. C'eſt bien votre faute, car je vous aſſure que c'eſt *Oliſippon*.

J'avois toujours cru, continue le Lecteur, que les Livres étoient faits pour abréger la route des connoiſſances: mais plus je m'inſ-

truis, moins je vois clair. *J'anagrammiſe* (*), tant que je peux,

---

(*) *J'anagrammiſe*, &c. Je ſçais bien qu'au lieu d'*Anagrammiſer*, on dit *faire une Anagramme*, c'eſt-à-dire, arranger des lettres d'un mot, de manière qu'elles faſſent un autre mot & un autre ſens. *Anagramme* eſt compoſé des deux mots Grecs *Ana*, *rurſùm vel retrò*, de nouveau, à rebours, en arrière, & de *Gramma*, *littera*, lettre; c'eſt-à-dire, lettres priſes à rebours ou dans un autre arrangement.

Anagrammiſer n'eſt donc pas reçu dans notre Langue. On le recevra, ſi l'on veut. Il m'a paru commode, & m'a fait réfléchir ſur la Pauvreté de notre Langue, qui donne bien des Entraves aux Écrivains Français, les jette dans les phraſes, & par conſé-

Oliſippon, & il ne m'eſt pas poſſible d'en former *Liſboa*, d'où les

---

quent dans la Diffuſion, un des plus grands vices de l'Art d'écrire ou de parler. Celui qui lit ou écoute, cherche ou s'attend à des idées. Au lieu d'un ſigne, pour les faire naître, vous en employez quatre. Son Ardeur s'éteint, il languit, il s'ennuie.

Quantité de ſubſtantifs en Français n'ont point de verbes. Amour a pour ſon verbe *aimer*, celui de cours eſt *courir* : mais eau, naufrage, feu, lumière, épingle, &c. n'ont point de verbes. C'eſt en ceci un grand avantage des Anglais ſur les Français ; preſque tous leurs ſubſtantifs ont leurs verbes. *Fire*, feu, *To fire*, mettre le feu. *Light*, lumière, *To light*, produire de la lumière. *Water*, eau, *To water*, donner de l'eau. *Shipwrack*,

Français ont, ſans doute, fait *Liſbonne.*

---

naufrage, *To Shipwrack*, faire naufrage. *Pin*, épingle, *To pin*, attacher avec une épingle, *&c.*

Voilà aſſûrément un beau champ, pour introduire tant de mots qui nous manquent : mais, pour bien fournir cette Carrière, il ne faut pas s'en tenir à ſa Langue maternelle. La connoiſſance des Langues étrangères, de l'aſſociation de leurs mots, de leurs tours de phraſe, *&c.* ſera une Mine inépuiſable pour ceux qui ſçauront y fouiller. Ce ſeront de nouveaux mots tout faits, de nouvelles vues toutes imaginées, de nouveaux rapports tout apperçus. Il ne s'agira plus que de les naturaliſer, ſoit par la prononciation, ſoit par la terminaiſon ou la définence, propres à la Langue qui les adopte.

Ceux

Je comprends bien pourquoi les Anglais nomment *Oak*, ce que les Français appellent un *Chê-*

Ceux donc qui se destinent ou qui sont destinés au perfectionnement de leur Langue, doivent singulièrement étudier les Langues étrangères ; ce sont des espèces de voyages, où ils verront que ce qui est bien rare dans leur pays est fort commun ailleurs.

Les Traducteurs feroient bien aussi d'imiter cette classe de Grammairiens : ils se convaincroient que des Passages Latins, Grecs ou Hébreux, que l'on n'entend point en France, sont fort bien entendus en Angleterre, en Italie, *&c.* & réciproquement les Étrangers gagneront beaucoup à approfoncir la Langue Française, au Profit de leur Langue maternelle.

ne; parce qu'il y a, en Angleterre, des Arbres tout-à-fait ſemblables à ceux de France, & que les Membres d'une Nation, ſéparée des autres, ayant beſoin de ſe faire entendre entr'eux, font des Noms pour eux : mais, quelque ſoit le Nom que l'on donne à un Arbre, il n'eſt pas obligé de répondre, quand on l'appelle; un homme, au contraire, eſt abſolument dans ce cas. Vous changez le ſon ou l'articulation qui le déſigne, il ne peut s'y reconnoître, il ne répond point.

Il faut dire la même choſe d'une Ville, dont on change le Nom. A quelque diſtance de Paris, vous demandez le chemin de *Lutèce* à un homme ordinaire : il vous répond qu'il n'en ſçait rien; quoiqu'il en voye les Clochers. Ce ſon ne lui réveille point l'idée

de la Ville où vous voulez aller.

On ne doit donc jamais traduire les Noms propres; c'eſt-à-dire, les Noms qui diſtinguent un homme de tous les autres hommes, une Ville de toutes les autres Villes; parce qu'encore une fois, les traduire c'eſt les changer, & les changer c'eſt les anéantir. Les Noms propres tiennent uniquement aux ſons. Vous les changez? Ils ne ſont plus; & la connoiſſance des choſes périt avec la connoiſſance des Noms.

Ainſi un Géographe, qui publie une Carte d'Angleterre, du Royaume de Perſe, des États du Mogol, de la Chine &c., doit en écrire les Noms, comme on le fait dans le pays, dont il préſente la deſcription. Si les Lettres, avec leſquelles ils ſont exprimés, ne ſont pas les mêmes

qu'en Europe, il doit y ſubſtituer des Lettres équivalentes ; & telles qu'un Perſan, par éxemple, qui ſçauroit le Français, les écriroit en notre Langue, pour en faire entendre les Sons & les Articulations de ſon Pays.

Voilà, aſſurément, une grande Surcharge pour nos Géographes : mais, puiſque la Langue Françaiſe n'eſt pas la Langue Perſanne, pourquoi donner un Nom Français à une Ville, qui n'eſt connue que par un Nom Perſan?

La grande difficulté d'éxécuter ce précepte, ne peut être une raiſon de s'en diſpenſer. Dans les ſciences, il n'y a que l'impoſſible qui rende excuſable de ne pas travailler à une plus grande perfection. M. Danville, de l'Académie des Inſcriptions & belles lettres, ſi digne d'éloges à tant

d'autres égards, n'a pas voulu laiſſer cette imperfection dans pluſieurs de ſes Cartes; & le Public lui eſt redevable d'avoir donné un éxemple, dont la difficulté vaincue donne un nouveau luſtre à ce ſçavant & laborieux Géographe.

2. *Dont il voulut qu'une des murailles fût en ſaillie hors de ſon Palais*... Afin que l'on n'y pût communiquer, que par un ſeul endroit. S'il eut été entouré de pluſieurs autres Pièces, cela eut multiplié les moyens d'y pénétrer.

3. *Comme au plus adroit & au plus habile de tous les hommes*... En effet le Merveilleux règne dans toute cette hiſtoire, d'un bout à l'autre. Un Prince ſuperſtitieux, ou diſpoſé à l'être, n'eût pas manqué d'y ſuppoſer l'inter-

vention de quelque Divinité, qui ſe plaiſoit à lui faire ſentir l'Embarras des richeſſes.

Un vol fait, ſans pouvoir en découvrir le moyen. Un voleur ſans tête pris au piége. Son cadavre éxpoſé au public, pendu, & gardé à vue, diſparoit pourtant, on ne ſçait comment. Le Souverain proſtituant ſa fille, pour découvrir une ſi étrange Manœuvre. Enfin la Princeſſe recevant chez elle un des voleurs, qui lui laiſſe la main d'un Mort & diſparoit; tout cela ſe préſente ſous une forme & une gradation de faits, qui entaſſent prodige ſur prodige.

Mais la Narration d'Hérodote m'a paru en bannir tout intérêt. Il eſt tout entier dans la Perplexité de *Khampſinitos*, dont l'embarras s'accroît par le Génie qui l'en tire.

Cependant rien n'étoit plus aiſé, ni plus dans la nature de cet évènement, que de faire partager au Lecteur la ſituation de ce Prince; il n'y avoit ſimplement qu'à raconter les faits, ſuivant l'ordre de leur naiſſance, & en renvoyer les cauſes à la déclaration du voleur, qui devoit toutes les expliquer.

Hérodote ne fait rien de tout cela. Il donne la raiſon de chaque Fait, à meſure qu'il a lieu: le Lecteur ſçachant, à chaque Pas, pourquoi les choſes ſe font, n'en voit point le nœud ſe former; & par conſéquent point de Dénouement, qui eſt tout ce qu'il y avoit de plus piquant dans un récit, où l'ignorance des cauſes fait tout le merveilleux.

J'ai donc cru devoir intervertir toute la Narration d'Héro-

dote, & la mettre ſous les yeux du Lecteur, préciſément comme elle s'eſt paſſée à ceux du Souverain. De cette manière la Perpléxité de celui-ci, entraînant néceſſairement celle de l'autre, ce dernier court au Dénouement de la Pièce, preſqu'auſſi intrigué que *Rhampſinitos*, dont on met le Génie ſi ſubtilement en défaut.

Cette Narration d'Hérodote ne m'a pas ſeulement paru défectueuſe dans ſon Enſemble, il m'a ſemblé auſſi que pluſieurs de ſes parties n'en ſont pas bien conçues. Il dit que la Mère du pendu preſſa très-inſtamment ſon autre fils de lui en remettre le cadavre; ſans quoi, elle iroit déclarer qu'il étoit complice du vol.

Mais, quand l'Architecte, au lit de la mort, fit à ſes enfants

la confidence de ſon ſecret, il n'y eſt point fait mention de la préſence de la mère. Suivant toutes les apparences, elle n'en ſçavoit rien, du vivant de ſon mari; autrement, il eut vécu dans des Tranſes affreuſes & continuelles. Il y a bien plus; la Mère, en faiſant cette déclaration, eût agi contre elle-même: le Roi l'eût immanquablement punie, d'avoir gardé trop long-temps un ſecret de cette importance.

Je lui ai donné un autre motif, celui de la ſépulture des Morts: c'étoit chez les Égyptiens un des devoirs les plus ſacrés. Tant que la ſépulture n'étoit pas accordée à un Mort, ſon Ame étoit cenſée errante; & qu'elles qu'euſſent été ſes vertus pendant ſa vie, elle ne pouvoit être reçue dans les Champs Éliſées, où les gens de bien jouiſ-

ſoient d'une paix profonde & de plaiſirs innocents.

Dans tous les Pays du monde, les femmes ſurpaſſent beaucoup les hommes, en fait de dévotion. Moins faites, par leur état, à courir ou affronter des dangers, elles ſont bien plus gouvernées par la crainte, qui éxagère toujours les inconvénients. Ainſi, tandis que le Fils témoignoit la plus grande aſſurance, par une intrépidité acquiſe à force d'actions audacieuſes, la Mère étoit en proie aux plus terribles frayeurs, craignant le déshonneur durant le reſte de ſa vie, & le courroux des Dieux après ſa mort.

Cela étoit bien plus puiſſant pour déterminer ſon fils, que la menace d'une déclaration très-imprudente, aux effets de laquelle il pouvoit échapper par la fuite,

en abandonnant cette femme, comme une victime de ſon indiſcrétion.

Hérodote ne veut point croire non plus que *Khampſinitos* ait été juſqu'à permettre la Proſtitution de ſa fille. C'eſt peu connoître les grandes Paſſions.

N'y a-t-il pas eu des gens, qui ſe ſont tués eux-mêmes, dans l'idée que leur genre de mort pouvant être mis ſur le compte de perſonnes qu'elles déteſtoient, celles-ci ſeroient livrées aux plus affreux ſupplices; quoique ces Ames Atroces fuſſent très-perſuadées, qu'elles ne jouiroient jamais du fruit de leur vengeance?

Il n'étoit pas impoſſible que le Crime du Roi contre la Pudeur n'eût le ſuccès déſiré: il l'eut en partie. Quelques meſures de plus, très-aiſées à prendre, lui livroient

le complice dans l'appartement même de la Princeſſe : & j'avoue que cette négligence ſuffiroit, pour me faire douter de la vérité de cette aventure.

Mais Hérodote ne travailloit pas toujours à ſon hiſtoire ſur des manuſcrits; il écrivoit ſouvent de mémoire, d'après des traditions des Pays où il voyageoit; & l'oubli de quelques circonſtances y a laiſſé quelquefois du merveilleux, où il n'y avoit rien que de très-naturel.

Le Trait de la main d'un mort, laiſſée dans celle de la princeſſe, me confirme dans cette idée. Au récit de ſes tours d'adreſſe, le voleur, ſuivant Hérodote, eſt reconnu par la fille du Roi. Elle ſaiſit cet homme par la main, qui lui reſta dans la ſienne : mais, comme cette main étoit fauſſe,

le voleur ne put être retenu, & s'enfuit.

Tant de génie dans le Roi, tant de reſſources dans le Filou, ne permettent guère de croire au ſuccès d'un ſi petit moyen. Un ſeul homme, apoſté comme il falloit, réduiſoit à rien ce pauvre Eſcamotage; & il n'eſt point du tout vraiſemblable, qu'un voleur auſſi ruſé ait aſſuré ſa Retraite, ſur une diſpoſition ſi légère & ſi frivole.

Les choſes ſe ſont paſſées, ſans doute, plus naturellement, & avec bien plus de confiance de la part du voleur. Après avoir conté ſon hiſtoire à la Princeſſe, d'une manière aſſez enveloppée, où il n'eſt point reconnu, il y laiſſe, en ſe retirant, la main d'un mort; pour s'applaudir, en ſecret, du trouble qu'il alloit cauſer à la fille, & de

la nouvelle énigme qu'il propoſe à ſon Père : mais, comme la Princeſſe rendoit compte au Roi de tout ce qu'elle entendoit de la part de ſes amants, ce fut alors qu'il crut y reconnoître ſon homme, & que la main du mort fut à la fois une confirmation de ſes préſomptions, & un dernier outrage fait à ſon Génie.

Que le Lecteur ſe donne la peine de comparer ma Narration avec celle d'Hérodote, & je ſuis perſuadé qu'il ne me ſçaura point mauvais gré, d'en avoir rétabli les circonſtances & les motifs dans l'ordre de leur génération, & d'avoir conſervé par-là tout ſon Merveilleux, à une des plus étranges hiſtoires qui aient jamais été publiées.

N'allez pourtant pas en conclure, comme a fait un des plus

beaux & des plus rares eſprits de la France, qu'Hérodote ſoit *le Père de l'Hiſtoire & du Menſonge.* On peut raconter véridiquement des choſes très-fauſſes. Hérodote devoit à ſes voyages le plus grand fond de ſon Hiſtoire. Les Peuples, dont il alloit étudier les mœurs & recueillir les Actions, lui faiſoient part de ce qui avoit paſſé de bouche en bouche, de leurs Ancêtres juſqu'à eux, ſans paſſer par l'affinage de la critique. Suivant la nature des traditions, elles vont toujours en embrouillant les faits. La conſtance & l'uniformité ne ſe concilient point avec les caractères & les intérêts divers, par où ces traditions pouvoient ſe perpétuer.

Cet Hiſtorien n'a pas toujours rapporté ce qui étoit, mais ce qu'on lui racontoit; & il a la

franchiſe d'en avertir aſſez ſouvent : ainſi l'épigramme du Beleſprit, dont je viens de parler, ſe réduit à la frivole antithèſe *d'Hiſtoire & de Menſonge*. Peu d'Hiſtoriens ſont plus judicieux qu'Hérodote ; & j'oſe affirmer que c'eſt un des plus excellents Maîtres de ſageſſe, que l'on puiſſe mettre entre les mains des jeunes gens & des hommes faits.

FIN DES NOTES (*).

(*) J'ai fini la plus grande partie de ces Notes ou Remarques ſur mon Traité du *Ventriloque* ou *Engaſtrimythe*, le 10 Décembre 1770. D'autres ont été faites dans le courant de 1771, & le reſte a été conſommé durant l'impreſſion de cet Ouvrage, laquelle a été complètement achevée, le 27 du mois d'Avril 1772.

TABLE
DES CHAPITRES,
NOTES ET ARTICLES
Contenus en cette 2e. Partie.

CHAPITRE V.

Témoignages de Ventriloques actuellement vivants, Page 289
Témoignage de M. le Baron de Mengen, — 291
Réponse du même à l'Auteur, 305
Traduction de la partie Allemande, 308
Témoignage de l'Auteur, confirmé par ceux de M. de Fouchi & le Roi, &c. 323
NOTES ET REMARQUES *sur le cinquième Chapitre du* Ventriloque, 339
CHAP. VI. *Recherches sur les causes de l'Engastrimysme*, 361

Lettre de l'Auteur à M. de Caumont, Page 380
Réponſe de M. de Caumont, 383
Récapitulation, 401
Extrait des Regiſtres de l'Académie, 406
NOTES ET REMARQUES *ſur le ſixième Chapître du* Ventriloque, 325
CHAP. VII. *Utilité de ces Obſervations*, &c. 437
Le Docteur Confondu, 440
Le Militaire Bravé, 447
L'Avare Converti, 452
Le Mariage Réconcilié, 457
Les Religieux Dupés, 471
NOTES ET REMARQUES *ſur le ſeptième Chapître du* Ventriloque, 479
CHAP. VIII. *Concluſion,* 505
Aventure de Rhampſinitos, Roi d'Egypte, 518
NOTES ET REMARQUES, *ſur le huitième Chapître du* Ventriloque, 529

Fin de la Table des Chapîtres de la Seconde Partie.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE

Alphabétique & Raiſonnée des Matières les plus importantes contenues dans cet Ouvrage.

A.

ACADEMIE des Sciences de Paris. Comment elle éxamina M. Saint-Gille, *page* 419 *& ſuiv.*

Achille. Pourquoi il en eſt queſtion. 449.

Acouſtique. Sa définition & ſon étymologie. 421.

Aimant. Quelques-unes de ſes propriétés. 42 *& ſuiv.*

Alcoran. Admirable précepte de l'Alcoran. 486.

Aléxandre, le Conquérant, fait traverſer à ſon armée des ſables immenſes & brûlans, la mène au Temple de Jupiter Hammon, & s'y fait reconnoître le Fils du Dieu. Juſtification de cette conduite. 489 *& ſ.*

Aléxandre, le faux Prophète. Comment Rutillien cherche à le juſtifier, quoiqu'il en fût évidemment trompé. 146 *& ſuiv.*

Allatius ou *Allazzi* a differté ſur la Pythoniſſe

Ventriloque de l'Écriture-Sainte, 260 & *ſuiv.* 367 & *ſuiv.* Il a cru que le Démon, au lieu de Samuel, avoit paru à Saül. 368 & *ſ.*

Amman. Voyez *Conrad-Amman.* 373 & *ſuiv.*

Amour-propre légitime. Ce qui le conſtitue. 133 & *ſuiv.*

Amuſement. Beſoin pour l'homme, plus étendu que le ſimple néceſſaire. 479 & *ſ.*

Anagrammiſer. Mot nouveau. Voyez-en la raiſon. 532 & *ſuiv.*

Antoine Van-Dale. 160. Son Obſervation ſur une Ventriloque très-ſingulière. 162 & *ſ.*

Argentoraton ou *Argentina.* Comment ces mots ont-ils pu devenir *Straſbourg?* 530 & 531.

Argone (Dom Bonaventure d') Chartreux, qui s'eſt caché ſous le nom de *Vigneul de Marville.* 557 & *ſuiv.* Son bon jugement & ſon erreur concernant l'Engaſtrimyſme. 265 & 266.

Arguments de Cicéron contre la Science des Augures. 138 & 139.

Ariſtote. Combien il étendit le génie d'Aléxandre le Conquérant. 491 & *ſuiv.*

Arnauld (M. l'Abbé), actuellement de l'Académie Françaiſe, a obſervé le même Ventriloque que l'Auteur. 7 & *ſuiv.*

Arrière-bouche (l'). Pourquoi on n'y rapporte point les ſons des Ventriloques; quoiqu'ils y ſoient réellement articulés. 391 & *ſuiv.*

Artus (M. d'). Sa Lettre au ſujet de quelques expériences du Scaphandre, qu'il a fait faire dans le Rhin, à Huningue. 27 & *ſ.*

Aſpirer. Si l'on peut parler bas & haut en aſpirant, 375 & *ſuiv.* Si cela eſt propre aux Engaſtrimythes, 431 & *ſuiv.* 435.

Aſſertion. Ce que l'on affirme. Du Latin *Aſſertio*, dont le verbe eſt *Aſſerere*, aſſurer. 188.

Aſtronome. Pourquoi un Aſtronome pourroit, d'après l'obſervation, donner une bonne théorie des Vents. 119 & *ſuiv.*

Atticiſme. Fineſſe de goût & d'expreſſion particulière aux Athéniens. 148.

Augure. Étymologie de ce mot, 135. Combien étoit grande cette Dignité. 136. Ancienneté de la ſuperſtition concernant les Augures 136 Bon mot du vieux Caton contre les Augures. 137 & 138.

Anguſtinus Steuchus, dit, *Eugubinus*, affirme que les Ventriloques ne ſont que des Preſtiges du Démon. 191 & *ſuiv.* Son bon eſprit. 253 & *ſuiv.*

B.

Baal, *Bel* ou *Bélus.* L'Oracle & l'Idole des Chaldéens. 94 & *ſuiv.* 122 & *ſuiv.*

Balthazar Bekker, Auteur du *Monde Enchanté*, obſerve une Ventriloque. 166 & *ſuiv.*

Balthazar de Monconis. Comment il découvre la ruſe atroce de la Supérieure des Urſulines de Loudun, réputée autrefois enſorcelée par Grandier. 179 & *ſuiv.*

Barbara Jacobi. Ventriloque très-ſingulière, obſervée par Van-Dale, à Amſterdam. 162 & *ſuiv.*

Bâton. En quelle occaſion cet inſtrument valut un Éxorciſme. 246 & *ſuiv.*

Bekker (Balthazar). Sa naiſſance, ſon état & ſa mort. 227. Ce qu'il s'eſt propoſé par ſon *Monde Enchanté.* 227 & 228.

Bel-Esprit. Idée que l'on doit s'en faire. 462.
Brabant (Louis). Valet-de-Chambre de François I, Roi de France. Faits bien étranges, que Brodeau raconte de ce Ventriloque. 211 & *suiv.*
Brodeau (Jean). Voyez *Jean Brodeau.* 210, 272 & *suiv.*

C.

Calmet (Dom). Son Assertion sur la Discrétion de l'Église, concernant l'Apparition de Samuel. 47 & 48. Son Erreur sur un mot d'Hippocrate. 264.
Cassérius (Julius). Médecin & soi-disant Philosophe. Son étrange crédulité. 188 & *s.*
Casserole. Comment on pourroit l'animer à la manière des Poëtes. 150.
Caton (le vieux). Son Épigramme contre les Augures. 101.
Cécile. Ventriloque très-singulière, observée par *Oléaster.* 175.
Chapître 28 du premier Livre des Rois. 70 & *s.*
Chapître 14 de Daniel. 122 & *suiv.*
Chênes de la Forêt de Dodone. Pourquoi sacrés. Comment ils faisoient leurs réponses. 155 & *suiv.* Comment ils pouvoient parler. 113 & 114.
Chuchoteur ou *Marmoteur* du Roi. Voyez ses Prestiges. 207 & *suiv.*
Cicéron. Sa conduite par rapport aux cérémonies des Augures. 100 & 101. Ses qualités admirables. 127 & *suiv.* Combien son amour-propre étoit légitime 128 & *suiv.* Son genre de mort. 133. Acharnement de Fulvie, femme d'Antoine, contre quelques restes du cadavre de Cicéron. 134 & 135.
Ciel. Mot fort équivoque. 481.

Cincinna-tulus ou le Petit *Frisé*, nom d'un prétendu Démon, feint par une Ventriloque. 171 & 172.
Clément (Jacques). Voyez Jacques Clément. 481 & *suiv.*
Commissaires (MM. les) de l'Ac. des Sc. de Paris. Comment un d'eux est trompé par le Ventriloque M. Saint-Gille. 329.
Concert, à quatre Parties, chantées en même temps par une seule personne. 314 & *suiv.*
Conclusion de cet ouvrage. 505 & *suiv.*
Conrad-Amman a observé une Ventriloque. Comment il en explique l'effet. 371 & *suiv.* 430 & *suiv.*
Constantin (le Bouffon). Son Engastrimysme & toutes ses étranges propriétés 194 & *suiv.* 256 & *suiv.*
Corfou. La fraude pieuse qui se passe dans une de ses Églises. 186 & *suiv.*
Cornu, Banquier de Lyon. Avec quel art il est trompé par le Ventriloque Louis Brabant, qui lui escamote dix mille écus d'or. 214 & *suiv.* 276 & *suiv.*
Crésus. Réponse équivoque qu'il reçoit des Oracles. 140.
Crime. A qui sont dus les grands crimes. 480.
Cuisinière. Comparaison que l'on en fait. 150.
Curé aux écrevisses. Sa singulière imagination, pour réchauffer la dévotion de ses Paroissiens, & attirer leur argent. 183 & *suiv.*

D.

Daniel. Une circonstance singulière de sa vie 93 & *suiv.* Son courage & son intrépidité. 96 & 97. Comment il découvre les ruses des Prêtres de Bel. 125 & *suiv.*
Danville [M.] Son éloge & pourquoi. 538 & 539.

Déclamateur. Le vrai ſens de ce mot, en fait de ſtyle & de diſcours. 500 & *ſuiv.* Son étymologie. 501.

Delphes [Oracle de]. Sa véracité prétendue paſſée en proverbe. 103. A quoi eſt réduite aujourd'hui la Ville de Delphes. 148 & 149.

Démons. Obſervation importante à leur ſujet. 281 & *ſuiv.*

Démoſthène. Son Traité contre la Pythie & Philippe, Roi de Macédoine. 102, 146 & *ſ.*

Dent d'Or. 5. Son hiſtoire. 31. & *ſuiv.*

Deſpotiſme. En quel cas il eſt néceſſaire. 503.

Diarrhée. Comment un Ventriloque la cauſa. Ses bons effets. 455.

Dickinſon [Edmund]. Titre ſingulier d'un Livre de ſa compoſition. 205 & *ſ.* 271 & *ſ.*

Digreſſion. Sa définition & ſon étymologie. 176.

Diodore de Sicile. Comment il raconte l'origine de l'Oracle de Delphes. 71 & 72.

Direction. Les Ventriloques font venir leur voix dans toutes ſortes de directions, à volonté. Explication de ce phénomène. 393 & *ſuiv.*

Divination. Du Latin *Divinatio*, l'Art de deviner, dont le verbe eſt *Divinare*, deviner, prédire l'avenir. 91. Que la plus grande partie de la Terre croit à la *Divination.* 108 & *ſuiv.* Raiſons d'une Divination naturelle. 120 & 121.

Docteur [le] Confondu par un Ventriloque. 440 & *ſuiv.*

Dodone [la Forêt de]. Comment on y rendoit des Oracles. 113 & *ſuiv.* 155 & *ſuiv.*

E.

Écho. Ce n'eſt point par l'*Écho*, que l'on peut

expliquer la cauſe de l'Engaſtrimyſme. 397 & *ſuiv.*
Écreviſſes. Le très-ſingulier uſage qu'en fait un Curé. 183 & *ſuiv.*
Égoïſme. Sa Définition & ſon étymologie. 35.
Empan. Sa Définition. 309 & 310.
Éngaſtrimyſme. Propriété de parler du ventre. 361. L'Engaſtrimyſme n'eſt point une maladie. 362 & *ſuiv.*
Engaſtrimythe. Sa définition & ſon étymologie. 2. Pourquoi la Politique & la Religion ſe trouvent intéreſſées, dans l'illuſion cauſée par l'Engaſtrimyſme. 299.
Ennui. Remède infaillible de *Muhammed* contre l'ennui. 487
Eraſme de Rotterdam. Comment il raconte une fraude pieuſe d'un Curé. 183 & *ſuiv.* Son caractère. 242.
Érudit. Ce que c'eſt qu'un pur *Érudit.* 40.
Eſcamoteurs. Les tours des Eſcamoteurs de nos jours ont une origine fort ancienne. 42 & *ſuiv.* Combien ils peuvent être dangereux. 45 & 46.
Eſchine, Orateur Grec. Comment il réfute Démoſthêne. 147 & 148.
Eſprit; faire de l'eſprit. Ce qu'il faut entendre par cette phraſe. 495 & *ſuiv.*
Eſprit de Python. 68 & *ſuiv.*
Étienne Paſquier. Comment il raconte l'Engaſtrimyſme, & toutes les étranges propriétés du *Bouffon Conſtantin.* 193 & *ſuiv.* 256 & *ſuiv.*
Évocation de l'Ombre de Samuel. 47.
Euriclès paſſe pour être le premier qui ait eu la propriété & fait uſage de l'Engaſtrimyſme. 264.

Euſtathe, Archevéque & Martyr. Comment il réfute l'Apparition prétendue de Samuel après ſa mort. 367 & *ſuiv.* Son raiſonnement pour en démontrer la fauſſeté. 369 & *ſuiv.* Il écrit contre la prétendue évocation de cette Ombre ; mais il ne l'explique point phyſiquement. 426 & *ſ.*

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ſuivant lequel elle juge la cauſe de l'Engaſtrimyſme bien aſſignée par l'Auteur. 406 & *ſuiv.*

F.

Fanatiſme. Erreur du Fanatique, c'eſt-à-dire, de celui qui croit avoir des apparitions, des inſpirations, &c. relativement à la Religion. Comment l'Engaſtrimyſme dévoilé peut en opérer la cure ? 480 & *ſ.*

Fanning. Ventriloque Anglais très-ſingulier. 207 & *ſuiv.*

Fontenelle. Comment il raconte une origine des Oracles. 107 & *ſuiv.* Sa manière de tourner Rutillien en ridicule. 145 & 146.

Fortune. On l'a déifiée & outragée. 498 & *ſ.*

Fouchi [M. de]. Sa réfléxion ſur l'art des Ventriloques. 399.

Fourrées [Pièces]. Definition des *Pièces Fourrées.* 43. C'eſt une des fraudes des Faux-monnoyeurs. 43.

François I, Roi de France, avoit un Ventriloque des plus merveilleux. 211 & *ſuiv.*

Friſé [le Petit]. Nom d'un prétendu Démon, dont on croyoit poſſédée une femme, qui n'étoit que Ventriloque. 171 & 172.

Fulvie, femme d'Antoine. Son acharnement & ſon atrocité contre quelques reſtes du cadavre de Cicéron. 134 & 135.

G.

Galand (M), Interprète du Roi, comment il a été l'occasion de cet ouvrage. 4 & *suiv.*

Galien. Idée bien précise de ce qu'Hippocrate & lui entendoient par *Ventriloques* ou *Engastrimythes.* 262 & 263.

Gastromantie. Divination par le ventre. Cela vient des deux mots Grecs, *Gaster* ventre, & *Manteia* divination. 412.

Générosité de M. le Baron de Mengen, 346 & *suiv.*

Géographe. Pourquoi un Géographe ne doit jamais changer ni altérer les noms des lieux étrangers, dont il donne la carte. 537 & *suiv.*

George Wheler. Comment il raconte une ruse des Desservants d'une petite Eglise de Corfou. 185 & *suiv.*

Grandier. L'étrange Forme de son Jugement. Condamné à être brûlé vif sur la Déposition des Démons. 177 & *suiv.*

Guet, (M. l'Abbé du) regarde comme réelle l'Apparition de Samuel. 85 & 86.

H.

Hammon (Temple de Jupiter). Pourquoi Alexandre, le Conquérant, y mena toute son armée. 489 & *suiv.*

Hannibal. Bon-mot de ce Général au Roi Prusias. 138 & 139.

Hazard. Comment il faut entendre ce mot. 496 & *suiv.*

Hector A quelle occasion il se trouve là. 449.

Hérodote. Le grand honneur que lui font les Grecs. 515 & *suiv.* Critiqué 540 & *suiv.* Loué 549 & 550.

Hippocrate fait mention des Ventriloques. 260 & *ſuiv.* Dans ſes Epidémies, il en compare la voix à quelques effets des maux de Gorge. 362.

Hiſtorien. Ce qui le conſtitue véritablement. 195 & 196.

I

Itinéraire de George Whéler. Quel cas on en doit faire. 248 & 249.

Ignorance. Source fréquente de Barbarie. 505 & *ſuiv.*

Illuſion. Ce qui la cauſe. 419 & *ſuiv.* Ce qui la fait tomber. 422 & *ſuiv.*

J

Jacoba, prétendue Poſſédée du Démon; mais une vraie Ventriloque, vue & entendue par Ludovicus Cœlius Rhodiginus. 231 & *ſuiv.* Pourquoi cette *Jacoba* de Rovigo, Ventriloque de Fait, eſt jugée poſſédée du Démon; tandis que *Barbara Jacobi*, d'Amſterdam, qui lui reſſemble, trait pour trait, n'eſt vue qu'en qualité de Ventriloque. 232 & 233.

Jacques Clément aſſaſſina Henri III, Roi de France. 481. Son caractère. 483.

J'aime mieux le croire que d'y aller voir. A quelle occaſion ce Proverbe eſt cité. 268.

Jean (M.) Sa Transformation ſubite de *Revenant* en homme ordinaire par la vertu d'un Bâton, 247.

Jean Brodeau, Sçavant Critique du Seizième ſiècle. 210. Sa merveilleuſe Hiſtoire du Ventriloque *Louis Brabant*, Valet de Chambre de François I, Roi de France. 211 & *ſuiv.* 272 & *ſuiv.*

Jérôme Olénſter. 173. Il aſſure avoir vu &

entendu une ventriloque 174 & *suiv.* 234 & 235. Pourquoi il l'a jugé Possédée du Démon. 233.

Jésus, fils de Sirach, paroit regarder comme réelle l'Apparition de Samuel. 84.

Joachim. Personnage avec lequel la Ventriloque *Barbara Jacobi*, feignoit de converser. 162 & *suiv.*

Judicature (les cours de). Pourquoi leurs Lumiéres doivent être fort étendues. 235.

Julien l'Apostat consulte les Oracles plus de 300 ans après J. C. ils ne cessèrent donc pas à la venue du Messie. 152 & 153.

Julius Cassérius, Médecin. Pourquoi il prend des Ventriloques pour des Magiciens ou des Possédés du Démon. 250 & 251. Voy. aussi *Casserius* 188 & *suiv.*

Jussieu (M. de) est trompé, dans une assemblée de l'Académie Royale des Sciences de Paris, par le Ventriloque M. St.-Gille. 423

L.

Languet (M.) Ancien Curé de St. Sulpice de Paris. Sa méthode très singulière de chasser un Démon. 236 & 237.

Leroi (M.) avec quel scrupule il examine un Ventriloque 337.

Lettre de l'Auteur à M. St. Gille. 14 & 15. A M. le Baron de Mengen. 297 & *suiv.* A M. Caumont, Médecin. 380 & *suiv.*

Lettre Allemande de M. le Baron de Mengen. 348 & *suiv.*

Linguiste. Mot nouveau. Sa définition & son étymologie. 40.

Livres. Effets des bons livres. 237.

Loix. La grande importance de les écouter. 438. Pourquoi elles font le calcul du bonheur public. 465 & *suiv.*

Loudun. Voy. Religieuſes de Loudun. 177.
Louis Brabant. Un des plus inſignes Ventriloques, qui aient jamais paru. Sa merveilleuſe Hiſtoire. 211 & *ſuiv.* 275 & *ſuiv.* Critique à ce ſujet. 278 & *ſuiv.*
Louis XIV. Comment il arrête le cours des Procès criminels, contre les prétendus Magiciens ou Faiſeurs de ſortilèges. 239 & 240.
Louvre. ſon étymologie. 30 & 31.
Lucien. Comment il raconte la mépriſe du faux Prophète Alexandre, & la Bonhommie de Rutillien. 144 & *ſuiv.*
Ludovicus Cœlius Rhodiginus. 169 Comment il prend une Ventriloque pour une Poſſédée du Démon. 170 & *ſuiv.* 229 & 230.
Lyranus a pris des Ventriloques pour des Démons. 198. Raiſon de cette erreur. 268. Caractère de cet Homme. 266 & *ſ.*

M.

Magiciens. Pourquoi proſcrits des terres d'Iſrael. 50 & 51.
Mairan (M. de). Son Eloge. 129. & *ſuiv.* Un beau mot de lui, par rapport à Cicéron. 128 & 129. Un autre mot très-ingénieux du même ſur les Académies. 514.
Maloet, (M.), Docteur en Médecine, a obſervé le même Ventriloque que l'Auteur. 5 & *ſuiv.*
Mariage réconcilié 457. & *ſuiv.* Plaidoyer à ce ſujet 460 & *ſuiv.* Ce qui fait la ſûreté du Mariage. 464.
Marmite. Comment on pourroit donner de l'ame à cet uſtenſile. 150.
Marmoteur ou Chuchoteur du Roi. Voy. ſes ſingularités 207 & *ſuiv.*

Marville [Vigneul de]. Tout ce qu'il a dit ſur les Ventriloques mérite d'être remarqué. 197 & *ſuiv.*

Mengen [M. le Baron de] Ventriloque de la première claſſe. Ses belles qualités. 290 & *ſuiv.* Son très-ſingulier Dialogue avec une Poupée. 293 & *ſuiv.* Juſqu'à quel Point s'y trompa un Officier Irlandois. 294 & 295.

Mère aux écus. Comment elle ſe défit d'un *Revenant*, qui en vouloit à ſon argent. 246. & *ſuiv.*

Météore. Sa Définition & ſon étymologie. 492.

Militaire [le] bravé. 447 & *ſuiv.*

Modeſtie. Définition de cette vertu. 508 & 509.

Monconis [Balthaſar de]. Ce qu'il raconte concernant la Supérieure des Urſulines de Loudun. 179 & *ſuiv.*

Monde enchanté [le]. Ouvrage de Balthaſar Békker très-digne d'être lu. 227 & *ſuiv.* Abominations multipliées par la Foi à la Sorcellerie, Barbarie & atrocité de quelques Juges en ce Genre. 229.

Morts. Imitation de morts, qui mâchent dans le ſein de la Terre. 319. & 320.

Muhammed. Son Diſcours & ſon excellent reméde contre l'ennui. 487.

Myriakis. Etymologie de ce mot Grec. 273. Que la Langue Grecque n'eſt pas morte, comme on le dit communément. 274.

Muſe. Définition de ce mot & ſon étymologie. 516 & 517.

N.

Nécromantie ou l'Art d'évoquer les morts. Comment cela ſe pratiquoit chez les Grecs

& les Theſſalien. 60. L'étymologie de ce mot. 68.

Nécromantiens ou Evocateurs des morts, abominables aux yeux de Dieu ; & chaſſés des terres d'Iſrael. 51.

Nollet [M. l'Abbé] parle des Ventriloques, ſans en avoir vu ni obſervé. 372 & *ſuiv.*

Nom. Abus & abſurdité de traduire les Noms propres 529 & *ſuiv.*

O

Ob ou Oboth. Ses différentes ſignifications. 70. 365. & *ſuiv.* Pourquoi on donna ce Nom aux Devins. 70.

Obſervation eſſentielle ſur l'évocation de l'Ombre de Samuel. 47 & *ſuiv.* Sur les Démons. 281. & *ſuiv.*

Oléaſter. Voy. Jérome Oléaſter. 173.

Oliſippon ou Oliſippo. Comment en a-t-on fait *Liſboa* ou *Liſbonne* ? 531.

Ombre de Samuel. 47.

Oracles. 91 & *ſuiv.* Pourquoi quelques Sages ont cru, que les Oracles avoient produit de bons effets, quant à la choſe publique. 99 & *ſuiv.* Origine des Oracles ſelon M. de Fontenelle. 107 & 108. Etymologie du mot *Oracle.* 121. Réponſe ambigue des Oracles. 140. Qu'il y a, encore aujourd'hui, des Oracles 150 & 151.

Orateurs Grecs. Avec quel peu de ménagement ils ſe traitoient réciproquement. 148.

Outre. Une outre eſt un vaſe de Peau ; auquel on comparoit les Devins. Voyez-en la raiſon. 70.

Oxfort, Ville & Univerſité d'Angleterre, où l'on voyoit, en 1643, un Ventriloque des plus étranges. 207 & *ſuiv.*

P

Pareſſe. Source des fauſſes opinions. 509 & *ſ.*
Paſquier. Voyez Etienne Paſquier. 198 & *ſ.*
Pauvreté de la Langue Françoiſe. Voyez-en des éxemples aux pages 532 & *ſuiv.*
Pecq [l'Egliſe du]. Comment l'avare converti s'y comporte. 454.
Père de famille. Pourquoi il eſt plus précieux à la ſociété qu'un Moine ou un célibataire. 485 & *ſuiv.*
Phénomène, ſa définition & ſon étymologie. 3 & 4.
Philippe, Roi de Macédoine, ennemi des Grecs. 146 & *ſuiv.*
Philippiſoit. Sur quoi ce mot eſt fondé, & dans quel endroit on trouve ce trait, lancé par Démoſthêne contre Philippe & la Pythie. 146 & *ſuiv.*
Philiſtins. Voyez quel Peuple c'étoit. 66 & 67.
Philoſophe [le vrai]. D'où vient ſa grande circonſpection. 9 & 10. Caractère de ceux qui en uſurpent le Nom, 34 & *ſuiv.* Traits caractériſtiques du vrai Philoſophe. 37 & *ſ.*
Pierre Jean. Nom donné par la Ventriloque *Cécile* à un mort, qu'elle ſuppoſoit parler de différentes Parties de ſon corps. 175 & 234.
Pierre le Brun [le Père] croit à la Réalité de l'apparition de Samuel. 84 & 85.
Platine. Huitième métal. Sa définition & ſon étymologie 43 & *ſuiv.*
Poéſie. Ce qui lui donna de la conſidération & ce qui la fit déchoir chez les Anciens. 103 & 104.
Politique. Pourquoi intéreſſée dans l'Affaire des Ventriloques. 339 & *ſuiv.* Eſprit de la fauſſe Politique 437 & 488.

Polype d'eau. Son étymologie. 153. Sa singulière propriété. 154. Quel parti en eût pu tirer un faiseur de Prodiges. 154 & 155.
Possédées ou Possessions. Leurs véritables Juges 235. Comment on les Guérit. 236, 247 & 248.
Postilles. Définition & étymologie de ce mot. 267 & 268.
Prédiction. Comment on peut faire des Prédictions infaillibles, & s'établir le Devin d'un canton. 110 & 111.
Présomption. Ce vice très-caractérisé. 196.
Princesse qui se prostitue, par la Permission du Roi son Père. 521.
Providence. Comment les Poëtes sçavent lui dire des injures. 499.
Ptolomée le Géographe. Pourquoi cité. 530.
Ptolomée Philadelphe. Voyez pourquoi on en parle aux pages 425 *& suiv*.
Pythie. La même chose que Pythonisse. A quelle occasion Démosthêne lui reprocha de *Philippiser*. 146 *& suiv*.
Python. Vous verrez ce que c'est aux pages 68 *& suiv*.
Pythonisse. C'est-à-dire, qui a l'Esprit de *Python*. 52. Pourquoi ainsi dénommée. 68. *& suiv*.

Q

Quinte-Curce oublie les Loix de l'histoire. 495.

R.

Rabot. La bonne cure que l'on peut faire avec cet instrument. 486 & 487.
Récapitulation. Explication de ce mot & son étymologie. 401.
Religieuses de Loudun. Sur quel fondement

elles firent brûler vif l'infortuné Grandier 177. & *ſuiv.*

Religieux. Les Religieux dupés. 471 & *ſuiv.*

Religion. Son intérêt à bien reconnoitre l'exiſtence des Ventriloques. 341 & *ſuiv.*

Réponſe à ceux qui croient à la Réalité de l'Évocation & de l'Apparition de Samuel. 86 & 87.

Réponſe de M. le Baron de Mengen. 305. & *ſuiv.* Celle de M. Caumont. 383 & *ſuiv.*

Révélation. Comment un Ventriloque peut en être la cauſe, 482 & *ſuiv.*

Rhampſinitos. La très-ſingulière Aventure de ce Roi d'Égypte. 518 & *ſuiv.* Pourquoi je lui ai conſervé ſon nom Grec. 529.

Rhodiginus, Voyez Ludovicus Cœlius. 169.

Rutillien. Comment il juſtifie la mépriſe du faux Prophète Aléxandre 144 & *ſuiv.*

S

Saint-Jean, domeſtique. Comment il reconnoit ſon erreur. 337.

Salpètrière [la]. Comment ce ſeul mot chaſſa un Démon du corps d'une Femme. 236 & 237.

Samuel [Evocation de] 47. Ses Fonctions, ſa naiſſance & ſa mort. 67 & 68.

Saül. Pourquoi il conſulte Dieu, 49. Pourquoi il chaſſe de ſon Royaume les Devins, les Magiciens, les Nécromantiens. 51 & *ſuiv.* Quelques traits de ſon Hiſtoire. 65 & 66.

Scaphandre. Habit à nager, ſans l'avoir jamais appris, à marcher debout, & à faire toutes ſortes de manœuvres, au milieu des eaux les plus profondes. 3, 21 & *ſuiv.*

Scène très ſingulière, que le Ventriloque

donna, le 19 Août 1770, dans la Forêt de St.-Germain-en-Laye. 326 & *suiv.*

Selden. Erreur de cet Écrivain, par rapport à l'Ombre de Samuel. 411.

Septante : [la Traduction des] ce que l'on entend par-là 425 & *suiv.*

Signes précurseurs. Base des Prédictions naturelles. 493 & *suiv.*

Société politique. Sa vraie définition. 463 & *s.*

Solitude habituelle. Combien contraire à la santé du corps & de l'ame. 484 & *suiv.*

Sorbonne [la]. Le grand honneur qu'elle se fit, par son jugement sur les Possédées de Loudun. 238 & 239.

Sorcellerie. Que l'on y croit, encore aujourd'hui, en Pologne & même en Angleterre. 506 & *sniv.*

Source. Quelles sont les sources communes de nos erreurs ? Pourquoi M. St.-Gille, présenté à l'Académie des Sciences, y causa peu de surprise. 419 & *suiv.*

Strasbourg. Voyez ses anciennes Dénominations. 530 & 531.

Stratagême d'un Curé, raconté par Erasme. 245 & *suiv.*

Subsistances des anciennes Armées. 494 & *s.*

Superstition. Fausse idée de la Religion & de ses Pratiques. Combien l'Art des Ventriloques est admirable pour établir ou détruire la superstition. 477 & 478.

T

Témoignage de l'Auteur, concernant ses observations sur un Ventriloque. 323 & *suiv*

Traducteurs. Quels avantages ils retireroient de la Science des Langues vivantes étrangères, 535.

Traduction & extrait de la Réponſe de M. le Baron de Mengen, en Allemand. 308 *& ſuiv.*

Traduction d'une Langue dans une autre. En quoi conſiſte principalement la difficulté de bien traduire. 342 *& ſuiv.* Qualités d'un bon Traducteur. 344 *& ſuiv.*

Traductions diſtinguées. 345. Pourquoi les Français ont peu de bonnes Traductions, 345 & 346.

Traduire. Combien il eſt Ridicule & abſurde de traduire les Noms propres. 529 *& ſuiv.*

Trembley [M.] eſt le premier qui ait fait connoitre la très ſingulière Propriété du Polype d'eau. 154 & 155.

Tuileries. A quelle occaſion on en parle 331.

Turconi [M.] Dans quel embarras le jetta M. St.-Gille par ſon Talent de Ventriloloque 395 *& ſuiv.*

U

Urbain Grandier 177 *& ſuiv.* La vraie cauſe de ſon affreux ſupplice. 182 & 183.

Utilité des Recherches ſur l'engaſtrimyſme ou l'art des Ventriloques. 437 *& ſuiv.* 479 *& ſuiv.*

V

Vampires. Leur véritable cauſe. 346.

Van-Dale [Antoine]. 166. Ce qu'il dit d'un ſeul & même homme, qui avoit la propriété de contrefaire une multitude d'hommes & de femmes, ſe querellant, diſputant, pleurant, chantant, &c. 167. Sa naiſſance, ſa profeſſion, ſa mort. 221. Avec quelle force il a réfuté la ſuppoſition des Oracles, inſpirés par des Démons. 222.

Vanité. En quoi proprement elle consiste. 132 & 133. Source des fausses opinions. 511 & *suiv.*

Ventriloque. Sa définition & son étymologie. 1. Que les Ventriloques ne parlent point du ventre ou avec le ventre. 390 & *suiv.*

Vigneul de Marville. 197. Ce qu'il dit des Ventriloques. 198 & *suiv.* Ses excellentes Réfléxions à ce sujet. 200 & *suiv.*

Voix du Ciel. Combien elle est suspecte. 481.

Voleur. Adresse & intrépidité très-singulière d'un voleur. 520 & *s.* Son histoire. 522 & *s.*

Voyages de Dalmatie, de Grèce & du Levant par George Whéler, Anglais 248 & 249. Qualités naturelles & acquises d'un Voyageur. *Ibidem.*

Voyages de Monconis. Où ils ont été imprimés. Qualités de cet Écrivain. 241.

Vulgate. Ce qu'on entend par ce mot. 426.

Whéler. Voyez *George Whéler*, & sa comique histoire. 185 & *suiv.* Son Itinéraire. 248. Les qualités de cet Écrivain. 249.

L'impression de cette Table a été complètement achevée le 8 du mois de Mai 1772.